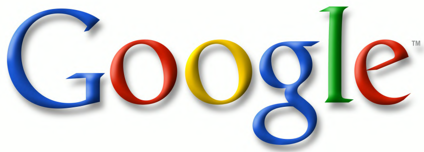
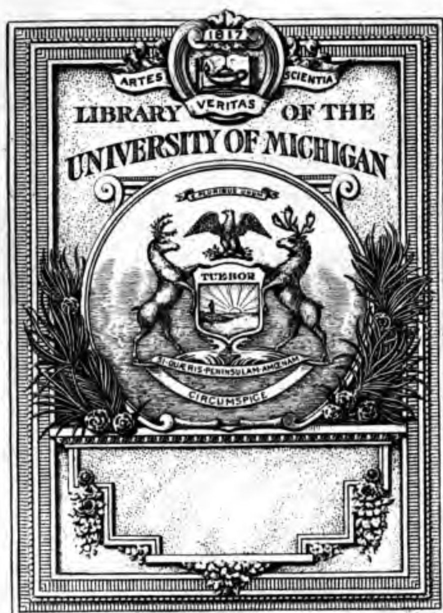
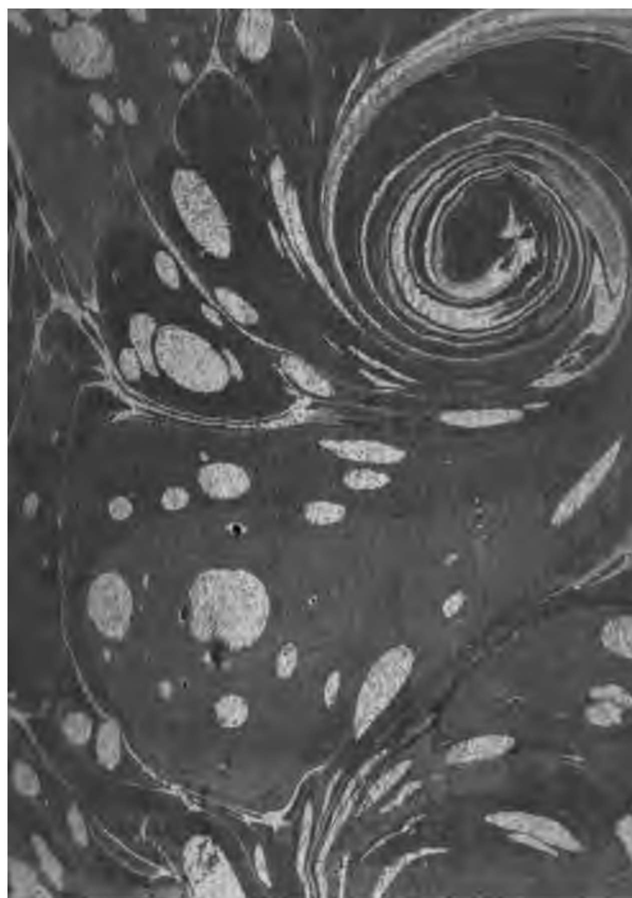





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





L'ESPRIT
DES
JOURNALISTES
DE TRÉVOUX.
TOME DEUXIEME.

L'ESPRIT
DES
JOURNALISTES
DE TRÉVOUX,

OU

MORCEAUX PRÉCIEUX DE LITTÉRATURE, répandus dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux-Arts, depuis leur origine en 1701, jusqu'en 1762.

CONTENANT ce qu'il y a de plus neuf & de plus curieux, soit pour les Ouvrages dont ces Littérateurs ont rendu compte, soit pour les Réflexions judicieuses qui servent de préliminaire à leurs Analyses.

TOME DEUXIEME.



A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire, rue S. Jacques, près les Mathurins.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



L'ESPRIT DES JOURNALISTES DE TRÉVOUX.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT les Matieres relatives aux Belles-Lettres ; c'est-à-dire, aux Langues, à l'Histoire, à l'Eloquence, à la Poésie, au Théâtre, &c.

LANGUES.

SUR LA LANGUE HÉBRAIQUE.

Il semble à la plupart du monde que la connoissance de la Langue Hébraïque ne regarde au plus qu'un Théolo-

gien, & qu'elle ne peut mener loin en fait d'Histoire & d'Antiquités, & de tout ce qu'on appelle la Littérature profane: cependant il est aisé de prouver qu'elle est d'une grande utilité aux Belles-Lettres. Envain dira-t-on qu'il ne s'agit ici que de la connoissance d'un seul Livre, que le Peuple dont on y lit l'histoire est un Peuple resserré dans un petit coin de la terre. Ainsi raisonne le préjugé. Cependant il n'est pas moins vrai que ce Peuple, si peu considérable en apparence, est la source de tout: c'est à ses monumens divins, c'est à l'original sacré principalement qu'il faut remonter en derniere analyse pour apprendre l'origine des Peuples, des Langues, de l'Idolâtrie, de la Fable, enfin tout ce que l'histoire a de plus ancien & de plus intéressant.

Pour commencer par l'origine des Peuples, quels paradoxes n'a-t-on pas avancé de nos jours sur cette matiere, dans l'intention d'enlever cette antiquité au Peuple de Dieu. On voit au fond quel avantage c'est pour une Religion, pour un Peuple, pour des monumens historiques, d'être les plus anciens qu'il y ait au monde. Aussi n'a-

t-on rien omis pour affoiblir ces titres de vérité.

On a voulu d'abord transporter cette antiquité aux Egyptiens, & on s'est épuisé à chercher quelques monumens pour la leur confirmer. A quoi ont abouti toutes ces recherches? A des bruits vagues dont le résultat étoit que les Egyptiens se disoient le premier Peuple de la terre; que les Dieux d'abord, & ensuite les demi-Dieux les avoient gouvernés vingt mille ans. Après les Egyptiens sont venus les Grecs qui se vantoient d'avoir été produits au même instant que le soleil, & d'être sortis du sol même qu'ils habitoient. On se tourne maintenant du côté des Chinois, mais on n'est pas plus heureux. Les Historiens Chinois avouent eux-mêmes que tous leurs Livres furent consumés environ deux cens cinquante ans avant Jesus-Christ. Un Sçavant (a) de nos jours, Critique judicieux, nous dit que les temps historiques des Chinois remontent bien moins haut que ceux des Egyptiens & des Chaldéens.

(a) M. Freret, Mém. de l'Acad. des Inscript. Tom. X, pag. 402.

Quelle ſatisfaction n'eſt-ce pas pour un homme de Lettres, amateur du vrai, de voir le plus ſévere Critique rendre hommage à l'antiquité de nos Livres ſacrés? Mais cette ſatisfaction eſt bien plus grande, lorſqu'il peut lui-même conſulter ces monumens dans leur ſource. Il y découvre les preuves les plus palpables de l'origine des premiers Peuples, parce que les noms des Pays & de leurs Fondateurs y ſont preſque toujours les mêmes, ſans y être traveſtis comme ils le ſont ordinairement dans les verſions.

Ainſi dans les Ioniens, nom commun autrefois à tous les Grecs, il voit ſenſiblement *Javan*, fils de Japhet; dans Cethim, nom de pluſieurs Peuples Occidentaux, il voit Cethim, fils de Javan; dans *Meſraïm*, nom de l'Egypte chez les Orientaux, il voit Meſraïm, fils de Cham; dans les *Chananéens*, Chanaan, &c., & ainſi de quantité d'autres dont les noms ſe ſont conſervés des milliers d'années, pour être un monument vivant de l'origine des premiers Peuples.

Perſonne n'ignore que c'eſt à la lumiere du texte primitif que le ſçavant Bochard a découvert l'origine de

quantité de Peuples dont on avoit presqu'entiérement perdu la trace. Il les a tirés comme du néant dans son *Canaan*, & dans son *Phaleg*. Il nous a fait voir des Colonies Phéniciennes en Chypre, en Cilicie, dans l'Isle de Crete, dans la plupart des Isles Cyclades, dans la Grece, dans l'Afrique, dans la Sicile, dans la Sardaigne, en Espagne, en Gaule, & même jusqu'aux extrémités de la Grande-Bretagne, & il a convaincu le monde littéraire, que la science de nos originaux divins s'étend presque aussi loin sur la littérature profane que sur la sacrée.

Outre l'origine des Peuples, matiere déja si intéressante, on découvre encore dans la même source l'origine des Langues. L'antiquité d'une Langue, comme on sçait, annonce ordinairement l'antiquité du Peuple qui la parle. Ces deux preuves se soutiennent & se prêtent du jour. Aussi a-t-on tenté quelquefois d'enlever cet avantage à nos monumens sacrés. Mais ces efforts n'ont servi qu'à mettre la vérité dans un plus beau jour : plus on a cherché, discuté, plus on s'est convaincu que la Langue Hébraïque étoit la mere de toutes les autres. On les

voit naître de son sein comme le ruisseau de la source : on les suit de l'œil, on apperçoit leurs changemens presqu'insensibles. L'embarras, à l'égard des plus anciennes, c'est de les distinguer quelquefois de leur origine, tant elles lui ressemblent.

Ainsi les plus anciennes Langues viennent manifestement de l'Hébreu, & sans parler du Grec ni du Latin, où l'on trouve un si grand nombre de mots qui réclament évidemment cette origine, la plupart des Langues vivantes, le François entr'autres, en ont quantité qui portent la même livrée. On ne croiroit peut-être pas que le mot d'*Ambassadeur* est presqu'entiérement le même dans l'original sacré. Il n'y a pas jusqu'à certaines façons de parler usitées parmi nous, dont on ne trouve l'explication dans l'Hébreu ou dans les Langues attenantes.

Un objet bien intéressant encore pour un homme de Lettres, c'est l'origine de l'idolâtrie. N'est-ce pas une chose bien remarquable qu'on retrouve chez les Païens, les Phéniciens sur-tout, les mêmes noms pour désigner leurs principales Divinités, qui sont employés dans l'original sacré pour désigner le

vrai Dieu ? *Adonis* étoit la principale Divinité des Phéniciens : le même nom est attribué au vrai Dieu une infinité de fois dans ces Livres saints. *Jupiter* étoit adoré à Thebes sous le nom d'*Eliem* ; c'est aussi le nom du vrai Dieu usité dans le texte primitif. Le Soleil adoré chez tant de Peuples, comme la plus parfaite image de la Divinité, n'a pas non plus d'autre origine en Grec. Il est parlé dans S. Irenée, & dans S. Epiphane de plusieurs Sectes qui mettoient à la tête de leurs grandes Divinités celle qu'ils appelloient *Jaho*. Or c'est le nom le plus grand, le plus saint, & le plus spécialement attribué à Dieu dans l'original divin. Un Auteur Payen très-digne de foi *, met au rang des grandes Divinités celles qu'il appelle *Eloeim*. C'est encore un nom employé mille fois dans le texte primitif pour signifier le vrai Dieu.

Or, sans aller chercher tant de causes de l'idolâtrie, comme la crédulité des Peuples, la corruption du cœur, l'équivoque des symboles, ne touche-

* Sanchomaton, chez Eusebe.

t-on pas ici au doigt ſa véritable origine? N'eſt-il pas viſible que les premiers Idolâtres ne firent d'abord que tranſporter le nom du vrai Dieu, à des Etres que leur imagination ou leurs paſſions y avoient ſubſtitué? Aaron lui-même, quand il eut fait le Veau d'or, à la priere des Iſraélites, ne leur dit-il pas : Voilà le Dieu qui vous a retiré de l'Egypte. D'ailleurs, y a-t-il rien de plus aiſé à concevoir, qu'un Peuple groſſier, charnel, eſclave des ſens, ſubſtitue à l'idée d'un Dieu ſpirituel, celle d'un Dieu matériel, bien plus aiſé pour lui à ſe figurer. Il eſt donc clair que la Langue Hébraïque fournit au moins des ouvertures pour découvrir l'origine de l'idolâtrie : matiere peut-être plus importante qu'on ne penſe, à cauſe des conſéquences que je n'explique point ici, & qu'on entrevoit aſſez. Mais elle donne encore des facilités pour trouver le nœud de certaines fables, où l'on ne voit ſans cela qu'un tiſſu d'extravagances & d'abſurdités.

Y a-t-il rien de plus étonnant, par exemple, que la fable des Argonautes? Tout y eſt prodige. Jaſon dans le deſſein d'enlever la Toiſon d'or de la

Colchide, fait construire un vaisseau, tel qu'on n'en a jamais vu. On donne à ce vaisseau un nom extraordinaire : avec cela c'est un vaisseau qui parle. Je passe les aventures de cette expédition que tout le monde sçait. Tout le merveilleux de cette histoire s'évanouit à l'aide d'une certaine connoissance de la Langue Hébraïque, la même au fond que la Langue Phénicienne en laquelle cette histoire étoit racontée.

A la faveur de cette lumiere, le vaisseau Argo, n'est autre chose qu'un vaisseau long, & selon les Historiens, ce fut le premier vaisseau long qu'on eût vu : ce vaisseau parle : ceci n'est fondé que sur l'équivoque du mot qui signifie vaisseau & parler. La Toison d'or, c'est un riche trésor : le même mot signifie les deux. Les taureaux qui gardoient les trésors, c'étoit de bons murs : le mot Phénicien signifie *mur* & *taureau*. Il est parlé de dragon & d'airain, le même mot veut dire cela, ou bien encore une fausse clef avec laquelle il aura ouvert les portes d'airain, comme le rapporte Diodore, Liv. 4.

Il y a encore d'autres méprises sem-

blables occasionnées par des équivoques de la Langue primitive, entendue à demi par des gens grossiers. Tout porte à croire que la plupart des histoires de ces premiers temps étoient écrites en Phénicien.

SUR LA LANGUE GRECQUE.

On sçait qu'il est impossible de faire passer dans aucune Langue moderne la valeur des expressions Grecques : elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres Peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette Langue avoit l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on sçait, avoit une mélodie marquée & charmoit l'oreille, tandis qu'il étaloit à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un Poëte est toujours foible & indigente. C'est du caillou & de

la brique avec quoi on veut imiter des Palais de porphyre.

En outre la Langue Grecque a mille autres avantages : avantages par l'abondance de ses tours & de ses constructions, par la variété & par la multitude de ses dialectes, par la facilité à entrer dans tous les goûts de composition, à servir tous les génies & tous les caracteres. Ajoutez à ceci la gloire inestimable d'avoir maintenu son empire durant une longue suite de siecles, de s'être défendue avec succès contre la barbarie, le mauvais goût & l'affectation ; de vivre encore dans une infinité de monumens, qui font le plaisir le plus touchant des gens de Lettres.

C'est l'étude de cette Langue, qui ramenera parmi nous le sçavoir & les belles choses : sans elle nos Poëtes, nos Orateurs, nos Historiens ne feront véritablement que des ouvrages de *caillou* & de *brique*, ou, ce qui seroit pis encore, des chaumines de paille & de terre. Ils ne réussiront pas mieux que les Sculpteurs & les Architectes qui voudroient s'éloigner de l'antique, & travailler en barbares, comme on faisoit il y a cinq ou six cens ans.

Voilà ce que nos Auteurs tragiques doivent acquérir, avant que de chausser le Cothurne. Sophocle pur, sans mélange, sans traduction latine ou françoise, doit être leur lecture ordinaire; mais on n'en vient pas-là, sans cultiver de bonne heure les Lettres Grecques, & l'on ne peut les cultiver sans fortifier tous nos plans d'éducation trop affoiblis depuis un demi-siecle.

SUR LA LANGUE LATINE.

L'ACCUEIL que le Public fait à la Langue & à la Poésie Latine, n'encourage ni les Auteurs, ni les Libraires. Cependant le sort des Lettres paroît lié avec celui de la Poésie Latine. La chose paroît un paradoxe. En effet le bon goût est fondé sur l'intelligence des Auteurs anciens; & cette intelligence sera toujours proportionnée aux efforts qu'on aura faits pour les égaler même dans leur Langue. La meilleure partie de leurs beautés échappera toujours ceux qui ne se seront pas exercés à [illegible]re leur langage, leur maniere,

leurs tours, leurs expreſſions. On auroit peine à citer un homme illuſtre en aucun genre de littérature, qui n'ait *ſuivi* cette méthode; & quand cette regle ne ſeroit pas univerſelle, pour les Ecrivains en particulier, elle l'eſt dans la comparaiſon des différens ſiecles. Les Lettres ont fleuri dans les ſiecles où la Poéſie latine a été en honneur; elles ſont tombées dans les ſiecles où la Poéſie latine a été négligée. Au reſte les Ecrivains auroient tort de s'en prendre au dégoût du Public pour la Langue Latine: ce qui eſt *bon*, même en Latin, trouve encore des Lecteurs & des Approbateurs. Il eſt vrai que l'élégance & le génie ne ſuffiſent plus maintenant pour rendre un Ouvrage recommandable: on veut un ſujet intéreſſant, qui puiſſe attacher ou inſtruire. En cela le Public a raiſon, & les Poëtes ſont trop heureux qu'il leur impoſe une loi auſſi favorable pour leur réputation.



MÊME SUJET.

On croyoit, dans le dernier siecle, que faire des vers latins étoit une occupation digne d'éloges; on sçavoit gré de cet exercice aux personnages les plus célebres, au Chancelier de l'Hôpital, aux Sainte-Marthe, à M. de Thou. On comptoit parmi les Bienfaiteurs de la Littérature, un Santeuil, un Commire, &c. & il ne venoit pas en pensée de croire que ces Poëtes perdissent leur temps, ou le fissent perdre aux autres.

Les idées ne sont plus tout-à-fait les mêmes : on attaque aujourd'hui la Poésie latine comme inutile, quelquefois même comme barbare, & la raison qu'on en donne; c'est qu'il n'est pas possible de faire de bons vers dans une Langue étrangere, à plus forte raison dans une Langue qui ne se parle plus.

Mais il y a de bonnes réponses à faire à une pareille objection. Car, 1°. quoiqu'il soit vrai que notre plus beau Latin d'aujourd'hui, que notre

plus brillante Poésie latine, ne soit ni le Latin, ni la Poésie du siecle d'Auguste, & que quelque imitation qu'on fasse de Virgile & d'Horace, il se trouve nécessairement quelque alliage qui vient du vice de nos constructions & d'un défaut de familiarité & d'usage; qualités qui ne s'acquierent que sous le regne des Langues parlées; néanmoins cela n'empêche pas qu'à force de lire les Héros de la Poésie latine, on ne puisse les imiter d'assez près, pour qu'il en résulte un tout agréable & dignes d'éloges.

Ce ne sera point la Poésie de Virgile, mais ce sera quelque chose qui lui ressemblera, qui pourra même dans nos Modernes la représenter beaucoup mieux que ne la représenterent les Romains du bas Empire. Au jugement de Scaliger le pere, Fracastor & Sannazar étoient les meilleurs Latins après Virgile : que cela soit regardé, si l'on veut, comme hyperbolique, il faudra toujours convenir que Fracastor & Sannazar l'emportent sur les Poëtes du quatrieme & cinquieme siecle, & sur les suivans même jusqu'à la renaissance des Lettres, & qu'ils font plus de plaisir que Silius, Stace & Lucain : qui ne

reconnoîtroit le même mérite dans Politien, Vida, Rapin, Vaniere, &c. Or, doit-il être fort indifférent à la République des Lettres, que dans ces derniers siecles, la Poésie latine se soit rétablie au point de nous affecter presque autant que celle des meilleures époques de la latinité.

2°. Quoique la Langue Latine nous soit étrangere, si on l'étudioit à fonds dès la jeunesse, si on en parloit sans cesse avec d'autres personnes qui en seroient bien instruites, si après bien des années d'exèrcice on se hasardoit à produire quelque piece en Latin, pourquoi jugeroit-on que ces pieces fussent ridicules? En effet les Littérateurs Latins des deux derniers siecles tels par exemple que Muret, Manuce, Sadolet; & si l'on veut des Poëtes, Vida, Sannazar, Fracastor, & tant d'autres ne se sont tant distingués que parce qu'ils s'étoient occupés presque uniquement de la Langue du siecle d'Auguste: ils n'avoient fait autre chose toute leur vie, qu'écrire & parler d'après Cicéron & Virgile: ils en étoient venus au point de s'attirer le reproche d'une imitation excessive. Qu'on lise en effet leurs Ouvrages, ne les trouvera-t-on

pas calqués en quelque ſorte ſur ceux des Anciens?

Enfin la Langue Latine étant morte, dans le ſens qu'on entend d'ordinaire; c'eſt-à-dire, ayant ceſſé d'être la Langue d'un Peuple particulier, il ne reſte plus pour elle qu'un moyen de conſervation, qui eſt l'étude & la compoſition des gens de Lettres. En la conſervant ainſi, on ne s'expoſe ni à bleſſer les poſſeſſeurs de cette Langue, puiſqu'ils ne ſubſiſtent plus, ni par conſéquent à s'attirer leurs railleries. Mais d'ailleurs en la conſervant de cette maniere, on ſe rend propres les richeſſes mêmes de la Langue, étant bien connu, qu'on la ſçaura toujours d'autant mieux qu'on ſe livrera davantage aux compoſitions, ſur-tout à la Poéſie. Ajoutons qu'en s'intéreſſant à cette Langue par les exercices & par les écrits, on ſe met plus à portée de ſaiſir le bon goût des Anciens; c'eſt-à-dire, cette force, ce naturel, ces beautés de détail & de l'enſemble, articles qui nous échappent ſans ceſſe aujourd'hui, & dont on voit de très-beaux veſtiges dans pluſieurs Poëmes latins publiés depuis la renaiſſance des Lettres.

Concluons par ces deux penſées,

1°. Les Poëtes Latins modernes ne parviendront point à se mettre de niveau avec les grands Maîtres du siecle d'Auguste; nous en avons dit les raisons. 2° Les Poëtes Latins modernes, s'ils ont du génie, & une bonne maniere d'imiter les anciens, entretiendront parmi nous une Langue Latine, qui, malgré ses imperfections aura ses utilités & ses agrémens. D'où il s'ensuit que certaines gens ont grand tort de dire, qu'*il est insensé de cultiver la Poésie, & qu'on ne doit faire aucun cas des compositions qui passent pour être les plus parfaites en ce genre.*

SUR LA LANGUE FRANÇOISE.

LA Langue Françoise est une de celles qui méritent le plus d'être cultivée. Elle est utile & même nécessaire à tous ceux qui aiment la Littérature : elle est propre à traiter toute sorte de sujets : elle est noble, modeste majestueuse : elle est sérieuse sans l'être trop; elle s'égaie, elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves, mais il y a toujours de la sagesse

dans ſon enjouement. En un mot elle eſt la Langue des Sciences & des Beaux-Arts : & dans les petits, comme dans les grands ouvrages, elle ſçait donner aux choſes un certain air qui leur eſt propre & qui en releve le mérite. Nous avons des Auteurs qui ont très-bien écrit en François, & dont le ſtyle a toutes les graces & les vraies beautés de la Langue Françoiſe. On trouve dans les Ouvrages de Saint-Réal, de Saint-Evremond, de Vertot, de Bouhours, & de bien d'autres, la derniere pureté du langage, une élégance & une fineſſe qui ne ſe rencontre point par-tout ailleurs. Les Eſpagnols qui n'aiment point notre Langue, s'ils avoient lu ces Auteurs ſe réconcilieroient avec elle.

La propriété du ſtyle eſt dans une Langue plus ou moins énergique, ſelon le génie & l'habileté de celui qui parle ou qui écrit : elle conſiſte à employer les manieres les plus naturelles de s'exprimer, & qui repréſentent de plus près les objets. Or, à cet égard, la Langue Françoiſe l'emporte ſur la plupart des autres : elle eſt plus heureuſe à rendre les penſées au naturel, elle peint mieux les objets, garde plus

a pour la Guerre, pour les Finances, pour la Monnoie, pour la Fauconnerie, pour la Vénerie. Et les Espagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la chasse. Enfin ce qui releve infiniment la gloire de la Langue Françoise, c'est qu'on la parle par-tout: elle est la Langue des Princes: on la parle en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, & dans toutes les Cours de l'Europe.

MÊME SUJET.

Extr. du Discours de M. de Sainte-Palaye à l'Académie Françoise. Paris, 1758.

» QU'ÉTOIT la Langue Françoise à
» sa naissance, dit un célebre Acadé-
» micien, & qu'a-t-elle été dans ses
» premiers accroissemens, cette Lan-
» gue soumise aujourd'hui aux loix
» d'une Grammaire, qui regle la mar-
» che de l'esprit, & n'en gêne pas l'es-
» sor; cette Langue élégante & nom-
» breuse, qui joint la précision à la
» clarté, les graces à l'énergie, qui se
» plie

» plie à tous les ſtyles, à tous les tons,
» qui ſçait tout exprimer & tout peindre, qui ſuffit aux beſoins de la raiſon, du génie & du ſentiment? C'étoit un alliage confus d'idiomes mal aſſortis, un amas de mots brutes & ruſtiques dont l'orthographe, la prononciation, le ſens même, ne furent jamais fixes, un jargon informe, ſans regle, ſans principes; enfin un aſſemblage monſtrueux d'alluſions froides, de métaphores abſurdes, d'allégories outrées, ſans ordre & ſans intelligence ».

Enſuite l'Auteur inſinue un mot de critique dont tout Novateur dans la Langue doit faire profit. « Les Langues vivantes ont à ſe défendre contre les entrepriſes du mauvais goût, & contre l'abus que l'on fait ſouvent des droits réels de l'uſage : elles ont à combattre juſqu'au luxe, dont la contagion s'étend des mœurs aux idées, & des idées au ſtyle. Ainſi dégénéra cette Langue, à peine inférieure à celle d'Athenes, que Rome avoit ſçu ſe former. Seneque trouvoit l'éloquence de Cicéron trop ſimple, pendant que ſon Eleve (Néron) faiſoit dorer les ſtatues de Lyſippe; & peu

» d'années après, les Auteurs du siecle » d'Auguste furent seulement connus » de ceux qui se piquoient d'érudition. » Nos grands Ecrivains auroient-ils » donc à redouter le même sort ? Et » faudra-t-il un jour, que des François » étudient Bossuet & Fenélon pour les » entendre » ?

Ce discours parle au bon esprit & à la raison, non aux imaginations qui aiment le faux éclat, les pensées énigmatiques, les conceptions quintessenciées, les allusions obscures, les comparaisons gigantesques, le style précieux, & le tourment des Lecteurs sensés.

MÊME SUJET.

Extrait du discours de M. Watelet à l'Académie Françoise, 1761.

ON peut distinguer dans notre Langue trois états successifs, qui forment comme son tableau total. Le premier fut une sorte d'esquisse grossiere. Alors la Langue Françoise n'étoit qu'un mélange imparfait de différens idiomes;

& ses accroissemens n'étoient dûs qu'aux innovations pédantesques des faux Sçavans. Alors Copistes serviles, nous ne reconnoissions comme dignes de louanges, que des beautés qui nous étoient étrangeres. Notre Littérature, sans goût qui nous fût propre, sans liaison de principes, sans idées approfondies, n'étoit guidée que par des imitations stériles des chefs-d'œuvres de l'antiquité. Tout ce qui portoit son caractere, faisoit naître une admiration d'autant plus aveugle, qu'elle ne sçavoit pas distinguer dans les Ouvrages des Anciens les taches légeres qui les déparent quelquefois, d'avec les beautés sublimes qui les immortalisent; & la Nation peu instruite, adoptoit cette admiration empruntée. Ces premiers temps, obscurcis par les ombres de la barbarie, étoient prêts à se terminer lorsque l'Académie Françoise prit naissance.

Le second âge de la Langue Françoise, fut un siecle de fécondité, de clarté, d'harmonie, de beautés en tout genre. Le troisieme qui est celui *où nous vivons*, est l'époque de ses conquêtes. *L'Europe entiere, en l'adoptant, rend hommage à ses succès.* Cette Lan-

gue elle-même s'étend à tous les objets des connoiſſances humaines : éloquence ſacrée, diſcuſſion des Sciences, développement des Arts; tout eſt de ſon reſſort.

La Langue Françoiſe a paſſé par des déſerts immenſes, avant que d'arriver au terme où nous la voyons. Elle eſt enfin, claire, nette, méthodique; elle procede comme la penſée & l'obſervation, & l'on lui fait l'honneur de la chérir, de l'adopter, de la parler dans preſque toutes les Cours de l'Europe. On a propoſé bien des fois cette queſtion : Pourquoi, & comment la Nation du monde, qui paſſe pour la plus légere & la plus curieuſe de tout ce qui flatte l'imagination, a néanmoins créé & cultivé une Langue prude, circonſpecte, modeſte, tranquille, telle en un mot, que les ſept Sages de la Grece préſidés par Minos & par Rhadamante, dont le caractere eſt de rire peu & de moraliſer beaucoup, auroient pu l'imaginer, la définir & l'inſtituer.



SUR LA LANGUE ITALIENNE.

CETTE Langue a conſervé preſque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des Langues Grecque & Latine. Elle trouble & rompt à ſon gré l'ordre grammatical & naturel, pour y ſubſtituer l'*ordre muſical;* je veux dire ce déſordre harmonieux de paroles, à qui ſeul il appartient de rendre les Langues ſuſceptibles de ces figures hardies, impétueuſes & robuſtes, qui ſemblent moins naître de l'Art, que de la vivacité du ſentiment, & de la véhémence des paſſions.

SUR LA LANGUE ESPAGNOLE.

CETTE Langue, née du Latin, parmi les invaſions des Viſigots, des Vandales & des Maures, a pourtant conſervé de la nobleſſe & de l'élévation : ce qui prouve, que la longue ſervitude ſous laquelle l'Eſpagnol a gémi

n'a point atteint ſon ame. C'eſt la fermeté & la grandeur d'ame de l'Eſpagnol, qui l'ont rendu ſupérieur aux révolutions. Cent autres Peuples euſſent été ſubmergés, ſi les mêmes orages étoient venus les aſſaillir. Seneque, Lucain, Martial, tranſplantés d'Eſpagne à Rome, y conſerverent le caractere national; c'eſt-à-dire, les beautés & les défauts de ce génie, preſque toujours dans le grand. Faut-il s'étonner que l'Eſpagnol borné à ſa patrie, n'abandonne point les excès magnifiques de ſa Nation.

LANGUE ANGLOISE. Cette Nation penſe encore trop pour limer ſa Langue.

L'ALLEMAND eſt aſſez ſublime, aſſez poétique, aſſez riche dans ſon langage; mais les Sçavans cultivent encore trop peu cet idiome. On y remarque une qualité dont la Nation ne doit pas ſe plaindre; c'eſt que la Langue Allemande ne ſçait pas peindre les ridicules. Heureuſe ignorance! ou incapacité qui ſert la morale, conſerve la paix, épargne au Public quantité de mauvaiſes productions.

SUR LA GRAMMAIRE.

Observ. sur la Grammaire Philosophique. Geneve 1760.

PENSER & parler, c'est, en quelque sorte, la vie de l'esprit humain. On a pensé, avant qu'il y eût une Logique; on a parlé avant qu'il y eût une Grammaire; c'est-à-dire, avant que ces choses, Logique & Grammaire fussent assujetties à des regles. Comme il y a dans la Littérature beaucoup de Traités sur l'art de penser, & qu'on n'a pas peut-être encore une vraie Logique, il y a aussi beaucoup de Traités sur la Langue Françoise, & l'on manque peut-être d'une Grammaire de la Langue : c'est du moins l'opinion de l'Auteur de l'Ouvrage que nous citons.

Une Grammaire exacte seroit celle, qui correspondroit uniquement au génie de notre Langue, & qui renfermeroit la Logique du langage national. En parlant ainsi, nous considérons déja la Langue comme toute for-

mée, comme ayant son génie, sa marche, son plein exercice; c'est-à-dire, qu'on la prend telle qu'elle est, qu'on la saisit dans son état actuel; en un mot, qu'on s'en tient à l'usage. D'ailleurs, l'usage actuel de la Langue ne risque guere de changer, & cette innovation n'est pas à craindre. L'état où la Langue se trouve aujourd'hui, nous a trop coûté pour que nous pensions si-tôt à innover en ce genre. Un langage François qui seroit à celui de notre siecle ce que le langage de notre siecle est à celui de Ronsard, paroît une hypothese chimérique. Ainsi jouissons tranquillement de nos richesses présentes : écoutons seulement les conseils qu'on vient nous donner, soit pour conserver ces richesses, soit pour les augmenter, soit même pour les bien connoître.

De-là, il semble, que puisqu'il ne s'agit que de suivre l'usage en matiere de Langue Françoise, l'instruction devroit être courte. Bien des gens même croiront qu'elle est inutile. *On sçait sa Langue*, disent-ils, *puisqu'on la parle*. Cette objection qu'on a entendue tant de fois est détruite par les Observations de M. d'Acarq. En in-

diquant ce qu'il y a d'eſſentiel dans la Langue, ſçavoir, les mots, la ſyntaxe, l'orthographe, la proſodie, l'étymologie, les tropes; il fait bien ſentir que très-peu de perſonnes peuvent ſe flatter de ſçavoir leur Langue. « On parle, » même on parle bien par routine, par » habitude, par haſard : on s'énonce » juſte, ſans ſçavoir pourquoi on s'é- » nonce ainſi; ce qui expoſe à s'énon- » cer mal ſans ſçavoir encore le pour- » quoi : on flotte ainſi de la ſorte en- » tre le bien & le mal en fait d'énon- » ciation, parce qu'on n'a aucun prin- » cipe pour diſcerner l'un d'avec l'au- » tre; inconvénient dans lequel ne » tomberoit pas celui qui s'applique- » roit à étudier ſa propre Langue. Il » ſemble qu'on ne la néglige parmi » nous, que parce que c'eſt la Lan- » gue naturelle, & c'eſt préciſément » la raiſon qui devroit porter à l'ap- » profondir davantage ».

L'Auteur inſiſte beaucoup ſur la beauté & les avantages de notre Langue : il la compare à la Langue Latine, & il ne feroit pas éloigné de donner le prix à la premiere : mais ces queſtions doivent être traitées avec une ſorte de vérité, de ſolidité & d'avan-

tage. On peut relever certains caracteres particuliers de la Langue qu'on veut exalter. Par exemple, notre françois est probablement plus méthodique, plus clair, plus modeste que le latin ; mais celui-ci est, ce semble, plus fort, plus noble, plus majestueux. Le premier paroît singuliérement propre aux discussions philosophiques ; le second est excellent pour l'Histoire & pour l'Eloquence ; il l'emporte aussi du côté de la Poésie ; mais le françois a souvent une naïveté & un sentiment, qui rachetent ou suppléent ce qui peut lui manquer dans le genre sublime. Et s'il s'agissoit de comparer la fécondité des deux Langues, la nôtre pourroit encore être victorieuse, parce qu'elle fait des acquisitions continuelles, sur-tout dans la partie des Arts. Mais cette grande controverse n'est pas ici notre objet ; contentons-nous de sçavoir que notre Langue a comme le latin, la gloire d'être devenue, en quelque sorte, l'idiome de tous les Peuples.

Tout ce qui concerne le *nom*, dit l'Auteur, se réduit à sa *nature*, à sa *division*, & à ses *accidens*. Pour connoître sa nature, il suffit de sçavoir

que c'eſt un mot qui déſigne un objet de notre penſée ; mais cet objet eſt ou individuel, ou ſpécifique, ou générique, comme *pierre*, *homme*, *animal*, & c'eſt la premiere diviſion du nom : il repréſente tantôt l'*individu*, tantôt l'*eſpece*, & tantôt le *genre* : il eſt auſſi tantôt *ſubſtantif*, & ſignifie par lui-même ſans avoir beſoin de qualité annexée, tantôt *adjectif*, & il déſigne pour lors la qualité qui modifie le ſubſtantif, comme *belle maiſon*. Les *accidens*, tant du ſubſtantif que de l'adjectif ſont le *ſens propre & figuré*, le nombre, le genre ; & l'adjectif a de plus les degrés de comparaiſon ; c'eſt-à-dire, qu'il y en a de dérivés, & d'autres qui ſont compoſés.

L'Auteur, après cette ſorte de Logique du langage, apprécie au juſte la force du nom & ſes diverſes eſpeces. C'eſt l'eſprit qui fait cette appréciation, qui développe les rapports qu'a chaque nom avec la penſée, opération plus ſublime qu'on ne ſe le perſuade au premier coup d'œil que préſente une Grammaire. On croit que cette partie des Sciences eſt le partage des enfans ; & en effet, on leur met toutes ces choſes ſous les yeux & dans la

mémoire, dès qu'ils commencent à former des syllabes. On leur parle de *genre*, de *nombre*, de *substantif*, d'*adjectif*, de *degrés de comparaison*, de *dérivés*, de *composés* : on les fait travailler sur ces objets : mais alors c'est la mémoire & une routine toute méchanique qui sont leurs guides. Ces petits hommes devenus possesseurs de leur raison long-temps avant que les loix les admettent au gouvernement de leurs biens, retrouvent dans la Logique toute cette doctrine élémentaire, avec la raison & le pourquoi de ce qui avoit occupé leur enfance. Ils peuvent alors se flatter d'être Grammairiens Philosophes, pourvu cependant qu'on sache leur développer encore ce rapport de la Philosophie avec la Grammaire : car long-temps tout est à faire dans l'esprit des jeunes gens, & nos ténebres naturelles sont si profondes, qu'il faut nous répéter souvent, après cinq ou six lustres, ce que nous aurions dû sçavoir dès la premiere aurore de la raison.

L'Auteur après avoir traité des *substantifs* & des *adjectifs*, agite la question des *synonimes*. Il incline à penser, comme M. l'Abbé Girard & M.

du Marſais, qu'il n'y a point de vrais ſynonimes françois. Cette opinion peut en effet paſſer pour certaine, & même pour démontrée, par l'analyſe philoſophique des mots qui ſe rapprochent le plus ; on trouve entr'eux quelque différence : ce que l'Auteur diſcute parfaitement.

» Les ſynonimes, dit-il, marque-» roient-ils la richeſſe d'une Langue » quelconque ? Il eſt certain que les » ſynonimes rendroient d'abord une » Langue quelconque, plus agréable » tout à la fois, & plus embarraſſante; » *plus agréable*, parce qu'on uſeroit » rarement de répétitions, & qu'ayant » à choiſir, on aſſortiroit les expreſ-» ſions beaucoup plus heureuſement : » *plus embarraſſante*, parce que, ſi, à » l'exemple des Arabes, on avoit mille » ſignes pour exprimer un ſeul objet, » l'étude de tous les ſignes d'un ſeul » objet abſorberoit laborieuſement des » années entieres. Il eſt vrai que les » ſynonimes introduiroient dans une » Langue la pluralité des mots. Mais » eſt-ce par la quantité ſeule, par la » ſeule multitude des mots, ou bien » par leur quantité & par leur qualité » qu'on doit eſtimer la richeſſe d'une

» Langue ? Une Langue qui auroit au-
» tant de mots qu'une autre, & qui,
» avec la même quantité de mots, ex-
» primeroit une fois moins d'idées,
» seroit une fois moins riche. Suppo-
» sons deux Langues, chacune de deux
» mille mots, dont l'une exprime deux
» mille idées, l'autre mille seulement:
» celle qui n'exprime que mille idées
» est une fois moins riche que celle
» qui en exprime deux mille. Les sons
» ne sont pas une Langue : ce qui fait
» une Langue, ce sont les sons, signes
» arbitraires des pensées: dix sons, qui
» n'exprimeroient qu'une seule pen-
» sée, équivaudroient à un seul son,
» qui exprimeroit la même chose. La
» communication, ou la transmission
» des pensées, est le but de toutes les
» Langues ».

L'Auteur finit par les substantifs & les adjectifs *homonymes*, c'est-à-dire, qui ont le même nom, & qui signifient diverses choses, comme *vain*, qui signifie une personne remplie de vanité, une chose inutile, & un temps, ou un air pesant. Il dit aussi quelque chose sur le genre des noms de Villes. Ceux qui sont terminés par une consonne, ou par une autre voyelle que

l'*e* muet, sont constamment du genre masculin. Ainsi l'on dit, *Bordeaux est très-peuplé*: *Pau est éloigné de Paris*, &c. Mais les noms de Ville qui finissent par l'*e* muet, de quel genre sont-ils? L'Auteur laisse la question indécise; cependant il est constant, dans l'usage, qu'ils sont du genre féminin. Ainsi on doit dire, *Rome a été sacagée*, *brûlée*: *Venise sauvée*, &c. &c.

Nous avons appris à parler & à lire, sans que la réflexion s'en soit mêlée. La flexibilité des organes, la facilité de la mémoire, ce goût de l'imitation si vif, si répandu dans les enfans, nous ont mieux servi que n'auroit fait peut-être une étude approfondie dont nous étions incapables. Possesseurs tranquilles d'une science sans laquelle les autres ne nous seroient rien, nous n'avons songé qu'à jouir; & combien peu reviennent sur leurs pas pour s'approprier, par des observations personnelles, un bien qu'ils sçavent ne leur devoir point échapper. Cependant quelle différence entre ne sçavoir que par routine & sçavoir par principes. Dans le premier cas, on n'a que des idées très-vagues sur la nature des sons de sa Langue, & des caractères qui les repré-

ſentent. On ne connoît pas aſſez diſtinctement le nombre précis des voyelles & celui des conſonnes : on confond les lettres avec les ſons dont elles ne ſont que les ſignes : on croit appercevoir pluſieurs ſons dans un aſſemblage de lettres, qui, le plus ſouvent, ne repréſente qu'un ſon très-ſimple. Des Grammairiens habiles ont entrepris, depuis quelque temps, d'éclaircir la matiere : mais ont-ils ſuffiſamment détaillé les principes ? C'eſt ce que l'Auteur du Traité des Sons de la Langue Françoiſe a entrepris. Paris 1760.

SUR L'ORTHOGRAPHE.

Principes généraux & raiſonnés de l'Orthographe Françoiſe. Paris 1762.

Il y a des Novateurs en Orthographe, comme il y en a eu en Philoſophie ; ce qui prouve que l'eſprit humain toujours inquiet, s'éleve alternativement & s'abaiſſe pour varier ſes points de vue. Quelle néceſſité y avoit-il de fatiguer le Public pour établir une reſſemblance ſcrupuleuſe entre la Lan-

gue écrite & la Langue parlée. Le Public en possession d'un bon idiome, & d'une maniere suffisante de le présenter sur le papier, devoit-il être harcelé par de petits systêmes, qui consistoient à lacérer des mots, à les charger de signes insolites, à fronder l'analogie & l'usage en faveur, disoit-on, des Etrangers? Illusion pure : les Etrangers ne parlent, ni n'écrivent bien notre Langue, s'ils ne viennent la parler & l'écrire parmi nous. D'ailleurs, ces Etrangers, qui avoient sous les yeux les livres de nos Ecrivains célebres, devoient-ils en croire sur l'orthographe tous les Apprentifs Grammairiens, qui prétendoient endoctriner le monde & faire des révolutions dans la littérature? Quoiqu'il en soit, cette manie se réveille de temps en temps.

Les caracteres prosodiques sont des signes introduits par l'usage pour régler la prononciation de certains caracteres élémentaires. Si les habitans de quelques-unes de nos Provinces, écrivoient notre Langue comme ils la parlent, jamais ils ne l'écriroient bien, parce que jamais ils ne sçavent bien la prosodie : ils font bref ce qui doit être

long, & long ce qui doit être bref: ils ouvrent & ferment l'*e* tout au rebours de ce qu'exige l'uſage : ils chantent la Langue au lieu de la parler. Cependant ils ſont quelquefois hommes de Lettres; ils ont étudié le françois par principes, ils ſçavent les regles de la prononciation; mais les organes de la voix les trompent, lors même qu'ils veulent bien dire. Pour l'écriture, c'eſt autre choſe, les bonnes leçons & les bon livres leur ſervent de guide.

L'uſage des accens a été fort multiplié dans ces derniers temps; le grave ſur-tout qui eſt le ſigne de l'*e* ouvert, & qui devroit n'avoir lieu que ſur les dernieres ſyllabes, s'eſt emparé des penultiemes de pluſieurs mots, comme *règle*, *zèle*, *eſpèce*, *ſincère* : ce qui nous paroît très-ſuperflu. Et pourquoi hériſſer notre écriture ordinaire, comme ſi c'étoit une leçon de Muſique? Les enfans & les Etrangers qu'on veut, dit-on, ſoulager, ne ſont point moleſtés de notre orthographe commune, quand ils ont de bons Maîtres qui les inſtruiſent, & ſans ſecours ils n'apprennent point une Langue auſſi difficile que la nôtre. La multitude des ſignes qu'on peut imaginer en leur faveur,

n'eſt qu'un ſurcroit de charge & de travail. S'il s'agiſſoit de prononcer le grec ou de le compoſer, ſerions-nous beaucoup ſoulagés par les divers eſprits & accents dont les livres écrits en cette Langue ſont remplis ? N'en ſerions-nous pas plutôt fatigués & excédés.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous citons eſt d'avis, qu'on doit retrancher l'accent circonflexe de pluſieurs mots qui en étoient affectés ci-devant, comme *hotel*, *coutume*, la *plupart*, *lu*; *vu*, *pu*. Nous croyons qu'il a raiſon, & ſon inſtruction ſur ce ſujet eſt fort bonne pour les Protes d'Imprimerie, (c'eſt-à-dire, le premier ou le chef d'une Imprimerie) qu'on a toutes les peines du monde à deshabituer de cette routine. Ces gens-là ne ſçavent pas que pour l'emploi du circonflexe, il faut que la voyelle qu'on en charge ſoit longue, condition qui ne ſe trouve point dans les mots qu'on vient de citer. Si les Protes diſoient qu'ils ſont bien aiſe de rappeller le ſouvenir de l'ancienne orthographe, & ſuppléer au retranchement de la lettre *ſ* dans *hotel*, & la lettre *e* dans *lu*, *pu*, &c. & qu'ils croient devoir autant de reſpect à l'orthographe du ſiecle de Louis

XIV, qu'à l'étymologie des mots venus du grec, & que l'on conserve à la vérité : on répondroit à ces Méchaniciens Littéraires, que la parité n'est pas égale; que nous sommes en possession & en droit de porter des loix sur notre Langue, dès qu'il ne s'agit que de ce qui lui appartient; au lieu que les étymologies sont une sorte de bien qu'elle a reçu par succession, un héritage auquel il ne lui appartient pas de toucher, &c. Mais, quelque chose qu'on puisse dire, attendons-nous à voir encore long-temps dans bien des livres, *coûtume*, *lû*, *pû*, ainsi que la dierese, ou *trema*, sur *ruë*, *vuë*, *jouë*, & même sur *Loüis*, *boüillon*, &c. quoique ces signes soient inutiles ou même vicieux dans tous ces endroits. Au reste il y a bien des mots que certains hommes, même très-lettrés, écrivent d'une maniere, & que d'autres également lettrés écrivent d'une autre. Ainsi il nous semble que chacun doit être laissé dans la possession de son idée & de sa maniere à cet égard. En fait d'orthographe, comme en matiere de philosophie, la liberté est aussi le droit des Citoyens : c'est une vérité que les Auteurs des Traités sur l'Orthographe de-

vroient un peu plus reconnoître, & s'arroger un peu moins le droit de décider dans ces ſortes de cas.

MÊME SUJET.

On voit depuis quelque temps certains Ecrivains, qui ont d'ailleurs de l'eſprit & des talens, blamer notre orthographe, nos conſtructions, nos termes à double ſens, bref, preſque toute notre Langue. Ils s'aviſent même de donner un plan de réforme, accompagné d'exemples pour une orthographe toute nouvelle, qui révolte toutes les perſonnes raiſonnables, elles regardent tout cela comme un jeu d'eſprit, vu le peu d'apparence de ſuccès.

Qu'il nous ſoit permis de dire qu'à l'égard de notre Langue & de ſon orthographe ſur-tout, il faut ſe défier d'une ſorte d'inquiétude qui porte les Erudits même à des innovations. Jouiſſons de ce langage tant écrit que parlé: il a produit des miracles depuis un ſiecle: trop avare eſt celui à qui le fond de tant de richeſſes ne ſuffit pas. On veut applanir toute les difficultés à

l'Etranger & aux gens ſans étude. Mais que l'Etranger vienne chez nous, il s'inſtruira : que les gens ſans étude pechent contre la Langue, nous ne nous en fâcherons pas : ce ſont les bras de la République : leur fonction eſt d'agir, non de parler, & il n'eſt nullement du bien public de communiquer la ſcience & le beau langage à tout le monde.

En général, les Lecteurs n'aiment point un Ecrivain qui veut innover en fait d'orthographe. Les innovations de ce genre ſont fatigantes pour les vieux Littérateurs, & n'apprennent exactement rien aux nouveaux. On eſt d'ailleurs choqué de voir un particulier vouloir s'ériger en réformateur : cette ſingularité décele un fonds d'orgueil qu'on ne lui pardonne point.





SUR L'HISTOIRE.

Description géographique & historique de la Chine & de la Tartarie Chinoise, par le P. de Halde, 1736.

RIEN ne paroît plus décidé dans la littérature que le goût du Public pour l'Histoire : & dans les regles de la vie civile, morale, ou politique, il paroît également décidé, que c'est-là un fort bon goût. L'Histoire est une école. L'exemple des siecles passés influe au moins toujours dans le siecle présent ; l'horreur des crimes célebres, est l'émulation des actions d'éclat. L'Histoire est un Spectacle ; elle amuse par le merveilleux des grandes scenes qu'elle renouvelle presque à nos yeux.

On est donc redevable aux fameux Ecrivains qui ont réveillé ce goût, d'abord par des Traductions, les Vaugelas, les Dablancourt, &c. &c., & à ceux sur-tout qui l'ont ensuite fortifié ou le fortifient tous les jours par des Ouvrages originaux ; les Mezerai, les

Daniels, les Vertots, les Dorléans, l
la Bletterie, & quelques autres pl
modernes : c'eſt dommage que leur p
tit nombre autoriſe une foule déſo
mais innombrable d'Ecrivains,
ſervilement ſubalternes, ou folleme
indépendans, dont les uns n'aya
que du ſtyle, rendent le ſpectacle
l'antiquité ennuyeux par la répétiti
des mêmes ſcenes découſues ſans de
ſein, ou recouſues ſans art, & dont l
autres n'ayant que de l'imaginatio
rendent l'école des ſiecles frivole,
moins, & preſque toujours pernicie
ſe, par des contes pleins de licence
ou par des narrations puérilement g
ganteſques, qui, ſous l'appas d'
merveilleux outré, paſſent la véri
ſans atteindre à la vraiſemblance.

Enfin l'hiſtoire de l'Europe ancien
& moderne, ſans en excepter mên
celle d'une partie de l'Aſie & de l'A
frique, eſt comme épuiſée déſormai
& le Lecteur François aſpire à de no
veaux ſpectacles & à de nouvelles l
çons. Cannes & Pharſale, Carthag
& Numance, Bouvine & Tolbiac, l
Croiſades & la Ligue, ſont des ſuje
uſés en proſe & en vers. Annibal
Scipion, Bayard & du Gueſclin, Céſa
mêm

même & Alexandre, Turenne & Condé, sont à force de répétition, d'usage de familiarité, de grands noms, plus propres à susciter des chicanes de Grammaire, qu'à étonner les esprits, ou à ranimer le courage de nos véritables guerriers. L'héroïsme ainsi que le phénix doit, selon l'expression de Gracien, *renaître aux applaudissemens*, & même à l'imitation.

Heureusement pour notre curiosité, le Nouveau-Monde vint il y a deux siecles, & revient tous les jours en se découvrant de plus en plus, fournir de nouveaux sujets à l'Histoire, & présenter de nouveaux spectacles au Public. Pourquoi l'Occident est-il toujours dans notre point de vue une région de ténebres, en morale comme en physique? C'est un problême. Le fait est qu'il ne nous fit voir d'abord, & qu'il ne nous a guere fait voir depuis, qu'une nature en friche, une humanité appauvrie, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs, des Antropophages vaincus sans effort, dominés sans loix, & réduits enfin à rien par des Chrétiens, qui, dédaignant de les exterminer les

armes à la main, s'aviserent de donner la commission de les dévorer à des dogues rendus, par art, féroces & antropophages pour ce dessein. Spectacle misérable & affreux d'où nous aurions mille fois détourné la vue. Mais Lima, le Potosi, le Pérou, sont des noms brillans. L'or des Indes a couvert bien des défauts aux yeux des Conquérans & des Lecteurs.

La découverte de l'Orient devoit être & fut pour tout le monde une source de lumieres. Auroit-on prévu, qu'au bout de la terre, au-delà des Indiens, des Tartares & des Moscovites, il y eût un Monde que les Romains, ces Conquérans du Monde, n'avoient pas conquis, dont Alexandre, aux Indes mêmes, n'avoit pas entendu parler, où les célebres révolutions des Perses, des Grecs, & de l'Asie entiere, ne s'étoient pas seulement fait sentir; Monde poli, sçavant, cultivant les Arts, les Beaux-Arts, les Arts de l'esprit, la Poésie, les Lettres; monde policé, moral, politique, maintenant ses Coutumes, ses Loix, sa même forme de gouvernement peut-être depuis le Déluge; Monde à qui il ne manquoit sans doute que la vraie Re-

ligion pour être le Peuple le plus parfait, & celui de la terre le mieux conservé. Ce qu'on ne devoit point croire au treizieme siecle, fut rendu tout-à-fait croyable au quinzieme siecle, qui fut le siecle des découvertes.

SUR LA CHRONOLOGIE.

L'HISTOIRE ne marche pas sans la Chronologie : c'est une de ses deux compagnes inséparables, mais une compagne toute hérissée d'épines, & dont on n'ose presque approcher. Il est rare qu'on veuille acheter si chérement tant de justesse & de précision, sur-tout quand on ne conteste que pour un petit espace de temps.

La différence caractéristique des divers systêmes sur la Chronologie Romaine vient de la diversité des années où l'on place la fondation de Rome. Les Olympiades ont toujours été la mesure commune des Anciens & des Modernes pour fixer l'époque de cette année : mais comment déterminer exactement cette époque, si l'on ne fixe auparavant le commencement & la fin

de l'année olympique. Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir que le 21 d'Avril eſt le jour de la fondation de Rome, ſi l'on ne ſçait encore le jour & l'année de l'Olympiade à quoi répond le 21 d'Avril, où cette Ville fut fondée; car ce vingt-unieme d'Avril pouvoit appartenir à la premiere année de la ſeptieme Olympiade, ſi l'année olympique commençoit avec le mois d'Avril lorſque Rome fut fondée. Il pouvoit auſſi appartenir à la quatrieme année de la ſixieme Olympiade, ſi l'année olympique commençoit alors au ſolſtice d'Eté.

Il réſulte des recherches profondes du P. Rothe, 1°. que les premiers jeux olympiques d'Iphytus furent célébrés au Printems; 2°. que cet uſage duroit encore au temps de la fondation de Rome; 3°. qu'on n'a aucune connoiſſance avant la ſoixante-quinzieme Olympiade que les jeux olympiques aient été célébrés, ni que l'année olympique ait commencé au ſolſtice d'Eté; 4°. que la Chronologie des Faſtes conſulaires ne fait point un ſyſtême particulier, & qu'elle s'accommode également à tous les ſyſtêmes de Chronologie Romaine.

SUR LES MARBRES D'ARONDEL.

BIEN des gens sçavent que les Marbres d'Arondel sont une très-belle collection de Chroniques, que l'on conserve à Oxford, & dont la Chronique de Paros fait partie : mais ce qu'on ne sçait peut-être pas, c'est que cette Chronique de Paros, avec la plupart des Marbres qui forment la collection d'Oxford, est un trésor dont l'Angleterre s'est encore enrichie aux dépens de la France. En effet, M. de Peyresc avoit chargé un homme de ramasser tout ce qu'il pourroit trouver dans la Gréce, d'Inscriptions & de Marbres antiques. Ce Commissionnaire en avoit fait porter à Smyrne une certaine quantité : mais avant qu'il eût trouvé un vaisseau sur lequel il pût les embarquer, on lui suscita une avanie : il fut *mis* en prison ; les Marbres furent vendus à un Anglois que le Comte d'Arondel avoit chargé d'une commission toute semblable, & qui les fit passer

en Angleterre, Cette anecdote eſt tirée de la vie de Peyreſc, par Gaſſendi, page 140, ſous l'année 1629.

SUR L'UTILITÉ

DES MÉMOIRES PARTICULIERS POUR L'HISTOIRE.

LA connoiſſance des hommes eſt le grand objet qu'on doit ſe propoſer dans l'étude de l'Hiſtoire ; & c'eſt le plus précieux avantage que l'on puiſſe retirer de cette étude. En effet, c'eſt peu de choſe que d'avoir la mémoire remplie d'un nombre infini d'années, de ſiecles, d'olympiades, d'époques, de ſçavoir cette variété prodigieuſe de Rois, d'Empereurs, de Conquérans, de Politiques, de Conciles & d'Héréſies. Cette ſorte d'étude mérite à peine le nom de ſcience de l'Hiſtoire. Sçavoir l'Hiſtoire, c'eſt connoître les hommes qui en fourniſſent la matiere ; c'eſt en juger ſainement : étudier l'Hiſtoire, c'eſt étudier les motifs, les opinions, les paſſions des hommes, pour en découvrir le jeu, en pénétrer

les resſorts, les tours, & les détours : en un mot, c'eſt apprendre à ſe connoître ſoi-même dans les autres.

Mais pour y parvenir, il ne ſuffit pas de lire & d'étudier les Hiſtoires générales. Les détails intéreſſans, & qui peuvent conduire à la connoiſſance des hommes, diſparoiſſent enſévelis ſous la multitude des événemens & des révolutions que préſentent la plupart de ces grands Ouvrages. Leurs Auteurs ne peuvent deſcendre à ces particularités, ſi inſtructives pourtant, & ſi néceſſaires, pour faire connoître la marche ſecrete des paſſions. Ces détails, ces anecdotes, qui peignent & qui développent ſi bien le goût, le génie d'un ſiecle & le cœur humain, on les abandonne aux hiſtoires particulieres : on les trouve ſur-tout dans les Mémoires que nous ont laiſſé tant d'hommes illuſtres, qui, par leur naiſſance ou par leurs emplois, ont été à portée de ſçavoir, pour ainſi dire, l'intérieur des affaires & l'influence des plus petites cauſes dans les plus grands événemens.

Ces Mémoires forment une des plus précieuſes parties de notre littérature. Depuis Philippe de Comines, qui eſt

comme le créateur de ce genre, nous avons une ſuite non interrompue d'excellens Mémoires qui répandent le plus grand jour ſur les trois derniers ſiecles de notre hiſtoire.

REGLES

POUR ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Le Chancelier Bacon diſoit, au commencement du dernier ſiecle, que pour bien écrire l'Hiſtoire, il falloit joindre les cauſes aux événemens; c'eſt-à-dire, ſelon lui, qu'il étoit néceſſaire de remarquer le caractere des Peuples, les controverſes des Religions, les avantages & les inconvéniens des Loix, l'éclat des vertus, les ſuites de certains vices qui ont influé dans les affaires publiques, &c. Voilà une grande inſtruction plus connue des Hiſtoriens de l'antiquité que de ceux des temps modernes. On s'eſt plaint ſouvent que nos Auteurs ſe contentoient de raconter les actions des Princes, de leurs Miniſtres, de leurs Généraux, & qu'ils n'entroient point aſſez dans l'examen

des reſſorts ſecrets qui ont fait agir les Maîtres du Monde, qui ont élevé ou précipité les Nations, qui ont multiplié le bien ou le mal ſur la terre.

Une des choſes qui coûtent le plus aux hommes, eſt d'apprendre l'hiſtoire de la terre qu'ils occupent : il n'eſt nulle partie de notre globe qui n'ait eſſuyé des révolutions. Avec les différens Peuples qui ſe ſont ſuccédés dans la poſſeſſion d'un même Pays, les noms ont changé, les monumens ont perdu leurs uſages & leur célébrité. Une puiſſante Capitale eſt devenue un Hameau ; & ce qui n'étoit qu'une Bourgade eſt parvenu au premier degré de l'illuſtration & de l'opulence.

Ceux qui donnent des notices ou deſcriptions de Pays, avec tous leurs rapports aux différens âges & aux diverſes aventures du monde, ſont des hommes qui mériteroient d'être comptés parmi les Géans, s'il y en avoit dans la littérature. Ils déplacent, ou entaſſent des maſſes énormes : ils bouleverſent en quelque ſorte les Provinces & les Cités, pour y découvrir les traces de leur ancienne exiſtence : ils errent dans des ruines pour interroger l'antiquité ſçavante, ou la barbarie deſtruc-

tive. Ces Auteurs sont tout-à-la-fois Géographes, Historiens, Généalogistes, Calculateurs, Critiques, Etymologistes, &c. Le Public qui s'amuse par la lecture, néglige ce travail, & ne daigne seulement pas le connoître. Le Public sçavant donne son attention à quelques articles dont il peut avoir besoin, ou qu'il juge à propos de critiquer. Presque personne ne s'occupe de l'Ouvrage pris dans son entier. Mais il faut avouer que la peine de le composer l'emporte toujours sur la reconnoissance des hommes.

De toutes les descriptions ou notices de Pays, qui nous sont connues, celle de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'Histoire, par le P. Vastelain, Jésuite, est peut-être la plus propre à piquer l'attention d'un plus grand nombre de personnes. François, Flamands, Germains, Hollandois: voilà quatre Nations qui participent directement aux lumieres que répand cet Ouvrage. C'est en quelque sorte la moitié de l'Europe qui retrouve ici son berceau, ou qui apprend à reconnoître celui de ses voisins.

MÊME SUJET.

Les Historiens ne doivent se proposer que de présenter les événemens tels qu'ils ont été, sans affecter de représenter les vertus éminentes plutôt que les vertus médiocres. Il est vrai que s'il ne se rencontroit rien que de médiocre dans les vertus, l'Histoire seroit peu capable d'exciter la curiosité, & de réveiller l'attention du Lecteur; mais c'est qu'il est impossible que de grands événemens, qui sont la matiere de l'Histoire, ne donnent occasion à faire paroître de grandes vertus & de grands vices. Cela n'empêche pas que les vertus médiocres ne fournissent souvent des exemples, & des instructions aussi utiles que les plus éminentes, leur médiocrité nous remettant devant les yeux le peu de succès qu'on doit en attendre, soit pour le repos de la vie, soit pour l'éclat de la gloire. D'ailleurs, c'est visiblement se méprendre de ne donner pour matiere à l'Histoire, que les vertus ou les vices des hommes. Combien d'autres évé-

nemens nous rapporte-t-elle, dont la connoissance est importante, & qui ne sont ni les vertus, ni les vices des hommes. Ce qui vient de leur intention, de leur foiblesse, des bornes de leur esprit, des travers de leur imagination, des contrariétés de leurs passions, de la différence de leurs tempéramens, de l'opposition de leurs vues & de leurs projets, qui ne laissent pas en certaines occasions d'être raisonnables malgré leur opposition, du succès quelquefois malheureux de leur prudence, & quelquefois heureux, de leur imprudence; des effets de leur industrie & de leurs talens, sont très-souvent indépendantes de leurs vertus & de leurs vices: de même encore les altérations de la santé; les surprises de la mort au milieu des entreprises les plus grandes & les mieux concertées, les coups du hasard, ou les traits extraordinaires & imprévus de la Providence, la stérilité des campagnes, le dérangement des saisons, la destruction des villes & des monumens, & mille autres choses semblables, qui ne sont ni les vices, ni les vertus des hommes, méritent d'être sçues; & la connoissance qu'on en prend dans l'Hif-

toire, n'a pas moins d'utilités, & ne sert pas moins à la conduite des hommes, que la simple connoissance de leurs vertus les plus éminentes, puisque c'est par-là que l'on connoît la nature des choses de la vie, le fonds qu'on y doit faire, le peu d'attachement qu'elles méritent ; enfin les précautions & le plan de vie qu'on doit former sur tous les accidens où la condition humaine est assujettie.

Voilà précisément le point essentiel en quoi consiste l'utilité de l'Histoire ; c'est que l'expérience étant la grande science de la conduite humaine, & comme on dit *la mere de la prudence*, la connoissance de l'Histoire supplée, par le recit des événemens du monde, à l'expérience que chaque particulier ne sçauroit en avoir.

Si on avoit le temps & le talent nécessaire pour apprendre l'Histoire dans toute sa perfection, la méthode unique & qui supléeroit à tout, seroit de lire tous les Historiens contemporains, selon l'ordre des temps qu'ils ont écrit, à commencer par les plus anciens. Les éclaircissemens qu'on présumeroit de donner là-dessus, ne vaudroient pas ceux que chaque Lecteur tireroit de

cette lecture : mais combien peu de perſonnes ſe trouvent en état d'entreprendre un travail ſi utile & ſi pénible. Il faudroit donc fournir des méthodes pour étudier l'Hiſtoire, à chacune des autres ſituations les plus ordinaires où ſe trouvent les eſprits : par exemple, il faudroit marquer une méthode pour les Eccléſiaſtiques, une autre pour les Politiques, une autre pour ceux qui s'attachent à la Juriſprudence, une pour ceux qui ſont dans la profeſſion des ar[illegible], &c.

Une hiſtoire générale eſt une grande entrepriſe : avec de la vivacité, de l'imagination, du goût, & de bons Mémoires, on peut écrire avec ſuccès un morceau détaché, une révolution, une hiſtoire particuliere. Ainſi un Hiſtorien aura bien réuſſi en ce genre, qui échouera dans l'hiſtoire d'une Monarchie entiere, où la légéreté & la pureté du ſtyle, les images, les ſituations, les caracteres ne ſont que des beautés ſubordonnées, dont le ſujet doit être tout entier, & tout à la fois dans la tête de l'Auteur pour le digérer à loiſir, pour y mettre de l'ordre, pour y garder les proportions, pour en écarter tout ce qui y eſt étranger, pour

r l'effet qu'y feront les digreſſions, ır ne les point étendre au-delà des 'nes, pour y conſerver par-tout cette jeſtueuſe ſimplicité, & cette préon de ſtyle qui ſoutiennent juſqu'au ıt l'attention du Lecteur, enfin, ır en faire un tout tellement lié, e rien ne s'y démente, & que mal- la diverſité des ſujets qui y ſont ités, on paſſe de l'un à l'autre preſ- e ſans s'en appercevoir.

UR LES DÉFAUTS

DE CERTAINS HISTORIENS.

'HISTOIRE n'obtient nos ſuffrages, .e lorſqu'elle nous préſente des faits acts & curieux, des dates ſûres. Les aces du ſtyle & tont l'art de l'Hiſtrien, ne ſont que des ornemens acſſoires. Peu d'Auteurs ſont en état manier un ſujet hiſtorique, de fone habilement tous les faits, de les ıchaîner avec un art imperceptible, de leur donner ce tiſſu, & ces limens, ſi je puis m'exprimer ainſi, ıi forment un corps dont tous les embres ſe rapportent. La nature &

le goût obſervent les même regles: c'eſt la juſteſſe & la proportion qui produiſent les beautés phyſiques & morales.

Doit-on regarder comme un Hiſtorien, un Ecrivain dont le bel eſprit ſecoue le joug importun des préceptes, qui nous donne de foibles eſquiſſes pour des portraits achevés, des maximes d'écran pour de profondes réflexions, des tranſitions cavalieres pour le nerf & la vivacité du pinceau? Il eſt encore bien difficile de tenir un juſte milieu par rapport à la maniere de raconter: l'un a le ſtyle maigre & décharné; l'autre le ſurcharge de trop d'embonpoint.

Les Poëtes ſongent à s'immortaliſer eux-mêmes plutôt que les Héros qu'ils chantent. C'eſt Homere, Virgile, & Voltaire que nous admirons beaucoup plus qu'Achille, Enée, ou Henri IV. Le contraire doit arriver dans une hiſtoire bien faite. Il faut que le Lecteur ſoit occupé des actions & des perſonnages, ſans penſer à l'Hiſtorien.

SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE,

ET L'ORIGINE DES SCIENCES.

Le Chancelier Bacon desiroit ardemment qu'on écrivît l'histoire littéraire. Il disoit, que sans cette histoire, celle du genre humain seroit toujours comme la *Statue de Poliphême*, à laquelle on auroit arraché l'œil; c'est-à-dire, qui manqueroit de ce qu'il y a de plus animé, de plus parlant, de plus caractéristique dans une figure. Cette similitude qui est peut-être gigantesque comme cette Statue, a néanmoins l'avantage d'exprimer une grande vérité.

L'histoire du monde seroit en effet comme une Statue tronquée & défigurée, sans l'histoire de l'esprit humain, laquelle n'est autre chose que l'histoire des Sciences, des Lettres & des Arts: car ce sont-là les trois objets sur lesquels l'esprit de l'homme s'est exercé, & s'exerce depuis qu'il existe: ce sont ces trois objets qui font connoître ses facultés, sa force, son activité, sa har-

dieſſe, ſon étendue; & il faut dire auſſi ſes écarts, ſa témérité, ſes folies. Mais ceci entre pareillement dans l'hiſtoire de l'eſprit, & ſert à prouver que cette puiſſance dont nous nous prévalons ſi fort, a ſes bornes, ſes écueils; ſes devoirs par conſéquent, dont le premier & le principal, eſt de reconnoître qu'elle differe eſſentiellement de l'eſprit incréé, qui ſçait tout ſans exception, ſans meſure, ſans viciſſitude.

Le Chancelier Bacon deſiroit ſurtout qu'on prît chaque ſcience dans le point précis de ſon origine, & qu'on en conduisît le fil dans l'étendue de tous les ſiecles, pour faire voir tout ce qu'elle a été en elle-même, & par rapport à ceux qui l'ont cultivée, protégée, ou même dégradée, perſécutée, pour donner en un mot, tout le ſpectacle de ſa fortune.

Si ce grand homme avoit vécu de nos jours, il auroit vu ſes deſirs accomplis. L'hiſtoire littéraire a occupé beaucoup de bons eſprits & de plumes ſçavantes. Quel eſt la Science, quel eſt l'Art, quelle eſt la partie des Belles-Lettres dont on n'ait pas recherché l'origine, les progrès, les révolutions,

les ſuccès & les diſgraces, les temps de guerre & de paix, d'obſcurité & d'éclat, de chûte & de renaiſſance ?

L'hiſtoire littéraire a l'avantage de tracer le tableau des mœurs, en conſervant la mémoire des livres & de ceux qui les ont compoſés. Les hommes ſe peignent dans leurs ouvrages. Quand ils ne réuſſiſſent pas dans l'exécution, ils font toujours connoître leur goût, leur génie, leurs inclinations par les entrepriſes qu'ils forment. S'ils réuſſiſſent, c'eſt l'occaſion de manifeſter auſſi l'état de leur ame, de montrer ſi c'eſt la modération ou l'orgueil qui la domine, de paroître, en un mot, dignes d'honorer les Lettres par leur bon eſprit, ou propres à les décréditer par leurs défauts perſonnels.

On diroit cent choſes ſur cette matiere, qui n'entre point aſſez dans le plan philoſophique des études. On examine rarement, en ſe livrant aux Lettres, ſi l'on a la force d'en maîtriſer le penchant, d'en ſoutenir les révolutions, d'en éviter les écueils, de ſauver enfin ſa raiſon à travers la multitude des livres, & de ceux qui les critiquent ou qui les admirent.

SUR LES ABRÉGÉS D'HISTOIRE.

Eloge & Analyse de l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France du Président Hainaut.

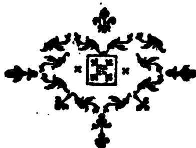
Ce fut à la décadence de l'Empire Romain & de la République des Lettres, dont il étoit le soutien, que l'ignorance fit éclorre les Abrégés; & dans ces derniers temps où la multitude & la variété de nos connoissances ont été portées si loin, notre science même nous rend les Abrégés nécessaires. Ils remplaçoient d'abord la disette des grands Ouvrages; ils nous préservent aujourd'hui de l'embarras où jette souvent la multitude & l'étendue de ces mêmes Ouvrages. Les premiers Abrégés étoient devenus presque l'unique ressource qui restât contre l'ignorance, & les derniers préservent l'esprit de ce cahos, de cette confusion d'idées, plus à craindre en quelque sorte que l'ignorance même : ils sont pour les Sçavans, ce que sont pour

les Voyageurs les plans des villes & des maiſons, les cartes des contrées qu'ils ont parcourues. Avec ces ſecours un ſeul coup-d'œil repreſente à l'un & à l'autre ce que la mémoire la plus fidele eſſaieroit envain de leur retracer, ou qu'elle ne rappelleroit qu'avec d'ennuyeuſes lenteurs, de pénibles retours, & d'inquiétantes incertitudes. L'ignorant y trouve également ſon compte. Un Abrégé bien fait, lui met devant les yeux, grave avec facilité & avec promptitude dans ſon eſprit, la ſubſtance même des connoiſſances qu'une étude plus profonde développera & arrangera chez lui dans une ſuite & une méthode propre à donner, aux nouvelles idées qui lui viendront, toute la ſtabilité & l'enchaînement que produit le ſyſtême. C'eſt ſur-tout pour les détails immenſes de l'Hiſtoire, pour la liaiſon des événemens, la ſucceſſion des dates, que cette façon ou d'acquérir les premieres notions, ou de fixer & de débrouiller celles qui ſont déja acquiſes, devient plus particuliérement néceſſaire.

Si jamais Abrégé eût de quoi opérer de pareils effets, c'eſt celui de

l'Hiſtoire de France de M. le Préſident Hainaut. Ce ne ſont point des Tables chronologiques où les faits rapprochés des dates ſoient ſimplement indiqués. Ce n'eſt point non plus une eſpece d'extrait, où les événemens les plus intéreſſans de chaque regne, ſoient rapportés avec choix & avec juſteſſe, diſtribués avec ordre & avec netteté, énoncés avec préciſion & avec énergie. Ce n'eſt point un tableau général de l'Hiſtoire de France, du génie de la Nation, de ſes mœurs diverſes, de ſes uſages divers dans des temps différens, des révolutions de la Monarchie, du caractere de ſon gouvernement ſous les trois différentes Races qui en ont rempli le Trône, des traits particuliers qui diſtinguent un Regne de l'autre, en un mot une heureuſe imitation du Diſcours du grand Boſſuet ſur l'Hiſtoire Univerſelle; mais c'eſt tout cela enſemble; & par le caractere d'un pareil Ouvrage, il eſt aiſé de deviner tout ce qui en fait le fond. C'eſt tout ce que peut avoir d'intéreſſant l'hiſtoire générale d'une Nation, ſon établiſſement, ſon gouvernement, la ſuite chronologique de ſes Rois, de ſes Miniſtres, de ſes Magiſtrats, de ſes fa-

meux Capitaines, de ſes grands Hommes, l'époque de ſes uſages, de ſes loix principales, les fondemens de ſa Juriſprudence, les grands événemens de toute eſpece en matiere d'Etat, de Mœurs, de Religion, de Politique, d'Art & de Science; la ſucceſſion des Rois & des Princes, à qui la ſituation de leurs Etats ou de leurs affaires a donné le plus de rapport avec nous; les Etrangers célebres placés dans le même ordre que nos Hommes illuſtres, comme ſi leur mérite nous les faiſoit adopter, ou qu'il formât des uns & des autres une Nation à part, deſtinée à ſervir de centre commun & de lien à toutes les autres, & que chacun a droit de s'approprier, ſans l'enlever à aucun autre.



SUR LES DICTIONNAIRES.

A l'occasion de l'Edition du Dictionnaire de Moreri. Paris 1704.

Les Dictionnaires ſont à la mode: ces livres flattent tout à la fois le deſir d'apprendre, & la répugnance à travailler; inclinations qui regnent également aujourd'hui. Tout le monde veut paroître ſçavant, & peu de gens veulent le devenir, ſi ce n'eſt à peu de frais, & en s'amuſant par des lectures agréables, qui rempliſſent l'intervalle des affaires & des plaiſirs. On n'a garde de pouſſer juſqu'à la fatigue une étude qu'on ne choiſit que pour ſe délaſſer. Les Dictionnaires ſont d'un merveilleux ſecours aux perſonnes ainſi diſpoſées. Par le moyen de l'ordre alphabétique, on trouve recueilli, dans un ſeul livre, ce qu'il faudroit tirer avec des recherches ennuyeuſes, d'une infinité de volumes qu'un particulier ne ſçauroit amaſſer, & qu'on a peine à rencontrer tous dans les plus riches Bibliotheques. Avec un Dictionnaire,

Dictionnaire, ſans avoir rien appris, on ſçait tout à meſure qu'on en a beſoin. Tant d'avantages ont donné à notre ſiecle un grand empreſſement pour ces Bibliotheques abrégées; & comme l'Hiſtoire eſt de toutes les connoiſſances la plus généralement néceſſaire, qu'elle eſt l'ame des converſations, les Dictionnaires Hiſtoriques ſont encore d'un plus grand uſage que les autres.

L'antiquité ne nous a preſque laiſſé aucun modele de ces Ouvrages. Les anciens Dictionnaires ſe bornent à la ſignification des mots. Un certain *Etienne*, dont nous n'avons que l'abrégé, fit un Dictionnaire Géographique, mais ce fut principalement par rapport à la Grammaire. *Suidas* eſt le ſeul dont il reſte un Ouvrage qu'on puiſſe appeller un Dictionnaire Univerſel: on y trouve beaucoup d'Hiſtoire; mais il a puiſé dans des ſources fort ſuſpectes.

Au ſeizieme ſiecle, remarquable par le rétabliſſement des Lettres, *Charles Etienne*, ſorti de la famille de ces Imprimeurs célebres du même nom, donna au Public un Dictionnaire Poëtique, où il s'attacha principalement à

mettre tout ce qui regardoit la Fable, & pouvoit contribuer à l'intelligence des Poëtes : il y joignit, dans les autres éditions, beaucoup d'Histoire ancienne, & un peu d'Histoire moderne. *Juigné*, Angevin, traduisit, il y a plus de quarante ans, l'Ouvrage de *Charles Etienne* : il eut soin de l'augmenter par rapport à l'Histoire moderne. *Lhoyd*, Anglois, dans deux différentes éditions du texte latin de *Charles Etienne*, l'a augmenté des deux tiers au moins, par rapport à la Fable, à la Géographie & à l'Histoire ancienne. Mais l'Ouvrage le plus considérable qui ait paru en ce genre est celui de Moreri, dont il est ici question, & connu sous le nom de grand Dictionnaire Historique, &c.

SUR LE DICTIONNAIRE DE MORERI.

LE Dictionnaire de Moreri, est un Ouvrage qui n'a point d'autres bornes que celles de la durée du monde. Toujours il y aura des hommes distingués

par leur naiſſance & par leurs emplois; toujours des Guerriers qui ſe ſignaleront dans les combats; toujours des Ecrivains qui chercheront à ſe faire un nom dans la République des Lettres; toujours des livres qui mériteront l'approbation des Connoiſſeurs. Et tout ceci forme un ſpectacle inſtructif pour des Philoſophes.

D'abord ce recueil immenſe, diſtribué par ordre alphabétique, eſt comme une ſcene où chaque Auteur ſe montre & diſparoît, joue ſon rolle, & rentre auſſi-tôt dans le ſilence. Tous ces perſonnages célebres dont on détaille les actions & les travaux, ont ceſſé d'être, & ils ne laiſſent après eux, que des titres, des époques, des liſtes de productions littéraires, des éloges donnés autrefois à leurs entrepriſes ou à leurs talens. Quelle ſource de réflexions pour quiconque ne craint pas d'en faire! Enſuite il ſe trouve dans cette vaſte collection des mérites de tous les genres; des Génies ſublimes, propres à ſervir de modeles; & des Eſprits du ſecond ordre, plus reſſerrés dans les voies communes. On y voit des travaux & des ſuccès proportionnés à tous les temps, à toutes

les conditions, à toutes les especes de courage. On y remarque même, comme pour servir d'ombre aux portraits, des caracteres vicieux, des hommes connus seulement par leurs crimes, des Ecrivains qui se sont écartés de la route du vrai, des Littérateurs qui n'ont mérité que des censures & des reproches. Encore une fois, quel sujet d'instruction publique & particuliere, quelle école de sagesse & de vérité! Nous pourrions pousser davantage cette considération philosophique, qui aboutiroit à faire sentir le néant des choses humaines, & comment chacun de nous ne fait que se montrer, passer, & rentrer dans un oubli total.

ANTIQUITÉS,

OU MONUMENS ANTIQUES.

Il y a dans l'étude des Antiquités, certains objets de conséquence, certaines matieres d'élite qui élevent l'ame des Sçavans, qui les dédommagent agréablement de leurs travaux : & ces objets, ces matieres, se rapportent

toujours aux temps les plus éloignés de nous, aux Peuples que nous estimons le plus, aux événemens dont nous avons la plus haute idée. Qui ne sçait, par exemple, que les Egyptiens, les Grecs, les Romains, ont toujours le privilege de nous remplir d'admiration; que leur gouvernement, leurs guerres, leurs loix, toute leur histoire nous intéressent, nous affectent par préférence.

Si du sein de la terre que nous habitons, il sort quelque statue, quelque inscription, quelque médaille des Gaulois nos ancêtres, ou des Barbares qui les ont assujettis, nous sommes peu touchés de ces restes obscurs, où l'on ne voit pour l'ordinaire que des noms inconnus, des titres municipaux, des figures grossieres, des époques, ou des faits qui ne tiennent à rien. Mais si l'Egypte, la Grece, Rome, reparoissent à nos yeux dans les monumens que la curiosité ou le hasard fait découvrir de temps en temps, toute notre attention se réveille: les noms antiques de Sesostris & de ses descendans, d'Alexandre & des autres Héros Grecs, de César, d'Auguste, & de leurs successeurs, captivent nos idées,

contentent nos eſprits, donnent du prix aux découvertes ; & peut-être qu'ici, comme dans tout le reſte notre amour-propre trouve à ſe satisfaire : peut-être qu'en revoyant ce qui a été travaillé ou poſſédé par les plus grands hommes qui furent jamais, nous croyons nous rapprocher d'eux, nous eſpérons partager leur gloire, & acquérir des droits ſur leur immortalité.

L'ambition des Romains à cet égard, fut peut-être plus grande que celle des Barbares, qui, ſur le déclin des ſiecles, envahirent Rome & ſes Provinces ; mais les Romains des beaux jours, des jours de Céſar & d'Auguſte, reſpecterent les Arts par-tout où ils ſe trouverent.

Il ne faut pas concevoir un reſpect ſemblable à celui qu'on porte aux choſes ſaintes, quand on les contemple avec vénération, ſans les toucher d'une main téméraire. Le deſir d'acquérir ſuivoit de près l'admiration de ces Conquérans du monde. Ils s'étoient perſuadés que Rome, la *Ville éternelle* & la Maitreſſe des Rois, devoit raſſembler, dans l'enceinte de ſes murs, les dépouilles de l'Univers ; & que les Nations domptées ſeroient encore trop

heureuſes de contribuer à la magnificence de cette Capitale. Sur de tels principes, les Proconſuls, les Généraux d'armée, les Céſars, enleverent les richeſſes de l'Aſie, les chefs-d'œuvres de la Grece, les antiquités de l'Egypte; & quand Jéruſalem tomba, ſes ornemens précieux de ſon Temple furent portés en triomphe devant le char de Veſpaſien & de Titus.

Telle ſera toujours la pratique des Conquérans, qui joindront les belles connoiſſances à l'orgueil, & le goût des Arts à la cupidité : ce feront trop ſouvent des hommes injuſtes, des maîtres avares : mais les productions du génie trouveront en eux des partiſans & des défenſeurs : au lieu que les Héros féroces, ennemis de la puiſſance & du ſçavoir, détruiront les Peuples & les Sçavans, les Arts & les monumens : tout périra juſqu'au ſouvenir des belles choſes.

Auguſte fut le premier qui tranſporta dans Rome les Obéliſques de l'Egyptien vaincu. Il ſeroit beau de ſçavoir, comment, & avec quelles machines des maſſes auſſi énormes furent miſes en mouvement : quelle fut la grandeur & la forme des vaiſſeaux ſur

leſquels on les embarqua au Port d'Alexandrie ? comment on les débarqua au Port d'Oſtie pour les faire paſſer ſur d'autres bâtimens, afin de remonter le Tibre juſques dans Rome ? quelles forces enfin, & quel méchaniſme on employa pour les placer aux lieux de leur deſtination ; c'eſt-à-dire, dans le grand Cirque & dans le champ de Mars ; car ce furent les deux places diſtinguées qu'on choiſit pour les deux Obéliſques d'Auguſte.

SUR LES MÉDAILLES,

ET LEUR UTILITÉ.

Extrait d'un Diſcours ſur ce ſujet, & prononcé dans l'Aſſemblée de l'Académie des Médailles, en 1702.

PARMI les divers monumens qui nous ſont reſtés de l'antiquité, il n'y en a aucun où l'on apprenne plus exactement la Théologie des Anciens & l'Hiſtoire de leurs Divinités. On y trouve les noms des Dieux, leurs épithètes propres, leurs ſymboles, les

villes où ils étoient honorés, & les différentes formes sous lesquelles ils étoient représentés. On y distingue les diverses sortes de Prêtres & de Prêtresses : on y voit la forme des habits sacerdotaux, les temples, les autels, les trépieds, les vases, & les instrumens des Sacrifices.

Ce sont les Médailles qui nous apprennent les divers caracteres dont on s'est servi pour l'écriture dans tous les siecles, les changemens qui se sont introduits dans la prononciation; la véritable maniere dont il faut écrire plusieurs noms propres des Magistrats, des Rois, & des Empereurs mêmes, qui se trouvent souvent corrompus & estropiés dans les Historiens. Ce sont les Médailles qui nous conservent les restes précieux de plusieurs Langues anciennes, de la Punique, de la Phénicienne, de la Palmyrienne, de l'ancien Espagnol, & de tant d'autres.

Combien les Médailles nous fournissent-elles de choses propres à éclaircir l'Histoire Naturelle des Plantes & des Animaux? Où trouve-t-on ailleurs les animaux fabuleux & hiéroglyphiques des Anciens?

De plus, les Médailles nous repré-

ſentent toutes les formes de gouvernemens qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres, à Rome, dans la Grece & ailleurs : leurs différens noms, & les différentes ſortes de Magiſtrats, qui, ſous l'autorité ſouveraine, rendoient en tous ces Etats la juſtice aux Peuples, & gouvernoient ſous elle les Villes ou les Provinces : leurs noms & les marques de leurs dignités.

Elles nous repréſentent auſſi les jeux publics & les ſpectacles différens, qui ont été en uſage chez les Grecs & chez les Romains : leurs coutumes pour les adoptions, pour les mariages, les funérailles, les conſécrations des Empereurs, leurs divers habillemens & leurs armes ; leurs amphithéâtres, leurs arcs de triomphe, leurs obéliſques, leurs thermes, leurs baſiliques, & leurs autres ouvrages publics.

On a exprimé ſur les Médailles, des exemples de toutes les vertus. On y voit des prodiges de valeur & de courage, des Princes bienfaiſans, des magiſtrats vigilans, des Juges integres, de bons peres de famille, des enfans pleins de piété & de reconnoiſſance, des amis ſinceres, des ſujets ſoumis, en un mot de quoi former des hom-

mes accomplis en toute maniere.

C'eſt aux Médailles que nous ſommes redevables de la ſuite des Rois de Syrie & d'Egypte : des noms de tant de familles conſulaires, & même de tant d'Empereurs, qui avoient échappé aux Hiſtoriens.

On reconnoît même par la forme & par la matiere des Médailles, les différens degrés d'élévation & de décadence de l'Empire Romain, ainſi que la perfection & le déclin des Arts. Dans les temps les plus floriſſans de la Grece & de la plus grande majeſté de Rome, les Médailles ſont d'un métal & d'un goût à pouvoir ſervir de modele aux plus excellens Ouvriers.

La Chronologie n'a pas de moindres obligations aux Médailles, puiſqu'elles rectifient quantité d'anachroniſmes, & qu'elles nous apprennent les Eres de pluſieurs Villes, qui n'avoient jamais été bien entendues avant l'étude des Médailles.

Les Médailles ont encore ſervi à réformer la Géographie, & à rétablir les noms de pluſieurs Villes & Fleuves qui étoient tous défigurés dans les livres, par la négligence & l'ignorance des Copiſtes.

Les Médailles en nous donnant les Portraits de tous les grands Hommes de chaque siecle, nous ont exprimé avec soin leurs mœurs & leurs inclinations dans les traits de leurs visages, & suppléent ainsi au défaut de l'Histoire, qui peut bien décrire les belles actions des Héros, mais qui ne sçauroit jamais en donner qu'une image très-imparfaite. Les Arts mêmes, tant nécessaires, que de pur plaisir, l'Architecture, la Sculpture, &c. y trouvent leurs plus solides fondemens, & leurs plus parfaits modeles.

Mais ce n'est pas seulement aux Lettres que les Médailles sont utiles, elles le sont encore beaucoup aux grands Hommes qu'elles représentent : elles les font connoître par-tout. Les statues, les mausolées, les arcs de triomphe, & les monumens semblables qu'on érige à leur gloire ; sont attachés à un certain lieu : mais les Médailles portent par-tout l'image des Princes, & elles immortalisent ainsi leur mémoire.





MÊME SUJET.

Il y a encore bien des Etrangers qui cultivent l'étude des Médailles : il ſemble que nous perdons inſenſiblement en France ce goût, qui étoit ſi vif il y a ſoixante ans. Seroit-ce que les eſſais de toute eſpece, & les livres frivoles auroient auſſi commencé à abſorber cette partie de la littérature ? Nous devons craindre parmi nous l'inondation des petites choſes, autant que les voiſins du Veſuve craignent ſes *laves* & ſes fulminations. On ſemble avoir perdu de vue les grands avantages que la Science des Médailles procure à l'Hiſtoire : car on ne ſçauroit rejetter des Médailles authentiques dont le témoignage eſt ſi ſimple & ſi durable. Un métal exempt de paſſions qui garde fidelement l'empreinte qu'on lui a confiée, doit être préféré en bien des rencontres aux relations des hommes ſouvent trompeurs & quelquefois trompés, ſans compter les révolutions du temps, & l'ignorance des Copiſtes.

De plus, les Médailles ſont une eſ-

pece de Bibliotheque qui convient parfaitement aux Souverains : ils y apprennent, avec facilité & en peu de temps, tout ce qui s'est passé de plus mémorable dans la suite des siecles : les noms & les principales actions des Rois & des Reines, des Empereurs & des Impératrices, les fondations & les époques des Villes, les divers cultes de Religion, les habillemens civils & militaires, & cent autres particularités dignes d'être sçues. Si les devises ont été regardées comme la Philosophie des Grands, les Médailles sont à plus juste titre leur histoire. S'il ne leur sied peut-être pas d'exceller dans la connoissance de l'Art métallique, il ne leur siera jamais mal d'en être instruits jusqu'à un certain point.

On doit des éloges & de la reconnoissance aux Sçavans des deux derniers siecles qui se sont attachés à éclaircir les Médailles qui leur ont paru mériter une attention particuliere. On trouve dans leurs Ouvrages réunis ce que les différens Cabinets de l'Europe renferment de plus précieux, & l'on en jouit avec autant d'avantage que si l'on avoit eu la peine ou le bonheur de les rassembler soi-même. Il ne faut

cependant pas croire que le travail de ces Sçavans ait été toujours également heureux. Combien de ces Médailles ont été mal lues, mal décrites, plus mal expliquées encore, soit que les divers accidens qu'elles avoient éprouvés dans l'intervalle de plusieurs siecles, en eussent rendu la lecture plus difficile, soit que le manque de pieces de comparaison n'eût pas offert le véritable sens qu'on devoit leur donner, soit enfin que le charme d'une idée nouvelle & singuliere, séduisant tout-à-coup son Auteur l'eût insensiblement engagé dans un systême contraire aux usages des anciens Peuples, & à l'esprit des monumens qui nous restent!

C'est ici, peut-être, l'écueil le plus dangereux pour les Antiquaires. Quand on s'est laissé préoccuper de la manie des systêmes, on ne voit, on ne juge que d'après l'opinion dont on s'est prévenu: on croit en trouver la preuve & la justification dans tout ce qu'on lit. On y ramene tout, & comme l'imagination seule est consultée, son prisme trompeur dénature les objets qui lui sont présentés: il change en certitudes les apparences, & les probabilités en démonstrations. C'est accélérer la marche

de l'esprit humain, & travailler à la perfection de l'Histoire, que de s'appliquer à épurer la Science des Médailles des erreurs qui s'accréditent, & se multiplient en proportion des talens & de la réputation des Auteurs. Mais pour le faire avec succès, il faut avoir en ce genre les connoissances & les lumieres de M. l'Abbé Barthelemi. Cet Académicien a rassemblé dans un Mémoire assez étendu des remarques utiles & sçavantes, qu'il a faites sur quelques Médailles publiées par différens Auteurs. Il s'y attache uniquement à relever les erreurs qui sont consignées dans des Ouvrages propres à les perpétuer. Tels sont les Ouvrages de Messieurs de la Bastie, le Vaillant, Spanheim, les Peres Jobert, Hardouin, Froëlich, non que cet Académicien veuille diminuer la gloire des Sçavans auxquels ces fautes sont échappées : ils les auroient reconnues eux-mêmes, s'ils avoient eu le secours que nous avons aujourd'hui.



SUR LES MONNOIES.

LES Monnoies des divers Etats, sont un objet digne de la curiosité des Souverains, & elles fournissent aux Sçavans une matiere toujours féconde en recherches profondes. On y voit les Princes qui ont été, & qui sont encore les Maîtres de l'Univers. Leurs armes, leurs titres, leurs devises, tout y parle aux yeux d'un homme éclairé. Il y considere avec plaisir leurs alliances, leurs prétentions, quelquefois même leurs projets, & leurs sentimens de Religion & de Politique. Moins attachées que les Médailles aux faits particuliers, elles présentent l'Histoire en grand, & les Fastes des deux derniers siecles se développent en un instant sur une suite de Monnoies.

On y découvre le fanatisme de Bochold *, l'ambition de Cromwel, le génie créateur de Pierre le Grand, les

* Chef des Anabaptistes qui s'empara de Munster en 1534.

variations de l'Angleterre, les révolutions du Portugal, les contestations pour la succession d'Espagne, les accroissemens, les dépérissemens des Maisons particulieres, les prospérités & les vicissitudes des Royaumes & des Empires. Quelles lumieres ce concours des Monnoies de tous les Etats ne répandroit-il pas sur l'Histoire, si elles remontoient aux âges les plus reculés. Mais la France est la seule qui puisse produire ce monument unique, qui prouve pendant plus de douze siecles, la suite non interrompue de sa Monarchie.

Quoique l'Empire n'ait pas le même avantage, Sa Majesté Impériale a maintenant la gloire d'avoir publié la suite la plus nombreuse & la plus riche de ces monumens. Jusqu'ici nous n'avions que des détails particuliers de quelques Etats, qui s'étoient bornés à faire connoître leurs Monnoies *. Il étoit réservé à S. M. Impériale de former le plus riche Cabinet en ce genre, & de le communiquer au Public avec une magnificence supérieure à tous les éloges. Encore ce grand ouvrage n'est-

* Mai 1757.

il qu'un essai & un catalogue dont on n'a tiré que quatre-vingt exemplaires pour satisfaire le goût de S. M. Impériale, qui se délasse des soins du gouvernement de l'Empire en revoyant ses Cabinets de Médailles & de Manuscrits. Ce catalogue lui met sous les yeux toutes les richesses qu'Elle possede, & lui fait connoître celles qui lui manquent, & qu'Elle rassemble tous les jours des diverses parties de l'Europe. Bientôt il sera suivi d'une seconde édition plus ample.

DISSERTATION

SUR LES ARMOIRIES DES ROIS ET DES PRINCES DE LA MAISON ROYALE DE FRANCE.

Paris 1705.

On ne trouve rien de certain sur cette matiere ni dans les monumens anciens, ni dans les livres des Auteurs contemporains avant le regne du Roi Louis le jeune ; c'est pourquoi, de toutes les différentes opinions qu'il y a sur l'origine des armoiries de nos Rois,

celle qui me paroît la plus vraisemblable est que Louis le jeune, pour faire allusion à l'épithete de *Florus* qu'on lui donna, prit des fleurs, que l'on a depuis nommées fleurs-de-lys; & que ses Successeurs les porterent d'or sans nombre dans un écu d'azur. Charles VI les réduisit à trois.

Les Rois Louis le Hutin, Philippe le Long, & Charles le Bel, joignirent les Armes de Navarre à celles de France; mais ils les mirent plutôt comme un ornement, que comme une partie essentielle de leurs armes; car ils environnerent seulement l'écu de France de quelques demi-écussons chargés des Armes de Navarre.

Charles VIII écartela de France & de Jérusalem à cause de ses prétentions sur le Royaume de Jérusalem.

Henri III joignit l'écu de Pologne à celui de France : ce Prince prenoit toujours le titre de Roi de Pologne, quoiqu'il eût quitté ce Royaume pour venir gouverner celui de France.

Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, ont joint les Armes de Navarre à celles de France.

Quelques Etats que nos Rois aient acquis, ou qu'ils aient prétendu leur

appartenir, par mariage, par conquête, ou autrement, ils n'ont jamais joint à leurs Armes d'autres écus que ceux que nous venons de dire ; au lieu que plusieurs autres Rois de l'Europe, joignent à leurs armes celles des Terres qu'ils ont acquises, ou qu'ils prétendent leur appartenir.

Avant François I, Charles VIII avoit porté une couronne fermée, & on la voit encore à son tombeau à S. Denis : il ne la portoit pas comme Roi de France, mais parce qu'il avoit été déclaré Empereur d'Orient.

Nos Rois ont pour support de leurs Armes deux Anges : pour parler exactement, on dit des tenans, au lieu de dire des supports, parce que les Anges ont des mains ; & on ne doit se servir du mot de supports, que quand ce sont des animaux qui n'ont point de mains, par exemple, des lions, des griffons, &c.

Quelques-uns de nos Rois, au lieu d'Anges, avoient d'autres supports. Le Roi Charles VI avoit des cerfs ailés, en mémoire d'un cerf qu'il avoit trouvé dans la forêt de Senlis avec un collier sur lequel étoient écrits ces mots, *Cæsar hoc me donavit*. Louis XII avoit

pour ſupports deux porcs-épics, & François I, deux Salamandres. La deviſe de Louis XII, étoit un porc-épic avec ces paroles, *Cominus & eminus;* celle de François I, étoit une Salamandre dans le feu avec ces mots, *nutriſco & extinguo.*

Nos Rois mettent autour du collier de leurs Armes le collier de l'Ordre de S. Michel, & celui de l'Ordre du S. Eſprit. Le premier Ordre fut inſtitué, comme tout le monde ſçait, par le Roi Louis XI en 1469; & le ſecond par le Roi Henri III, en 1578. Il eſt arrivé quelques changemens dans l'un & dans l'autre de ces colliers, & ils n'ont pas toujours été comme ils ſont préſentement. Autrefois les coquilles qui formoient le collier de l'Ordre de S. Michel, étoient attachées l'une à l'autre par des éguillettes; mais François I ordonna en l'honneur de S. François dont il portoit le nom, qu'on les attacheroit l'un à l'autre avec des cordons ſemblables à ceux qui ſont aux cordes qui ſervent de ceinture aux Religieux de S. François. Avant le regne de ce Prince, on mettoit quelquefois deux rangs de coquilles, & au bas du collier il y avoit une petite image lon-

gue & massive de l'Archange S. Michel terrassant le Démon : mais depuis son regne, on ne s'est plus servi que d'un rang de coquilles avec une médaille ronde, sur laquelle est représenté le même Archange terrassant le Dragon.

L'on voit encore en quantité de vieux bâtimens, & sur d'anciennes vitres d'églises & de maisons, les colliers de l'Ordre de S. Michel, qui sont de la maniere dont j'ai dit qu'on les portoit avant François I ; & cela sert à connoître que les églises & les maisons où on les trouve ont été bâties avant le regne de ce Prince.

Dans les commencemens, le collier de l'Ordre du Saint-Esprit étoit composé de fleurs-de-lys & de chifres, dont les uns étoient formés d'un H & d'un double Λ, & les autres d'une H, d'un T, d'une N & d'un O. L'H étoit pour marquer le nom de Henri, & les Λ, que les Grecs nomment *lambda*, & qu'ils prononcent comme nous prononçons un L, étoit pour marquer le nom de la Reine Louise sa femme ; mais en 1594, Henri IV ordonna que de ces chiffres, on ne garderoit que les H, & qu'à la place des autres on mettroit des trophées d'armes, comme on les porte présentement.

A l'égard du timbre, du cimier, des lambrequins, des pavillons, du cri de guerre, on ne s'en sert plus, ou au moins fort rarement, & seulement dans des pieces de tapisserie ou de peinture, où l'on veut représenter les armes de France dans tout leur appareil & avec les ornemens accessoires.

Les Princes des branches cadettes, sorties de nos Rois depuis Louis le jeune, ont tous porté les Armes de France, mais avec quelque brisure : ceux des branches cadettes, qui se sont formées avant Louis le jeune, ne prirent point les Armes de France, parce qu'avant ce temps-là les Rois n'en portoient aucunes : car rien n'est plus incertain que ce que quelques-uns ont dit, sçavoir, que les premiers Rois de France portoient trois couronnes, selon d'autres trois croissans, selon quelques-uns trois crapaux, d'autres un bœuf ou un taureau.

Monseigneur le Dauphin ne porte point de brisure : l'écartelure du Dauphiné qu'il porte, est pour satisfaire à la condition que stipula le Dauphin Humbert II, lorsqu'il donna, en 1349, le Dauphiné à la Couronne.

M. le Duc de Bourgogne ne porte point

point de briſure, parce qu'il n'eſt pas cadet : il porte de France plein.

M. le Duc d'Anjou porte pour briſure une bordure de gueules.

M. le Duc de Berri porte pour briſure une bordure engrêlée de gueules.

Monſieur (c'eſt-à-dire le Prince qui eſt le frere du Roi) porte auſſi d'azur à trois fleurs-de-lys d'or, & a pour briſure un lambel d'argent à trois pendans.

Quelques gens croient que cette briſure eſt attachée au Duché d'Orléans, parce que pluſieurs Ducs d'Orléans l'ont portée ainſi, comme les Princes de la branche d'Orléans, de laquelle ſont ſortis les Rois Louis XII & François I.

SUR LES ANTIQUAIRES.

Anthologie, ou Recueil d'anciennes Epigrammes Latines. Amſterdam 1759.

LE goût de la littérature légere ſemble avoir éteint la race des Antiquaires. Depuis que les gens de lettres figurent dans un certain monde, &

SUR L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

OBSERVATIONS SUR L'HISTOIRE DE CETTE ACADÉMIE, POUR L'ANNÉE M. DC. XCIX.

Mémoires de Trev. année 1702.

L'HISTOIRE de l'Académie Royale des Sciences a deux parties. L'une qu'on a appellée plus particuliérement Historique, est l'extrait de tout ce qui s'est dit de remarquable dans l'Académie. L'autre partie, ce sont les Mémoires, ou les Pieces qu'on a jugé dignes d'être données au Public dans toute leur étendue. On ne peut voir un Ouvrage plus sçavant ni plus utile.

On doit regarder comme un chef-d'œuvre la Préface qui est au commencement de cette Histoire. On y sent un Auteur à qui les tours les plus naturels, pour exprimer d'une maniere sensible les choses les plus abstraites, semblent se présenter aussi-tôt qu'il

prend la plume. La lumiere qu'il répand ſur la Phyſique & les Mathématiques, ne leur permet plus d'être épineuſes ni ſauvages. M. de Fontenelle s'applique particuliérement dans ſa Préface à faire connoître l'utilité des Mathématiques & de la Phyſique. Voici quelques traits de cette Préface.

» N'y eût-il dans l'Aſtronomie d'au-» tre utilité que celle qui ſe tire des » ſatellites de Jupiter, pour rendre la » navigation plus ſûre & plus parfaite, » elle juſtifieroit le grand appareil d'inſ-» trumens, & le bâtiment ſuperbe » élevé pour l'uſage de cette Science. » Les Maçons & les Mariniers, qui » ont été ſoulagés dans leur travail par » le moyen des Mathématiques, ne ſe » ſont pas apperçus de l'habileté du » Géometre qui les conduiſoit; & ils » ont été mûs à peu près, comme le » corps l'eſt par une ame qu'il ne con-» noît point. L'Anatomie n'a pu de-» venir plus exacte, ſans rendre la » Chirurgie plus infaillible dans ſes » opérations.

» Ce qui regarde la conſervation de » la vie appartient particuliérement » à la Phyſique, & par rapport à cette » vue, elle a été partagée dans l'Aca-

» démie en trois branches, qui ſont » trois eſpeces différentes d'Académi» ciens, l'Anatomie, la Chymie & » la Botanique.

» Les Arts qui dépendent les uns » de la Phyſique, les autres de la Ma» thématique tiennent néceſſairement » les uns aux autres. L'Art de la Na» vigation dépend de l'Aſtronomie : » l'Aſtronomie a un beſoin indiſpen» ſable de l'Optique; & l'une & l'au» tre ſont fondées ſur la Géométrie » & ſur l'Algebre. Ces Sciences qui » s'occupent dans des rapports abſ» traits, peuvent paroître infructueu» ſes, pendant qu'elles ne ſortent » point, pour ainſi dire, du monde » intellectuel ; mais les Mathémati» ques mixtes qui deſcendent à la ma» tiere vont d'autant plus loin, que » l'art de découvrir des rapports en » général eſt plus parfait. C'eſt pour» quoi les Géometres ou les Algébriſ» tes font une claſſe dans l'Académie, » auſſi-bien que les Aſtronomes & les » Méchaniciens. Le concours de plu» ſieurs vérités fort abſtraites produi» ſent preſque toujours un uſage: ſça» voir, que dans une parabole la ſou» tangente eſt double de l'abſciſſe cor-

» reſpondante ; cela ſert à tirer une
» bombe avec juſteſſe. La connoiſſance
» de la Cicloïde donne aux pendules
» toute la perfection poſſible.

» Il en eſt de la Phyſique comme
» de la Géométrie. Telle partie dont
» la ſtructure eſt délicate ou confuſe,
» ou inſenſible dans le corps humain,
» eſt manifeſte dans le corps d'un cer-
» tain animal, dont la connoiſſance,
» à ce qu'il ſemble d'abord, nous de-
» vroit être aſſez indifférente. Si les
» Anciens avoient examiné un peu
» plus les propriétés de l'aiman, une
» ſeule expérience leur eût appris que
» cette pierre ſe tourne d'elle-même
» vers les poles du monde, & leur eût
» mis entre les mains le tréſor ineſ-
» timable de la Bouſſole. Amaſſons
» toujours des vérités de Mathémati-
» que & de Phyſique, au haſard de
» ce qui en arrivera. Il eſt certain
» qu'elles ſont priſes dans un fonds
» d'où il en eſt déja ſorti un grand
» nombre qui ſe ſont trouvées utiles.
» Mais quand elles ſeroient inutiles
» par rapport aux uſages ſenſibles ; du
» reſte elles ne le ſont pas. Il eſt utile
» de penſer juſte, même ſur des ſujets
» inutiles. Ces connoiſſances nous ac-

» coutument à opérer sur les vérités,
» à en prendre le fil souvent très-dé-
» lié, & presque imperceptible, & à
» le suivre aussi loin qu'il peut s'é-
» tendre.

» L'ordre, la netteté, la précision,
» l'exactitude qui regnent à présent
» dans les bons livres, pourroient bien
» avoir leur premiere source dans l'es-
» prit géométrique qui se répand plus
» que jamais.

» Cependant si les Mathématiques
» & la Physique ont des endroits qui
» ne sont que curieux, cela leur est
» commun avec les connoissances les
» plus généralement reconnues pour
» utiles, telle qu'est l'Histoire.

» L'Histoire ne fournit pas dans
» toute son étendue des exemples de
» vertu, ni des regles de conduite. Ce
» n'est souvent qu'un spectacle de ré-
» volutions continuelles. Au lieu de
» ce mouvement qui renverse les Etats,
» la Physique considere ce grand mou-
» vement qui a arrangé toute la Na-
» ture. Si la différence des mœurs de
» divers Peuples est agréable, on étu-
» die aussi avec plaisir la diversité de
» structure des animaux. Le Monde,
» ce grand Ouvrage, toujours plus mer-

» veilleux à proportion qu'il eſt connu,
» nous donne une ſi grande idée de
» ſon Ouvrier, que nous en ſentons
» notre eſprit accablé d'admiration &
» de reſpect.

» Les différentes vues de l'eſprit hu-
» main ſont preſque infinies. De tous
» les uſages dont les Mathématiques
» pouvoient être il y a cent ans, aucun
» n'étoit comparable aux lunettes qu'el-
» les nous ont données depuis ce temps-
» là, & qui ſont un nouvel organe de
» la vue, que l'on n'eût pas oſé atten-
» dre des mains de l'Art. La Machine
» Pneumatique nous montre les corps
» comme tranſportés dans un Monde
» différent du nôtre. Ce n'eſt que de-
» puis environ un ſiecle, qu'on s'eſt
» mis ſur les bonnes voies pour don-
» ner de l'étendue aux Sciences; &
» malgré mille obſtacles, on a déja
» ſujet d'admirer la grandeur & la ra-
» pidité du progrès qu'elles ont fait.
» On en voit tous les jours de toutes
» nouvelles ſortir du néant. La Phy-
» ſique n'eſt encore qu'au berceau:
» mais les Obſervations de l'Acadé-
» mie pourront être un jour le fonde-
» ment d'un ſyſtême, quoiqu'elles ne
» ſoient à préſent que des morceaux

» détachés, dont chaque particulier » qui en est l'Auteur, garantit les ex» périences, & dont l'Académie n'ap» prouve les raisonnemens, qu'avec » toutes les restrictions d'un sage Pyr» rhonisme ».

SUR LES MÉMOIRES ACADÉMIQUES.

UTILITÉ DE CES SORTES DE RECUEILS.

Il y a mille moyens de donner de l'émulation aux hommes. On conduisoit autrefois les Poëtes au Capitole avec la couronne de laurier sur la tête, & cette distinction étoit l'ame des travaux, & la source des succès. Jusques dans les temps de barbarie, on forma des Sociétés Académiques, auxquelles nous devons, en grande partie, la conservation des livres, & la tradition des études. Depuis la renaissance des Lettres, un beau feu s'est emparé des esprits, parce qu'on les a intéressés à l'amour du travail : les récompenses, les

éloges, les titres d'honneur, la considération personnelle, l'éclat sur-tout, & les cent bouches de la Renommée ont dissipé l'ignorance, la paresse, l'indigne amour du repos, & tous les monstres ennemis de l'application & des belles connoissances. Il est encore, dans les mains de ceux qui président aux destinées des Empires, ou qui gouvernent la République des Lettres, une infinité de ressources pour augmenter & perfectionner les découvertes, pour consommer les succès, pour ouvrir des carrieres immenses à l'activité des hommes d'étude.

Entre les divers moyens imaginés pour piquer les Sçavans, il en est peu qu'on puisse préférer à celui de faire imprimer les Mémoires qu'ils présentent à l'Académie des Sciences. Il est vrai que depuis la fondation de cette Compagnie, on avoit toujours eu le zele de lui communiquer des morceaux de littérature relatifs aux objets qu'elle embrasse. Ces monumens du travail & de l'ardeur des Sçavans, paroissoient sous les yeux des Académiciens, & recevoient souvent des éloges, mais ce n'étoit pas un bien public. On n'avoit pas encore pensé à

Mais enfin quelle fut donc l'iſſue de ce démêlé *ſur les Inſcriptions ?* Par voie de fait le Latin a prévalu : nos fontaines, nos mauſolées, nos temples, nos arcs de triomphe, préſentent encore le ſtyle lapidaire : les Vers Latins, les Inſcriptions à la Romaine. En récompenſe la Langue Françoiſe a mille avantages par-tout ailleurs : elle s'eſt emparée de tous les Arts, de toutes les Cours de l'Europe : elle eſt admiſe juſques dans les Traités de Paix : elle eſt devenue, dit un Auteur, *la Langue de l'Empire.*

SUR L'HISTOIRE GRECQUE.

Obſervations ſur cette Hiſtoire.

LES traits de l'Hiſtoire Grecque ne paroiſſent jamais ſurannés. Les Arts de la Grece, plutôt que les vertus de ſes Concitoyens, ont répandu un intérêt comme perpétuel & inaltérable ſur tous les événemens dont elle a été le théâtre ou l'objet. Cette terre fut plus féconde en grands hommes qu'en hommes vertueux : les talens y furent

toujours plus encouragés que le mérite personnel & essentiel, puisqu'on a observé que Timoléon est le seul des grands hommes de la Grece, qui, content de ses succès, ait tranquillement fini ses jours, sans devenir la victime de sa propre ambition ou de l'ingratitude de ses Concitoyens. En général un Citoyen qui rendoit de grands services à sa Patrie, causoit trop d'ombrage au peuple, pour que ses rivaux ne trouvassent pas dans ses actions les moyens de le perdre.

DE LA RÉPUBLIQUE DE PLATON.

IDÉE DE CET OUVRAGE.

Rép. de Pl. Paris 1762.

LA République de Platon, est un ouvrage qui prête plus qu'on ne croit aux réflexions philosophiques. On y voit un bel esprit faire des systêmes, mêler le vrai avec le faux, joindre des principes de sagesse à des leçons presque insensées, chercher la justice, la

trouver en quelques points, & la méconnoître en beaucoup d'autres. C'eſt d'ailleurs le plus beau ſtyle, la fineſſe la plus exquiſe, la ſubtilité la plus ingénieuſe, qui forment le tiſſu du plus long & du plus ennuyeux diſcours. Ce ſont des amis, qui paroiſſent vouloir s'inſtruire, parvenir à la vérité, croître dans l'amour des biens ſolides; & tout leur tems ſe paſſe à prendre des circuits interminables pour apprendre peu de choſe, & pour ſe mettre dans le cas d'oublier ou d'obſcurcir le peu qu'ils ſavent. De tems en tems Socrate, leur oracle, laiſſe échapper des traits de lumiere, puis il s'enveloppe lui-même dans les ténébres.

La Muſique eſt un objet capital dans les inſtitutions Platoniciennes. Elle comprend toutes les ſciences, & même la poëſie; mais Platon reſſerre les droits des Poëtes. Il veut qu'Homere ſoit un homme divin; mais il le croit pernicieux dans une République. Socrate s'eſt familiariſé avec tous les maîtres de l'Epopée, avec tous les auteurs Dramatiques : il imite dans ſon diſcours l'enthouſiaſme de Pindare; il s'énonce comme par Dithyrambes; il emploie toutes ſortes de figures pour

prendre toutes les formes imaginables. Mais cet ingénieux Légiſlateur ne donne pas la même liberté à ſes citoyens. « S'il venoit, *dit-il*, quelqu'un » de ces hommes habiles dans l'art de » tout imiter, nous lui rendrions hom» mage comme à un homme divin, » raviſſant & merveilleux ; mais nous » lui dirions que notre ville n'eſt pas » faite pour poſſéder un homme d'un » ſi rare mérite .... Nous le condui» rions poliment dans une autre ville » après lui avoir verſé des parfums ſur » la tête, & nous nous contenterions » d'un Poëte & d'un conteur plus auſ» tere & moins agréable ».

Nous obſerverons ici que les plus ſavans critiques, tels, par exemple, que Voſſius & Scaliger, trouvent Platon trop ſévere dans ſa cenſure contre les Poëtes ; que d'autres, comme M. Baillet, l'accuſent d'avoir dit le pour & le contre.

Après la Muſique & le Gymnaſtique, Platon établit dans ſon ſyſtême de République, le Concert entre les citoyens, la communauté de tous les biens, l'uniformité de ſentimens & d'intérêt pour le culte des dieux ; il veut qu'on s'en rapporte à l'oracle de Delphes ; ce

qui étoit ouvrir la porte au fanatisme & à la duperie. *On ne peut*, dit à ce sujet le Traducteur, accuser Socrate, lui *qui ne reconnoissoit qu'un seul Dieu*, & *qui n'ajoutoit pas plus de foi à cet oracle, qu'on n'en ajouteroit aujourd'hui.*

Platon croit que de ses institutions morales & politiques, devoit résulter une république pleine de *prudence*, de *tempérance* & de *force*, trois vertus qui sont l'effet de la justice. Le Philosophe, ou Socrate son représentant, prend de longs circuits pour reconnoître cette derniere vertu, qui est le sujet de tous ces dialogues, qu'il fait consister dans la disposition où doit être chaque citoyen de faire ce que la raison lui inspire.

Dans le cinquieme livre (car il y en a dix), Platon juge à propos de discuter plus au long ce qui concerne la communauté des biens; & c'est-là qu'il développe le projet de rendre les femmes communes, d'ôter aux enfans la connoissance de leurs parens, & aux parens la connoissance de leurs enfans. Projet diabolique, dit S. Jean Chrysostôme; systême qui fait horreur, ajoute le Traducteur. « Si Platon, *dit-*» *il*, le plus sensé & le plus sublime

» des Philoſophes, a donné dans de ſi
» grands écarts, quel fond pouvons-
» nous faire ſur notre raiſon abandon-
» née à elle-même? Et que ne devons-
» nous pas à la Révélation, qui en éle-
» vant l'entendement humain à des
» connoiſſances ſurnaturelles, a perfec-
» tionné celles qu'il tient de ſes ſeules
» lumieres ».

Platon lui-même voyoit les difficultés qui s'oppoſoient à l'établiſſement de ſa République. Pour y réuſſir, il demandoit que la Philoſophie devint maîtreſſe de tout; c'eſt-à-dire qu'elle fût placée ſur le trône, & que les Rois fuſſent philoſophes. Dans le ſixieme livre, il expoſe le caractere du vrai philoſophe. Ce doit être un homme qui dès ſes premieres années montre de l'élévation dans ſon ame, de l'équité, de la douceur, qui ait de la facilité à apprendre & à retenir ce qu'il aura appris; qui ait un eſprit ami des graces, ami de l'ordre, & que ſa pente naturelle porte à la contemplation de l'eſſence des choſes. Enſuite il fait une longue deſcription, mais curieuſe & intéreſſante des faux philoſophes. « Ce
» ſont des hommes de néant, qui quit-
» tent volontiers une profeſſion obſcu-

l'homme dominé par une passion violente. Il explique comment arrive la corruption des Gouvernemens, ou le passage d'un Gouvernement à un autre. L'Auteur de l'*Esprit des Loix*, paroît avoir profité des idées de Platon; mais il n'a pas pensé, comme ce Philosophe, à faire naître le Despotisme d'un excès de liberté dans le Peuple. Platon excelle dans ce point. Il montre avec beaucoup de vérité les nuances du passage de la Démocratie au pouvoir arbitraire: l'*homme tyrannique*, c'est-à-dire dominé par une passion violente y est peint de la plus grande maniere.

SUR LES ROMAINS.

Analyse du Livre des considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence, 1734.

Ce petit Livre contient dans son énergie, le corps entier de l'édifice dont on trouve quelques matériaux ébauchés dans Saint-Evremont & dans d'autres Auteurs estimés.

La

La plupart des Monarchies ont été fondées par des Conquérans voyageurs, qui, après avoir ravagé des Provinces, ont établi dans leur centre le ſiege de leur domination : Rome fut Rome dans ſon origine. Romulus en la fondant ne fit qu'établir un centre à l'Univers : il n'y perça point de rues, mais il laiſſa tous les chemins y aboutir. Ce ne furent ni palais, ni édifices publics, ni maiſons même qu'il prétendit faire, mais de bons magaſins, comme ſont aujourd'hui les Villes de Crimée pour renfermer le butin, les beſtiaux & les fruits de la campagne.

Un centre n'eſt qu'un point chez les Politiques, comme chez les Spéculatifs : mais un point énergique, & comme un foyer qui réſulte de la réunion de tous les rayons qui partent de la plus vaſte circonférence. Jamais Romulus ni les Romains n'eurent la penſée de fonder pluſieurs Villes, ni de s'y diviſer, mais de pluſieurs Villes, de pluſieurs Peuples, de pluſieurs Empires, ils penſerent toujours à n'en faire qu'un. Rome étoit dans leur idée la Ville par excellence. *Urbem quam dicunt Romam ;* la Ville tout court.

Les Sabins aboutirent les premiers

à ce centre universel. Leurs façons, leurs coutumes, leur caractere dur, belliqueux, tout Lacédémonien, leur bouclier même large & serré; Romulus appropria tout à son Peuple, & Numa ne l'imita même que trop par rapport à la Religion. Servius-Tullius, dans le même esprit, obligea les Albains, & toutes les Villes Latines qui étoient des Colonies d'Albe, à avoir un Temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux Peuples. L'éclat de Rome naissante apprit à tous ces Peuples à se connoître, & à se réunir la plupart contre Rome. Les Latins, les Herniques, les Volsques, surtout les Samnites, firent des efforts inconcevables pour maintenir leurs spheres particulieres. Les Gaulois firent mieux : toujours prêts à aller, & à faire un coup de main, ils pénétrerent jusqu'au centre de Rome même ; mais au lieu d'en reconnoître la stabilité, & de s'y fixer eux-mêmes, ils la ravagerent croyant l'anéantir. Un peu de constance y ramena les Romains, bien résolus de ne plus désemparer, quelqu'ennemi qui se présentât à leurs portes, & de désavouer quiconque proposeroit d'en sortir : ce qui eut son

effet au temps d'Annibal. En attendant, toutes ces guerres d'Italie apprirent aux Romains leur métier.

Ce fut en effet leur métier ; métier plein de noblesse & d'intelligence. Car voilà le caractere Romain, caractere élevé, caractere intelligent, se portant toujours au grand, & s'y portant avec connoissance de cause, sans jamais prendre le change, sans jamais perdre de vue la conquête de l'Univers.

Peut-être ne l'envisageoient-ils d'abord que de loin : mais enfin leur projet constant fut dans tous les temps de s'arrondir autour du centre fixé par Romulus.

Végece dit, que ce fut sans doute un Dieu qui leur inspira la Légion. Attentifs à tout, & profitant de tout ce qu'ils trouvoient de bon quelque part qu'ils le trouvassent, les Romains parvinrent à cette ordonnance que notre usage même nous a fait trouver la meilleure de toutes les ordonnances militaires. La Légion étoit une armée complette, qui contenoit dans son sein toutes sortes d'armes & d'instrumens pour combattre, pour marcher, pour camper, pour se défendre, pour atta-

quer, pour toute ſorte d'expéditions & de manœuvres militaires. La Légion avoit ſon infanterie & ſa cavalerie, mais ſa diviſion principale étoit en armes peſantes & légeres. Nos Soldats aujourd'hui, pris au haſard, & ſans un certain choix qui caractériſoit la *Légion*, ſont fort agiles, fort légers, & fort débarraſſés. Pour l'attaque, ils ont des armes de reſte. Les Romains, viſant au ſolide & au vrai, étoient ſur-tout armés pour la défenſe: ſçachant bien qu'abſolument il eſt utile & glorieux de vaincre, mais eſſentiellement néceſſaire de n'être pas vaincu; le propre corps de la Légion conſiſtoit dans les armes peſantes; & le propre emploi du Légionnaire étoit, ſelon Végece, d'être inébranlable comme un mur de fer, ſans ſuivre, ni fuir l'ennemi; *nec fugere, nec ſequi.* C'étoit un mur de fer en effet, le caſque, la cuiraſſe, les bottes du Légionnaire, même Fantaſſin, étoient de fer.

De pareilles armes ſeroient inſupportables pour nos Soldats; mais l'uſage & l'exercice, ſelon Végece, adouciſſent tout. Une armée Romaine n'avoit d'autre nom que celui d'*exerci-*

tus, d'exercée. Elle étoit ſi bien exercée, qu'en un jour de combat, le Soldat Romain trouvoit du ſoulagement dans le poids même de ſes armes. Hors de-là on l'exerçoit à porter & à manier des armes doublement peſantes. Auſſi étoient-ils plus que des hommes : un travail continuel les fortifioit, & leur donnoit de l'adreſſe, qui n'eſt qu'une juſte diſpenſation des forces que l'on a. Le moindre travail épuiſe nos troupes, & fait périr nos armées. C'étoit ce qui conſervoit les Romains en vigueur & en ſanté. Auſſi ne voit-on pas dans les Auteurs, que leurs armées tranſportées dans toute ſorte de Pays périſſent beaucoup par les maladies. Le courage, au reſte, n'étant guere que le ſentiment de ſes propres forces, & une eſpece de vigueur d'eſprit qui réſulte de celle du corps, étoit une vertu naturelle aux Romains.

Quel étoit donc ce travail & cet exercice ſi Romain ? Il étoit tout ſimple, & tel qu'il pourroit l'être chez nous. On marchoit, on couroit, on ſautoit, on franchiſſoit des foſſés, on en creuſoit. On portoit des fardeaux de ſoixante livres ; on remuoit ſans ceſſe des terres, comme pour s'enter-

rer : un Soldat Romain étoit une espece de Paysan endurci, plein de génie cependant & bien dressé, que ces esprits grossiers rendoient vigoureux, & qui survivoit à tous ces remuemens de terre volontaires, passant toutes les nuits dans un camp bien retranché & presque dans une Ville murée.

Quelquefois ces Romains redevenoient hommes, & à l'ombre d'une paix ou d'une victoire, ils s'endormoient dans l'oisiveté : on les battoit donc. Quelquefois il n'y avoit pas de leur faute, & ils étoient battus par un ennemi plus intelligent dans l'art, mieux armé, mieux monté. Ils ne connoissoient point ce petit esprit, qui s'obstine à périr plutôt que de convenir de son tort, & de changer. Ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux Numides, des Archers Crétois, des Frondeurs Baleares, des vaisseaux Rhodiens. Pyrrhus, Annibal, Mithridate, les Grecs, les Gaulois même, les trouverent dociles à l'instruction.

Du reste tout Romain étoit Soldat. Aujourd'hui sur un million de Sujets, un Prince peut compter dix mille Soldats, un centieme, ni plus, ni moins, si ce n'est qu'on force un peu la na-

ture des choses & en l'incommodant. Les anciennes Républiques, sur huit Citoyens, comptoient un Soldat, & chez les Romains, le Soldat & le Citoyen furent d'abord le même homme : cela venoit de ce que les terres étoient également partagées sans aucune disproportion de fortune, de condition, de cœur, d'esprit, de talens. On prenoit souvent le Soldat dans la ville, & le Dictateur à la charrue, au village.

Il n'en étoit pas de même à Carthage, qui étoit une autre espece de centre, dont l'activité céda enfin à celle de Rome. Par malheur pour Carthage, au moment où les deux Empires se choquerent & se disputerent l'Univers, Carthage se trouva dans toute sa splendeur, & Rome dans toute sa force : celle-là étoit faite, celle-ci en voie de l'être. Carthage étoit riche : l'or & l'argent s'épuisent. Rome étoit pauvre, la vertu ne s'épuise jamais. A Rome les fortunes étoient égales : à Carthage des particuliers avoient des richesses de Rois. Tout étoit vénal dans celle-ci : dans celle-là, la vertu seule donnoit la préférence, mais une préférence aux fatigues. Deux

factions irréconciliables divisoient Carthage : les uns y vouloient toujours la guerre, les autres toujours la paix ; & sans jamais bien faire la guerre, jamais on ne jouissoit de la paix. Les Romains toujours guerriers ne se divisoient qu'au défaut de vrais ennemis. Les troupes Carthaginoises battues devenoient insolentes, & punissoient leur Général de leur propre lâcheté. Le Consul Romain décimoit des troupes qui avoient fui, & les ramenoit à l'ennemi.

Carthage, mal établie dans son propre terrein, & environnée d'Alliés mal affectionnés, étoit à la moindre perte d'une bataille forcée à la paix & à la soumission. Rome put perdre impunément trois grandes batailles contre Annibal, sans voir ses Alliés l'abandonner ; & à la quatrieme, elle étoit assez sûre d'elle-même pour mettre à l'enchere le champ de bataille occupé par l'ennemi. N'imaginant pas qu'elle pût exister, si elle ne commandoit pas, il n'y avoit ni espérance, ni crainte qui pût la forcer à la paix. Pyrrhus victorieux, se croyant sans doute fort modéré d'offrir la paix, dut être bien étonné de s'entendre dire qu'il n'y au-

roit point pour lui de paix que lorsqu'il seroit hors de cette Italie qu'il croyoit tenir. Pour Annibal, il a beau multiplier les victoires, & enlever à Rome tous ses Alliés: en Afrique, & sous les murs de Carthage; c'est-là que Rome envoie Scipion lui parler de paix, & la lui donner, après l'avoir chassé d'Italie, même avant que de l'avoir battu. Le battre étoit pourtant une formalité, sans laquelle le fier Romain ne lui auroit jamais accordé la paix. Il la lui refusa en ennemi, jusqu'à ce qu'il pût la lui imposer en maître.

De ce seul coup l'Italie inséparablement unie à Rome, & ne formant plus qu'un même corps, un même centre avec elle, l'Afrique & l'Espagne ne furent plus que comme une demi-circonférence à l'Occident & au Midi, qu'il n'étoit plus question que d'arrondir un peu à l'Orient & au Nord. Le Nord se défendit assez, mais l'Orient, la Grece, la Macédoine, la Syrie, l'Egypte déja énervées par le luxe Asiatique, & la politesse Attique, étoient fort prêtes à subir le joug. La Grece, partagée en plusieurs petites Républiques, qui étoient comme autant de

petits tourbillons, trop agités pour recevoir la Loi les uns des autres, trop foibles pour se la donner, vint comme d'elle-même se perdre & recevoir son point d'équilibre dans le centre du grand tourbillon, qui venoit d'absorber Carthage. Les Etoliens d'un côté, & Philippe dans la Macédoine maintenoient bien une espece d'équilibre vacillant : mais à l'arrivée des Romains tout équilibre fut rompu.

Philippe étoit un Prince habile, mais il manqua d'habileté en deux points. 1°. Il secourut Carthage, mais sous main, & trop peu pour l'empêcher de succomber, quoique trop pour ménager l'orgueil des Romains. 2°. Après avoir été long-temps aimé des Grecs, il les chicana dans un temps où il auroit dû être juste par ambition; & au lieu de tourner sa politique à réunir la Grece contre l'ennemi commun, il aigrit les esprits en s'amusant à discuter de petits intérêts quand il s'agissoit de son existence. Les Etoliens, furieux de ses procédés, & toujours fols en général, armerent les Romains contre lui, ou contr'eux-mêmes. Philippe, vaincu à la journée de Cynosephales, se réduisit à un Trai-

té, qui fut moins un Traité qu'un abandon de ses propres forces. Les Etoliens se crurent désormais le centre de tous les Etats voisins, lorsqu'ils sentirent tout-d'un coup tous ces petits nœuds se relâcher autour d'eux, pour ne former plus qu'un nœud commun, qui les enchaînoit eux-mêmes au centre général; & les Grecs charmés de l'humiliation de Philippe & des Etoliens réduits à leur niveau, voulurent bien se croire libres sur la foi des Romains, qui les déclarerent tels avec beaucoup de solemnité dans les jeux olympiques. Rome, qui égaloit ses Citoyens à des Rois, avoit assez bonne opinion d'elle-même pour croire aussi que leur esclavage étoit une vraie liberté.

Les Etoliens au désespoir, & toujours extrêmes, appellerent Antiochus pour les secourir, sans doute à porter le poids de leurs chaînes. Antiochus, en Roi Asiatique, sembla ne venir dans la Grece, avec une petite partie de ses forces, que pour avertir les Romains d'aller à lui. Il fut battu, & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu. Les Romains l'y suivirent, & le réduisirent au Traité le plus infâme

qu'un grand Prince ait jamais fait. » Je ne ſçache rien de ſi magnanime, » *dit, à cette occaſion, le célebre Au-* » *teur des Conſidérations*, que la réſo- » lution que prit un Monarque qui a » régné de nos jours, (Louis XIV.) » de s'enſevelir plutôt ſous les débris » du Trône, que d'accepter des pro- » poſitions, qu'un Roi ne doit point » entendre. Il avoit l'ame trop fiere » pour deſcendre plus bas que ſes mal- » heurs ne l'avoient mis, & il ſçavoit » bien que le courage peut raffermir » une couronne, & que l'infâmie ne » le fit jamais ».

La Syrie ayant ſubi, & l'Egypte demandé le joug, Mithridate ſeul donna l'exemple aux Nations indomptables du Nord, d'oppoſer leur férocité & leur barbarie à la molleſſe & au faſte Aſiatiques, qui, depuis la conquête de l'Orient, commençoient d'être des vices tout Romains : car Rome conquéroit & acquéroit tout l'Univers ſans exception. Mithridate ſuccomba, parce qu'il fut trahi par ſes Alliés, par ſes troupes, par ſes femmes, par ſes enfans, & que le train étoit pris de conquérir, de premiers obſtacles n'arrêtant jamais, au point précis, un grand

mouvement qui a pris son accélération, & ne faisant tout au plus que le retarder. Mithridate se défendit, attaqua, battit les Romains jusqu'à trois fois, leur enleva leurs plus belles conquêtes, en fit lui-même. Il fallut un Sylla, un Lucullus, & enfin le grand Pompée, pour achever par la mort de ce Roi, plus que par sa défaite, le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome, qui trouva à cet écueil, même en le franchissant, les semences de sa prochaine décadence dans le projet que Mithridate ne put exécuter, de porter la guerre en Italie, comme Annibal, par les Palus Méotides, & avec les mêmes Nations qui détruisirent avec le temps l'Empire, en suivant le même chemin, & le même plan, ou le même esprit.

En attendant, Rome se soutint encore, & parut même quelque temps s'agrandir par un détail de conquêtes, qui n'étoient pourtant que le développement, l'arrondissement de celles de Carthage, de l'Espagne, de la Grece & de la Macédoine. Un certain éclat attaché dès-lors au nom Romain, tint toute la Terre en silence, & tous les Rois en respect. Risquer une guerre,

c'étoit s'expoſer à ſe voir accablé du poids de toute la puiſſance Romaine. Ces Rois Aſiatiques, vivant dans les délices, aimoient mieux s'avouer vaincus, que de l'être. Sous le nom d'Alliés, ils étoient sûrs qu'ils ne recevroient d'injures que des Romains, qui, du reſte, étant maîtres de tout, avoient dans le fond aſſez de modération, & les mettoient à couvert des entrepriſes de leurs voiſins : car leur protection étoit ſacrée de toute façon. Elle préſervoit les Rois & les Peuples de toute attaque paſſive & active : ils ne pouvoient ni être attaqués, ni attaquer, toute la force partant du centre, & ne faiſant que circuler doucement à la circonférence.

Rome ne s'approprioit point ſes conquêtes, elle n'en retenoit que le ſouverain domaine, la haute juriſdiction : elle n'entroit point dans tous les petits détails du gouvernement : ſes Citoyens étant des Rois, elle ne vouloit commander qu'à des Rois : c'eſt la folie des Conquérans, de vouloir donner à tous les Peuples leurs loix & leurs coutumes. Cela n'eſt bon à rien : car dans toute ſorte de gouvernement on eſt capable d'obéir. Ce n'étoit tout

au plus qu'aux Chefs des Nations, des Républiques, des Royaumes, que Rome imposoit les mêmes loix, leur permettant de reste de maintenir celles de leur gouvernement particulier. Rome n'étoit pas proprement une Monarchie, ou une République; mais la tête du corps formé par tous les Peuples, ou par tous les Rois du Monde. Pourroit-on, dans un objet aussi grave & aussi sérieux, hasarder une expression frivole? Rome étoit une espece d'Oiseleur, qui se contentoit de couper les ailes à tous les oiseaux qu'il prenoit, sans en mettre aucun en cage. Elle désarma l'Italie, Carthage, Philippe, les Grecs, les Rhodiens, toute la Terre; ôtant aux uns leur marine, aux autres le commerce, à d'autres leurs arsenaux, leurs fabriques, à quelques-uns tout cela ensemble, divisant les Etats en plusieurs parcelles, multipliant les Rois pour les anéantir, rompant toutes les confédérations, toutes les alliances, tous les traités, toutes les amitiés particulieres. Mettant son amitié, son alliance, sa protection à un si haut prix, qu'on se persuadoit qu'être l'Allié ou l'Ami du Peuple Romain, c'étoit assez, & c'é-

toit tout. Cependant, comme le cœur humain va toujours en avant; que l'orgueil n'eſt pas ſi éloigné des paſſions les plus baſſes & les plus ſordides, & qu'enfin l'or & l'argent ſont les grands nerfs de la guerre, Rome amollie & énervée par ſa gloire même, devint avide, avare, injuſte, cruelle, & tout l'or & l'argent de l'Univers devinrent enfin auſſi tout Romains. Ces Maîtres du Monde, non-ſeulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent pour la plupart d'origine ſervile, & le Peuple Romain fut preſque toujours composé d'affranchis. La merveille, c'eſt que le feu de la ſédition régna toujours dans ce centre. Ces Guerriers ſi fiers, ſi audacieux, ſi terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Un ſyſtême de liberté eſt un ſyſtême d'agitation & de feu : mais il peut y avoir de l'union dans un Etat où l'on ne croit voir que du trouble. A Rome la diviſion étoit dans le Peuple, & l'union dans le Sénat. Or c'eſt ce feu modéré par cet union, qui vivifie tout dans une ſphere. Il n'y a point d'Etat qui menace ſi fort les autres d'une conquête, que celui qui eſt dans les

horreurs d'une guerre civile, qui ne va pas jusqu'à sa destruction. La guerre civile est un mal, & un très-grand mal; mais il en résulte ce bien, que tout le monde, Noble, Roturier, Bourgeois, Artisan, Laboureur, y devient Soldat; & lorsque par la concorde toutes les armes sont réunies, un Peuple de Guerriers va tomber sur un Peuple de Citoyens mal disciplinés. Oter aux Romains les divisions du Tribunal, c'étoit ôter le feu central à la Terre.

Cependant comme le principe de vie est tôt ou tard pour nous un principe de mort, & que le mouvement détruit tout, après avoir tout produit, & qu'enfin les guerres civiles, les séditions, les divisions mauvaises par elles-mêmes, ne sont bonnes après coup, que par un ordre particulier de la Providence; Rome arrivée par leur moyen à ce point de grandeur, dut trouver, dans cette grandeur même & dans ses causes, les causes de sa ruine, & de son retour parfait à la petitesse de son origine.

Lorsque sa domination étoit bornée à son territoire, ou au continent de l'Italie, on levoit aujourd'hui une Légion: demain elle entroit en cam-

pagne; elle partoit le matin, elle rentroit le soir, ou peu après; & le Citoyen devenu Soldat, redevenoit tout de suite Citoyen, ou plutôt étoit toujours l'un & l'autre. Mais quand César passe les Alpes, & Pompée les mers, on les perd de vue : ils perdent de vue la Ville; & Rome ne sçait plus avec le temps, si celui qui commande ses armées est son Général, ou son Ennemi; & si ses armées sont ses armées, ou les armées de Pompée & de César. Et ces Héros qui disposent des armées, & des Provinces, & des Peuples & des Rois, ne sçavent plus obéir, & les centres du Gouvernement se multiplient au préjudice de l'unité & de l'union. Ajoutez que le Peuple Romain ayant eu d'abord le loisir de prendre l'esprit de la Bourgeoisie, de la République, de la Patrie, du nom Romain, n'en eut plus le temps, lorsque Rome ayant atteint son période de grandeur, les fortunes devinrent rapides, l'opulence extrême, le faste excessif, les Esclaves se multipliant, on multiplia les Affranchis : l'affluence des Peuples accéléra le reflux, la circulation fut précipitée; les Nations vinrent se confondre dans Rome; les

vrais Romains allerent comme se noyer chez toutes les Nations; & le centre ne fut plus qu'un cahos vague & informe, un bouillonnement tumultueux de tous les esprits, de toutes les manieres de penser, de toutes les mœurs, de tous les vices, & de toutes les folies de tout l'Univers.

La République devant donc nécessairement périr, il n'étoit plus question que de sçavoir comment, & par qui. Marius & Sylla commencerent par tout bouleverser: leurs guerres soufflerent la discorde dans tous les cœurs. Sylla sur-tout corrompit à jamais les Soldats, en leur donnant les terres des Citoyens, & tout fut divisé par les proscriptions dont il ensanglanta l'Empire.

Ces procédés étoient outrés: on auroit pu en revenir. Mais deux hommes également ambitieux, Pompée & César, effacerent par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus mêmes, tous les autres Citoyens. Cesar avec plus de vices avoit moins de défauts; & Pompée avec plus de défauts, avoit moins de vices. La vanité dans ces premieres places est peut-être un grand vice. Pompée caressa la multitude pour

en devenir l'idole : il rendit au Peuple le pouvoir que les Loix de Sylla lui avoient ôté, & le Peuple le lui rendit avec uſure, en accumulant ſur ſa tête tous les honneurs, tous les emplois, toutes les magiſtratures.

Il en uſa avec modération : mais Céſar s'en irrita, & Pompée en fut allarmé : & avec cette modération & cet eſprit idolâtrique d'avoir tous les ſuffrages, il acheva de tout perdre en partageant ſa puiſſance avec Céſar & Craſſus, ſous le nom fatal de Triumvirat. Céſar ne fit pas la même faute; & à l'aide de la part qu'on lui communiqua, il uſurpa enfin à Pharſale tout le pouvoir de Craſſus, de Pompée, du Peuple & du Sénat ſans retour. On l'aſſaſſina, & il ſeroit bien mort tôt ou tard. Mais il étoit impoſſible que la République ſe rétablît. Céſar ne l'avoit détruite que parce qu'elle s'affaiſſoit naturellement ſous ſa propre grandeur. Antoine, Lépide, ne parurent, dans ce nouveau tourbillon, qu'en paſſant, & comme des cometes de ſiniſtre préſage. De quels déſaſtres n'étoit point menacé un Empire où de tels perſonnages pouvoient ſe trouver à la tête des affaires?

r la République qu'à demi ; &
la ſauvant qu'à demi, il la per-
ut-à-fait. En détruiſant Catilina,
lui avoit échappé ; en écartant
ine, il éleva Octave ; & Céſar
ctave furent plus efficaces pour la
iction de la République, que
oient jamais été Catilina & An-
. Avec des parties admirables
un ſecond rôle, Cicéron étoit in-
le du premier : il avoit un beau
, mais une ame ſouvent commu-
l vouloit ſauver la République,
pour s'en vanter : au lieu d'agir
ranguoit : il ſe voyoit toujours le
ier dans toutes les affaires, il ne
it les choſes qu'au travers de cent
es paſſions : outre la réuſſite prin-
e, il cherchoit mille petits ſuc-
articuliers qui abſorboient la réuſ-

pris. Tibere la rendit dure & rampante. Fier & absolu, il remplit Rome de flatteurs, timides & ombrageux; il sema par-tout la défiance, le Sénat fut avili, & le Peuple Romain ne remporta de son ancienne splendeur que l'amour frivole des spectacles & des largesses. Et par cet endroit les plus méchans Princes, Caligula, Néron, Commode, furent ses idoles, allant jusqu'à se donner eux-mêmes en spectacle, mendiant les applaudissemens par les profusions, & multipliant du reste les revers de fortune, & l'abaissement des grands noms toujours odieux au peuple qui trouve sa sureté dans sa bassesse.

Ces Empereurs en firent trop cependant: les Armées, à qui dans le fond César & Auguste devoient leur titre & leur pouvoir d'Empereur, connurent leur force, & les Généraux dédaignerent le titre de *Lieutenans*, *Légats*, & reprirent l'ancien nom *d'Empereur*, *Imperatores*. Et comme il y avoit plusieurs armées, on vit en même-temps plusieurs Empereurs: & comme aussi rien n'est si capricieux, ni si capable de se jouer des fortunes & de la vie des hommes que le Peuple

le militaire qui se mutine, celui u'une Légion élisoit aujourd'hui Em- ereur, étoit massacré le lendemain ı gré d'une autre ou de la même Lé- on. Plusieurs eurent à peine le temps e s'annoncer à Rome, & beaucoup oins de s'y établir; tout annonçoit ne Scission permanente.

Dioclétien la fit cette Scission, en glant qu'il y auroit désormais deux mpereurs & deux Césars, cédant nsi au torrent qui entraînoit l'Em- ire, & Constantin consomma cet ou- age en établissant le principal siege e l'Empire à Constantinople, pour eiller de plus près sur les Parthes, s Perses, & sur ce déluge de Barba- s, Goths, Huns, Alains, Vandales ui venoient fondre contre les Ro- ains de toutes parts, sur-tout par s Palus Méotides. L'Empire étoit sur penchant de sa ruine, cependant les œurs s'adoucirent : les armées de- nrent moins audacieuses, & le gou- ernement cessa d'être tout militaire; ais la Jurisprudence prenant la pla- e des armes, il devint par le génie rec qui gagna la Cour, tout plein de rmalités & de chicanes. On ne vit entôt plus régner que les vices des

ames foibles & des crimes réfléchis.

Aux chicanes de la Jurisprudence, l'esprit sophistique des Grecs fit succéder celles de l'Ecole : les Justiniens, les Valens, les Léon l'Isaurien multiplierent les codes & les disputes de Religion. Cependant l'esprit militaire des Romains fut tout-à-fait anéanti par les diverses especes de petit esprit attique. La discipline se relâcha tout-à-fait, il n'y eut plus d'exercices, & tout de suite on trouva les armes trop pesantes, ces armes dont le poids même avoit subjugué l'Univers ; on dépouilla le casque, la cuirasse, toutes les armes défensives, dans le temps que l'Empire, attaqué de toutes parts, étoit par-tout obligé de se défendre : on ne retrancha plus les camps, & le nom même de la Légion disparut. L'Empire tout-à-fait en proie aux Barbares, ne se défendit contre les uns que par le moyen des autres : on leur céda tout-à-fait celui d'Occident, l'Italie, Rome, à condition qu'ils défendroient celui d'Orient. Cet Empire Grec ou Romain survécut ainsi à celui de Rome, mais ce fut à sa honte. Défendu par les Barbares qui l'avoient envahi à l'Occi-

, il fut investi de nouveaux Bar-
s, par les Avares d'un côté, & de
re par les Perses, & bientôt en-
par les Sarrazins Mahométans;
1 les Turcs le ruinerent en détail,
ar la prise de Constantinople le
isirent peu-à-peu à rien.

UR LA LITTÉRATURE
DES ROMAINS.

i historique de la Litt. des Romains.
Dublin 1724.

UAND on considere les commence-
is de l'Empire Romain, la forme
l reçut d'abord de son Législateur,
es qualités des premiers membres
le composerent, on n'est point
mé de voir régner autour de son
eau, une sorte de férocité entié-
ient opposée à la politesse & aux
lieres d'un Peuple cultivé. Cette
isse barbarie se changea insensible-
nt en une austere fierté, qui fit,
les premiers Héros de Rome,
tens des seuls secours de la nature,

mépriſerent les reſſources de l'Art ; dont ils n'empruntoient rien qui pût éclairer leur raiſon, ou élever leur courage. Ils ne connurent ni le prix des Ouvrages d'eſprit, ni les avantages de l'étude, qu'ils regarderent comme une occupation frivole & incompatible avec la gravité d'un Citoyen. Ce qui les fortifia dans ce préjugé, fut de voir, qu'avec une exacte diſcipline & beaucoup de conſtance, ils ſubjuguoient les autres Nations, qui en ſçavoient par conſéquent moins qu'eux.

Tout ceci eſt fondé ſur l'aveu même des Romains. Virgile qui vivoit dans un temps où toute la politeſſe & tous les Arts du monde étoient réunis à Rome, n'accorde d'autre prééminence à cette Capitale, que celle qui naît de la ſcience de commander & de vaincre. La raiſon que donne Horace de la lenteur des progrès de la Poéſie Romaine, lorſqu'il dit que ſes compatriotes en reçurent trop tard les modeles de la main des Grecs, peut s'étendre à toute la Littérature des Romains en général. Le peu de commerce qu'ils eurent avec la Grece, regardée à juſte titre comme le

entre des beaux Arts, les priva longtemps des moyens de cultiver & d'embellir leur génie naturellement susceptible de la plus riche culture.

Le commerce des Romains avec la Grece, ne commença proprement qu'environ l'an de Rome 555, lorsqu'ils entreprirent de la défendre contre Philippe de Macédoine, qui avoit des desseins sur sa liberté. Sous le nom de Libérateurs, ils s'en rendirent les maîtres en effet; & alors la Grece captive, dit Horace, soumit à son tour les Vainqueurs, & régna par ses Arts en Italie. Rome eut des Poëtes distingués, la plupart Dramatiques. Le plus grand nombre fleurit entre la premiere guerre punique, & la fin de la troisieme. Les plus remarquables furent Livius, Andronicus, Nevius, Ennius, Pacuve, Accius, Cecilius, Plaute, Afranius, Terence & Lucile. Horace qui ne fait mention que de la premiere guerre Punique, dit que les Romains mirent à profit le loisir de la paix, qu'ils étudierent les Ouvrages de Sophocle, de Thespis & d'Eschyle, & qu'ils essayerent de les traduire dans leur langue.

Mais ce ne fut qu'après la ruine de

Carthage que le goût des Sciences fit de grands progrès parmi les Romains: ce goût augmenta ſenſiblement de jour en jour. Depuis le temps dont nous parlons juſqu'à la mort de Sylla, il s'écoula près de 70 ans. Ce fut dans cet intervalle que parurent Craſſus & Antoine, Orateurs ſi vantés, qui, après avoir partagé le ſceptre de l'éloquence, furent remplacés par Sulpitius-Cotta, Hortentius, & beaucoup d'autres dont on peut voir les noms dans le *Brutus* de Cicéron. Ce fut auſſi vers ce temps-là que les deux Scevola, l'Augure & le Pontife, porterent la ſcience du droit civil à ſa perfection. Lucrece, qui vivoit environ le temps de la guerre de Jugurtha, & qui a développé avec tant d'art la doctrine d'Epicure ſon Maître, peut nous aider à fixer l'époque de la pureté du ſtyle & du bon ton de la Poéſie. Les Philoſophes univerſellement eſtimés & recherchés furent appellés de toutes parts pour former la jeuneſſe par leurs leçons, & pour diriger par leurs conſeils, les Citoyens qui étoient à la tête des affaires.

Lucullus qui ſuccéda à Sylla, dans la gloire militaire, lui fut ſupérieur du côté des Lettres. Il acquit dans ſa

jeunesse une si parfaite connoissance des deux seules Langues qui fussent alors estimées, qu'ayant formé le projet de composer une Histoire, il tira au sort s'il l'écriroit en Grec ou en Latin, en prose ou en vers. Après s'être distingué par des exploits mémorables dans la guerre de Mithridate, il profita dans une retraite sçavante, du loisir de la vie privée, pour étendre la sphere de son érudition. Il fit construire un bel édifice qu'il meubla d'un grand nombre de livres très-bien copiés. Cette riche Bibliotheque fut ouverte à tous les Curieux.

Cicéron réunit la pompe du style à la sublimité de l'éloquence. Velleius-Paterculus observe qu'il y a peu d'Orateurs avant lui qu'on puisse goûter, qu'il y en a eu encore moins qu'on puisse admirer, s'ils n'ont eu l'avantage de le voir ou d'en être vus. Ses Ouvrages Philosophiques lui ont mérité le même éloge. Du moins on peut dire, sans manquer aux Philosophes qui l'ont précédé, qu'il n'est pas moins estimable par ses Ecrits philosophiques que par ses autres productions. La gloire de traiter dans sa Langue

les matieres de Philosophie, lui étoit réservée, & nul Sçavant n'y avoit prétendu avant lui. C'est ce qu'on peut apprendre de lui-même en divers endroits de ses Ouvrages, & particuliérement à l'entrée de ses *Tusculanes*, où il ébauche en même-temps l'Histoire du progrès & de la fortune des Arts parmi les Romains.

Crassus, Pompée, Antoine, César, Caton & Brutus, occuperent presque tous dans le même-temps la scene du monde. Rome compta peu de Citoyens plus cultivés. Les trois premiers se bornerent à l'éloquence, jusqu'au moment où ils prirent les armes. Les trois autres, outre la supériorité qu'ils eurent dans l'art oratoire, primerent encore dans les autres parties de la Littérature. La Poésie & la Philosophie charmerent le loisir de César. Il sera toujours le modele des Historiens, comme il est celui des Héros. Brutus étudia toutes les opinions & fit des progrès dans chacune.

Le regne d'Auguste fut, comme tout le monde sçait, l'époque la plus brillante de la Littérature & de la puissance des Romains. Toutes les tiges délicates qui avoient été transplan-

tées du sol de la Grece à Rome, cultivées par la main d'un Empereur se couvrirent de fleurs sous l'astre de la paix. J'ai souvent été surpris qu'on n'attribuât qu'à Mécene la gloire de les avoir fait prospérer. Il est à croire qu'il n'y contribua qu'en imitant son Maître. Les penchans des Princes décident communément ceux de leurs favoris. Mécene eut le titre de Protecteur des talens, titre brillant sans lequel il eût été enséveli dans l'Epicuréisme & dans l'oubli. Mais si le titre de Protecteur unique du génie n'a pas été donné à Auguste, on ne peut lui refuser celui de Sçavant. On en sera convaincu par la lecture de Suétone, qui fournit la preuve la plus abondante de l'érudition de cet Empereur. Son goût prodigieux pour l'éloquence & les Beaux-Arts; son attention à préparer tout ce qu'il avoit à dire en Public, quoiqu'il eût la plus grande facilité à parler sur le champ; son style poli & plein de clarté; la connoissance qu'il avoit acquise de la Littérature Grecque sous les meilleurs Maîtres de Rhéthorique & de Philosophie; l'histoire de sa vie qu'il fit en treize Livres; son Discours pour exhorter à l'é-

tude de la Philoſophie; enfin quantité de monumens de ſon ſçavoir, l'ont égalé aux plus ſçavans Princes dont l'Hiſtoire faſſe mention.

Du point où nous ſommes arrivés, il y a plaiſir à contempler l'horiſon littéraire de Rome, à jetter un coup-d'œil rapide ſur les divers objets qu'il renferme. L'éloquence, à la vérité, ſemble fuir dans le lointain : elle appartient plus au ſiecle d'Auguſte qu'à ſon regne, ayant fini avec la République dans Cicéron. Mais l'Hiſtoire & la Poéſie protégées par l'Empereur acquirent toute la perfection dont elles étoient ſuſceptibles, entre les mains de Tite-Live, de Virgile & d'Horace; & ſi l'on veut y joindre la Philoſophie, les deux Poëtes qu'on vient de nommer, n'en donneront pas une idée moins avantageuſe que de leur propre Art. Je ne crois pas qu'on refuſe à Horace l'éloge qui lui a été donné par le Chevalier Temple, d'être un guide excellent dans l'art de vivre, un interprête fidele du bon ſens dans la conduite. On a dit, que quand les principes de tous les Arts ſeroient perdus, on en retrouveroit le dépôt dans Virgile. Il eſt vrai qu'il pénétra fort avant

dans les myſteres de la Nature; qu'il les orna de toutes les graces de la Poéſie dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages. Dans l'admirable morceau du ſecond Livre de ſes Georgiques, où il exprime avec une ſorte de tranſport ſon penchant pour la Poéſie, il ſemble diriger toutes ſes vues du côté des ſpéculations philoſophiques, & vouloir régler le langage des Muſes ſur le ton de la Nature.

Après le regne d'Auguſte, on vit tomber le vol ſublime des Muſes & des Aigles Romaines. La chûte des unes entraîna vraiſemblablement celle des autres. On auroit tort d'attribuer cette double décadence au changement de gouvernement, ou à l'établiſſement de la puiſſance monarchique. Si les Succeſſeurs d'Auguſte avoient ſuivi ſon exemple & ſes maximes, Rome auroit compté des jours plus glorieux ſous leur ſceptre que ſous les faiſceaux de ſes Conſuls. Mais lorſque Tibere eut introduit un nouveau plan de politique, & que les Céſars eurent commencé à donner au monde le ſpectacle d'une conduite dont les Tarquins auroient rougi, la littérature, les mœurs, la diſcipline, tout céda au torrent de la

corruption. Pendant les ſix regnes qui ſuivirent Domitien, les Lettres parurent ſortir quelque temps de l'oubli : rappellées à la Cour, elles y reçurent les careſſes & les applaudiſſemens des meilleurs Princes que Rome eût encore vus. Les travaux de Tacite, de Suétone & de Pline le jeune, donnerent plus d'éclat au regne de Trajan que tous ſes exploits. Si ces Ecrivains n'égalerent pas le ſtyle des Anciens, ils leur furent ſupérieurs à d'autres égards. Tacite mania l'Hiſtoire en Politique plus profond, & reſpecta davantage la vérité. Pline parla en Orateur plus ingénieux & penſa avec plus de délicateſſe. Si l'on veut ranger ſous le même point de vue Plutarque élevé au Conſulat par Trajan, qui compoſa la plus grande partie de ſes Ouvrages à Rome, & Quintilien qui floriſſoit peu de temps auparavant, nous aurons la liſte exacte des Sçavans qui brillerent alors. Le temps où ils parurent, peut être regardé comme le crépuſcule de la Littérature après le déclin du beau ſiecle d'Auguſte. On le compareroit encore mieux à l'éclair vif & paſſager que lance une flamme expirante.

OBSERVATIONS sur le même sujet, par M. de la Bletterie, dans sa Traduction de quelques Ouvrages de Tacite. Paris 1755.

LES études des Romains étoient plus bornées que les nôtres. Jamais ils ne se livrerent aux spéculations Métaphysiques, non plus qu'aux sciences exactes. Tout cela leur paroissoit trop appliquant, trop capable d'absorber l'homme entier, de l'enlever à la vie active, & de le distraire des devoirs de Citoyen. La Physique même n'eut aucun attrait pour eux : ils se croyoient faits pour conquérir le monde, & non pour l'étudier. De toutes les langues étrangeres, le Grec fut la seule dont ils crurent avoir besoin. Quant à ce genre de Littérature, qui s'occupe des débris de l'antiquité, dans le dessein de l'éclaircir & de la connoître, ils le négligerent totalement. S'ils rechercherent quelques Antiques, ce fut pour les faire servir au luxe, & pour repaître une stérile vanité. Je ne parle point des Arts : Rome les accueillit

par air; mais elle les méprisa toujours par principe. Les Artistes ne furent à ses yeux que des manœuvres & des Esclaves, & tandis qu'elle les payoit largement, elle ne put ou ne voulut leur accorder la récompense la plus flatteuse pour le génie, la seule qui puisse l'échauffer & le perfectionner, je veux dire une estime éclairée, une admiration fondée sur le discernement....... L'ancien Gouvernement avoit accoutumé les Romains à n'estimer, outre la Science de la guerre, que le talent de la parole & la connoissance des loix, moyens suffisans pour une République de devenir homme d'Etat, & d'acquérir une grande autorité parmi ses Concitoyens.

SUR L'ÉLOQUENCE DES ROMAINS.

Extr... du Discours sur le Barreau de Rome. Paris 1755.

AVANT les Scipions l'Eloquence Romaine n'étoit gueres qu'en son enfance. Dans les délibérations on ramenoit

tout à l'équité, & à l'utilité commune; *æqui bonique Consulite*. Le zele de la Patrie étoit trop sincere & trop général, pour éprouver de la part d'aucun intérêt étranger de ces obstacles, qui ne cedent qu'à de grands efforts de l'éloquence. Dans leur langage, comme dans leurs mœurs, les premiers Romains étoient simples, sobres & austeres. Le siecle des Scipions fut l'aurore de la belle Littérature & le regne de la véritable vertu Romaine; c'est-à-dire, qu'alors cette vertu devint plus douce & plus aimable, comme le sçavoir plus poli & plus étendu. Sous les Dictateurs perpétuels, les progrès de l'Eloquence, des Arts & des autres Sciences, furent plus rapides. Le succès des fameux Orateurs, aiguisa les talens & multiplia les émules dans cette carriere : ce fut par ces puissans ressorts que l'éloquence Romaine parvint à la perfection : la servitude en les rompant, précipita la chûte de l'éloquence, qui s'ensevelit avec la liberté dans le tombeau de Cicéron. Bientôt le Barreau ne retentit plus que des clameurs des Sophistes, il se fit dans les idées une aussi grande révolution que dans le

Gouvernement. Les Orateurs eurent pour rivaux les Empereurs mêmes, dont la vanité jalouse ne souffrit gueres que les talens qui voulurent l'encenser. La source des grands sentimens étant tarie, le génie n'eût plus d'essor, ni d'élévation.

SUR LES EMPEREURS ROMAINS.

On peut distinguer trois âges dans la succession des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin. Le premier ne comprend guere que des sujets indignes du Trône; un Tibere, un Caligula, un Claude, un Néron, un Domitien. Quels noms! Sans Auguste & sans Titus, l'histoire de cet âge seroit comme celle des Ours & des Tigres; un tissu de meurtres; une suite non interrompue de ravages, une guerre constamment soutenue contre le genre humain. Le second âge commençant à Nerva, abonde en Princes généreux & bienfaisans. On se rappelle volontiers, pour l'honneur de l'humanité, les Trajan, les Adrien, les

in, les Marc-Aurele, les Perti-
Malheureusement une si belle
ion est souillée par les excès d'un
:e tel que Commode, mais c'é-
omme le prélude du troisieme
qu'on peut bien appeller la lie
cles. Rome ne vit dans cet in-
e qu'Alexandre Severe, qui mé-
commander à des hommes. Les
Césars parurent prendre à tâche
nmortaliser par des fureurs, des
s & des folies? Qu'est-ce qu'un
s Julianus, un Caracalla, un
n, un Héliogabale, un Maxi-
un Philippe, un Valérien, un
n, &c. Ce n'a pas été une petite
pour les Historiens de représen-
: événemens compris dans cette
l'histoire, car il faut avouer que
rtraits hideux de tant de mau-
'rinces, ne flattent pas assez la
our qu'on s'y arrête avec com-
ice. Sans doute que les crayons
ouvent tombés des mains de ces
rs, en faisant effort pour pein-
naturel un Caracalla, un Hélio-
& tant d'autres indignes mor-
'opprobre du Trône & du genre-
n.

SUR PLUTARQU

Vie de Plutarque, par Dryden

C'EST assez le sort des Historiens, plus ils font la gloire des autres moins on fait ordinairement pou leur; il s'en faut bien entre les célébres que leur personne soit co à proportion de leurs Ouvrages. ce dont on a à se plaindre sur Pl que, si négligé de ses Compatric qu'il ne se trouve pas une plume soit entrée dans quelque détail c qui le regarde. Ainsi, excepté quel traits répandus dans Suidas, il glaner dans les Ouvrages de Pl que pour composer sa vie.

Pindare, Epaminondas & Pl que, sont les trois grands hom qui, pour l'esprit même, ont mo que les Athéniens pouvoient tro des rivaux jusques dans le sein d Béotie; cette Province si décriée la dureté & la grossiereté du cli Plutarque lui-même naquit à Ch née sous l'Empire de Claude. Ce

rapporte de ſon éducation toute philoſophique, n'eſt pas certainement d'une région qui ne méritât d'être diſtinguée que par les béliers gras, *Vervecum in patria, &c.* Souſtraits à l'eſclavage des langues mortes, lui & les autres jeunes gens s'appliquoient de bonne-heure à l'étude de la nature, mais cette étude même tendoit à un but plus relevé, les mœurs & le bien public. Ammonius leur Maître la ſçavoit diverſifier par un mêlange ſage de plaiſirs & d'exercices. La table avec lui étoit devenue une véritable Académie, où l'on prenoit le premier goût d'une ſociété cultivée, polie, capable de diſcrétion & de raiſon, au milieu des périls de la volupté.

Le deſir d'apprendre, qui étoit inſatiable dans Plutarque, lui fit chercher de nouvelles connoiſſances chez les Prêtres & les Philoſophes d'Egypte. A ſon retour il parcourut toute la Grece en curieux, avide & délicat; il n'y eut point d'Ecoles, de Bibliotheques, de Cabinets ni d'Archives dont il ne recueillit de quoi former ce tréſor immenſe d'obſervations & de particularités, répandues depuis dans ſes Ouvrages, avec un ordre & une profuſion

qui le caractérisent parmi les autres Ecrivains. M. Dryden le révere comme un Sçavant universel, & le plus méthodique de tous les Sçavans : maître de son sujet, quelque matiere qu'il traitât, fidele de plus à n'en traiter aucune qu'il ne tournât agréablement en une instruction solide.

Pour les sentimens, il avoit approfondi ceux de toutes les sectes des Philosophes ; mais sans donner dans l'indétermination absolue des Sceptiques, il doutoit beaucoup. Quelque modéré qu'il fût, il a poussé vigoureusement les Epicuriens & les Stoïciens, moins à cause de leurs opinions, que choqué d'un certain air de domination & du ton décisif qui leur étoit propre. On peut le ranger au nombre des Académiciens, zélé & discret partisan de Platon, dont il célébroit tous les ans la naissance & celle de Socrate.

Quant à la Religion, tout Prêtre d'Apollon qu'il étoit, on ne sçauroit se persuader qu'il ait reconnu plusieurs Dieux. J'ai toujours cru, dit l'Auteur Anglois, que la Religion de Socrate, de Platon & de Plutarque a été la même : ils croyoient tous le même Etre suprême, que nous appellons Dieu.

M. Dryden nous le peint auſſi dans ſon domeſtique, doux, ingénu, égal, tendre pour ſa femme & ſes enfans, & prend d'après lui l'éloge de ſa femme, digne par ſes vertus d'avoir ſon propre mari pour Panégyriſte, & à qui le ſérieux même & la gravité de femme Philoſophe ne manquoit pas. Plutarque eut quatre garçons & une fille, il n'y eut que deux garçons qui lui ſurvécuſſent.

On ne ſçait le ſujet, ni le temps des voyages qu'il fit à Rome, ni qu'il y ſéjourna, mais on croit que le beſoin d'y conſulter pour ſon grand & bel ouvrage des *Hommes Illuſtres*, en étoit le motif le plus intéreſſant. Cheronée ne convenoit guere à un deſſein comme celui-là, & il l'a bien ſçu dire dans la vie de Démoſthene, que pour un Ecrivain qui a entrepris de compoſer une hiſtoire de quelque étendue, ſur-tout s'il s'agit d'examen ou de diſcuſſion, la premiere choſe dont il a beſoin, c'eſt de fixer ſon ſéjour en une belle & grande Ville, qui, par le ſecours des livres & des converſations, le mette à la ſource des plus abondantes lumieres : vérité ſi ſenſible qu'on la pourroit croire naturellement infuſe dans l'ame

ment exact, l'art de disposer les ties & de former un tout dar amas de matériaux si vaste & si nant.

Bodin intentoit contre lui deu cusations plus sérieuses, c'est de porter des choses incroyables, & sortir mal ses Héros. Toute la rép de *Montagne* au premier de ces re ches, consistoit à dire que nou étions mauvais Juges, & qu'il ne loit pas prononcer sur ce qui étoit sible ou non selon nos idées. Il ré doit au second, que l'aride Pluta n'en étoit que plus admirable dar paralleles où il avoit à balancer l périorité entre les Grecs & les mains. M. de Saint-Evremont voit que le sçavant Grec pouvoit plus avant, & pénétrer davantage le fond du naturel : il le reprenoit voir jugé de l'homme trop en gros le croyoit incapable d'y démêler contrariétés aussi marquées qu'elle sont dans ces deux petits mots de luste sur Catilina : *alieni appetens profusus*. M. Dryden oppose à ce gement qui dénote néanmoins un exquis, un endroit de la vie de Sy qui ne le cede à la finesse de Sallu

que par une maniere de peindre plus étendue & plus développée. Prendre beaucoup, donner encore davantage, faire les plus grands honneurs sans raison, & les plus grands affronts de même, ramper auprès de ceux dont il avoit besoin, & rebuter avec dédain & dureté ceux qui avoient besoin de lui. Voilà le caractere de Sylla : de sorte que l'on ne pouvoit dire s'il étoit naturellement plus hautain & plus superbe que bas & flatteur.

SUR CICÉRON.

Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux, traduits par M. l'Abbé d'Olivet. Paris 1749.

ON voit aujourd'hui plus d'un bel-esprit, qui vous dit froidement en parlant de Cicéron, ce qu'on disoit de Séjan après sa catastrophe :

Nunquam, si quid mihi credis, amavi
Hunc hominem. . . . .

JUVÉN. Sat. X.

Ce sentiment qui prouve si bien la paresse & le mauvais goût, vient pour-

tant aussi des impressions qu'on
çues dans l'enfance. A peine
sorti du berceau, que Cicéron est
pour maître, pour modele, pou
pagnon. Ceci est assez raisonnab
n'est pas absolument mal ent
puisque les Ouvrages de ce gran
teur sont infiniment propres à f
l'esprit, les mœurs & le style d
nes gens; mais ce qu'il y a de tro
ce train d'éducation, c'est que
reur & les voies de contrainte l'a
pagnent presque toujours. On
que pour nous instruire, il a ét
cessaire que Cicéron reprît l'ap
formidable de son Consulat, q
Licteurs & les faisceaux précéd
sa marche, que sa domination,
l'Empire Littéraire, fût signalé
des châtimens. Quel est l'enfant
les Epitres familieres, les Parad
les Tusculanes, les Offices, &c. n
pas fait verser des larmes? Et vo
qui indispose quelquefois pour t
reste de la vie; ce qui inspire à l
du Héros de la Latinité un fr
une indifférence que l'âge mûr n
rige pas toujours.

L'essentiel seroit donc de nous
...er de bonne heure Cicéron tel

fut il y a dix-huit ſiecles. C'étoit un homme aimable dans la ſociété, complaiſant dans ſes entretiens, agréable juſques dans ſes diſcuſſions philoſophiques, communicatif ſur-tout, & bienfaiſant à l'égard des jeunes Romains qui aimoient les Lettres & qui vouloient ſe livrer à l'étude. Or ſi quelqu'un peut nous rendre ces idées, & par-là nous réconcilier avec le plus beau Parleur de l'antiquité, c'eſt ſans contredit l'élégant Ecrivain dont nous annonçons l'Ouvrage. Depuis bien des années M. l'Abbé d'Olivet conſacra, pour ainſi dire, ſes veilles & ſes talens à la gloire de Cicéron. La belle Edition dédiée à M. le Dauphin, fit l'admiration de la Cour & de la Ville; les Traductions des Tuſculanes & des Catilinaires ſe réimpriment preſqu'à chaque luſtre.

Encore une fois, tous ces Ouvrages doivent regagner les cœurs en faveur de Cicéron. On y trouve par-tout la parure extérieure qui peut donner envie de le connoître, & tous les ſecours qu'on peut deſirer pour l'entendre.



SUR TACITE.

Caractere de cet Hiſtorien, & Réflexions ſur la Traduction de quelques-uns de ſes Ouvrages.

TACITE eſt peut-être de tous les Auteurs Latins le plus difficile à traduire en notre Langue. Ses portraits extrêmement ſerrés, laiſſent plus de choſes à penſer qu'ils n'en expriment. Son coloris a une force inimitable, & opere des effets qui ne peuvent ſe rendre. Un trait chez lui eſt une image, & cette image eſt ſouvent le tableau de tout un Peuple. Une réflexion paroît lui échapper, & c'eſt l'hiſtoire de tout ſon temps, ou la critique de tout le genre-humain. Comment ſonder la profondeur de ce Politique, ſaiſir les vues de ce Philoſophe, connoître toutes les reſſources, ou toutes les hardieſſes de ce génie ſublime? Il manie ſa Langue en homme tout-à-fait indépendant; il l'aſſujettit à ſes deſſeins & à ſes façons de penſer; il en fait ce qu'il veut, ſans qu'on oſe dire qu'elle

oit mal ſous ſa plume. Ce n'eſt point par l'éclat des paroles qu'il captive le Lecteur ; c'eſt par l'importance des choſes, par l'énergie des penſées ; il n'obtient pas les ſuffrages, il les enleve ; il n'excite pas l'admiration, il la commande ; ſi on lui trouve des défauts, il ne permet pas qu'on s'en ſouvienne ; les beautés qu'il répand ſans meſure, reſtent ſeules dans l'eſprit, & diſſipent toutes les critiques qu'on auroit voulu faire.

C'eſt un génie ferme & puiſſant, qui voit & embraſſe tout d'un coup-d'œil ; on admire en lui un don ſingulier de peindre avec force & avec grace, une brieveté pleine d'éloquence, qui d'un mot réveille les plus grandes idées ; un goût de politique, qui approfondit le caractere des Anciens, ſans perdre de vue les mœurs des Modernes ; un ton général de vertu qui fait haïr les vices du ſiecle préſent, par le contraſte de la probité antique.

Qu'eſt-ce qu'un tel Auteur pour une Langue tranquille, compaſſée, circonſpecte comme la nôtre ? C'eſt à ſon Traducteur (M. de la Bletterie) qu'il appartient de nous le dire. Nous ne pouvons nous empêcher ici de faire re-

marquer la force du pinceau de cet élégant Ecrivain, & la maniere avec laquelle il sçait embellir son sujet. Ses réflexions ne sont ni superficielles, ni diffuses; elles naissent toutes du sujet; elles ne s'en écartent point, lors même que leur étendue les transforme en dissertations; on y trouve quantité de critiques judicieuses, de traits historiques bien discutés, d'usages antiques comparés avec nos coutumes modernes. Enfin la Littérature, la Morale, la Religion, y parlent sagement & noblement leur langage respectif.

Nous citerons un trait du dernier genre. Il s'agit de la sage constitution des Germains, qui ne permettoit pas qu'on fît périr aucun enfant après sa naissance. Sur quoi Tacite dit, *que les bonnes mœurs avoient plus de pouvoir sur ces Barbares, que n'en ont les bonnes loix sur des Peuples policés*; & M. de la Bletterie ajoute ce qui suit.

« Quelle foule de réflexions à faire » sur la barbarie de ces Peuples civi- » lisés, qui prodiguoient si libérale- » ment le nom de Barbares à toutes » les autres Nations. A combien d'é- » gards l'instinct germanique n'étoit-

» il pas au-dessus de cette raison cultivée, dont les Grecs & les Romains s'arrogeoient le privilege exclusif ! Il a fallu que la Révélation & les Loix Impériales, dictées par l'esprit du Christianisme, les ramenassent à la pratique des premiers devoirs de l'humanité. La plupart ne regardoient point un enfant comme un homme, jusqu'à ce qu'il eût pris quelqu'aliment. Etrange distinction ! A quoi servoit donc la Philosophie, si elle ne vouloit ou ne pouvoit remédier à de tels abus ? Les Chinois, cette Nation si polie & si Philosophe, sont aussi dénaturés à cet égard que le furent les Grecs & les Romains. Ils se croient permis de traiter leurs enfans comme nous traitons les petits des plus misérables animaux. Qu'après cela, de prétendus Raisonneurs se déchaînent contre le Christianisme, sous prétexte qu'en condamnant le divorce, en honorant le célibat, il ne favorise pas assez la multiplication de notre espece. Ces hommes injustes n'auront-ils pas au moins l'équité de mettre en compensation la multitude incroyable de créatures humai-

» nes, à qui le Chriſtianiſme a con-
» ſervé & conſervera la vie? Tels in-
» crédules qui blaſphement aujour-
» d'hui contre la Religion, n'auroient
» peut-être jamais vu le jour; peut-
» être ſeroient-ils péris en naiſſant,
» s'ils avoient reçu l'être dans un pays
» où l'on n'eût eu pour Apôtres que des
» Philoſophes ». Voilà un morceau excellent, & nos Petits-Maîtres Philoſophes ne diront pas qu'il part d'un Ecrivain enthouſiaſte ou imbécille. Enfin ce qui mérite les plus grands éloges, c'eſt que l'Auteur ſaiſit toutes les occaſions qui ſe rencontrent de préconiſer, de venger même la Religion & la vertu; c'eſt qu'il ne fait nulle grace au faux-eſprit philoſophique, aux livres pernicieux, à la doctrine qui favoriſe le luxe, aux ſyſtêmes qui combattent la Révélation.

Avant que de faire connoître quelques illuſtres Romains, Partiſans zélés des mœurs antiques, M. de la Bletterie expoſe le tableau ſuivant.

« Il ſe conſerva long-temps à Rome
» de précieux débris de la probité na-
» tionale, auſſi-bien que de l'ancienne
» conſtitution de l'Etat. On croyoit
» encore avoir, on avoit même une

» Patrie. Si les talens & le mérite de
» Citoyen étoient dangereux, ils con-
» duisoient souvent aux places & tou-
» jours à la réputation. Les plus dis-
» solus auroient rougi de tourner en
» ridicule la noble simplicité des pre-
» miers âges. Personne ne traitoit de
» barbarie, de rusticité, les vertus des
» anciens Romains. Le luxe, dont l'é-
» loge étoit réservé à quelques Ecri-
» vains de notre siecle, esprits sans ju-
» gement & sans principe, passoit en-
» core pour ce qu'il sera toujours, pour
» la peste des sociétés, puisqu'il dé-
» truit les mœurs, qui sont la vie &
» la santé du corps politique, &c. »

Les Anciens croyoient que certains Peuples Indigenes, Aborigenes, &c. étoient sortis du sein de la terre, du creux des arbres & des rochers. Sur quoi notre Auteur observe que « ces
» rêveries pouvoient être pardonna-
» bles à des gens ensevelis dans les té-
» nebres du Paganisme. Mais qu'au
» mépris des Livres sacrés, de préten-
» dus Sages reproduisent de notre temps
» les mêmes folies, ou qu'ils en in-
» ventent d'autres frappées au même
» coin, c'est un excès de déraison qui
» fait honte à l'esprit de l'homme, &

» plus encore à ſon cœur. Subſtituer
» Teliamed à Moyſe, faire ſortir l'hom-
» me du fond de la mer; & de peur
» que nous ne deſcendions d'Adam,
» nous donner des monſtres marins
» pour ayeux, c'eſt donc-là ce qu'on
» appelle philoſopher »! Oui, au dix-huitieme ſiecle, en vertu des privileges de cette belle Philoſophie, on a donné une nouvelle édition revue, corrigée & augmentée de ce ridicule Téliamed; & il y a toute apparence qu'il a été deſiré, acheté, lu, & répandu par des Philoſophes : à pareil Livre, il ne faut que des hommes de cette eſpece, mais toujours Philoſophes du temps; Philoſophes dont les qualités principales ſont beaucoup de babil & beaucoup de ſuffiſance. L'eſprit philoſophique, ou plutôt l'abus qu'on en fait, eſt aujourd'hui le grand écueil de la Religion, & il arrive delà, que cet eſprit eſt bien moins le talent de penſer, que l'art funeſte de s'égarer & de ſe perdre.

Quand il ſe trouve dans le texte de Tacite des perſonnages qui ne ſont pas aſſez connus, & qui méritent néanmoins de l'être, M. de la Bletterie trace leur Hiſtoire même en grand.

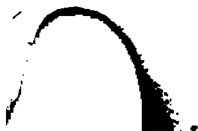
Citons-en un exemple. La plupart des Auteurs parlent d'Emilius Scaurus avec une ſorte de vénération : mais notre judicieux Auteur obſerve qu'il faut toujours rabattre beaucoup de ces probités Romaines. « Le ſiecle où vivoit » Scaurus fut à Rome celui de la dé- » cadence des mœurs, & non pas de » leur chûte totale. Or lorſqu'une Na- » tion n'eſt pas tout-à-fait dépravée, » pluſiéurs de ceux qui ſont expoſés » aux yeux du Public, quelque cor- » rompus qu'ils ſoient, veulent en- » core porter les livrées de la vertu. » Loin de montrer les vices qu'ils » n'ont pas, ce qu'on ne verra jamais » arriver que dans une Nation totale- » ment incurable, ils s'enveloppent » dans la décence ; & s'ils ne ſe reſ- » pectent plus, ils reſpectent les au- » tres hommes. Le Public devenu » moins délicat s'y méprend, & des » impoſteurs habiles acquierent à peu » de frais une réputation qui paſſe à » la poſtérité ». Voilà, par exemple, de la vraie & de la bonne Philoſophie, quoique l'Auteur ne s'arroge point le titre de *Philoſophe.*

Le jugement que porte le même Auteur ſur la vie d'Agricola, écrite par

Tacite, eſt digne d'attention. » (
» au mérite littéraire de l'Ouv
» dit-il, cette vie eſt un chef-d'œ
» qui ſatisfait tout-à-la-fois le
» ment & l'eſprit, l'imaginatio
» cœur. On a raiſon de le prc
» comme un modele d'éloge h
» que. Les louanges naiſſent de
» mêmes. Tout attache, tout in
» Le Lecteur aime Agricola, l'ad
» ſe paſſionne pour lui, l'accom
» dans ſes expéditions, partage ſ
» grace, & profite de ſes exen
» L'intérêt va toujours croiſſan
» quand il ſemble ne pouvoir plu
» tre, des morceaux pathétiques
» blimes mettent l'ame hors c
» même, & ne lui laiſſent la f
» de ſentir, que pour déteſter le
» ran (Domitien), & pour s'atte
» ſans foibleſſe ſur la deſtinée d
» ros ».

C'eſt ainſi que M. de la B.
d'Agricola; & c'eſt auſſi la penſée q
pireroit ſa Traduction, quand le
latin viendroit à ſe perdre.





SUR TIBERE.

Résumé du caractere de cet Empereur.

LE plus mauvais service qu'Auguste rendit à l'Empire, fut de le résigner à Tibere qu'il avoit adopté. Ce fils n'avoit pas de si belles vertus que son pere à montrer, & avoit de bien plus grands vices à cacher ; il avoit besoin d'une dissimulation plus profonde, & en étoit moins capable. Pendant la vie d'Auguste, il ne put s'observer qu'autant qu'il le falloit pour ne pas se perdre. Malgré cette contrainte, il lui échappa des traits qui firent augurer mal de son caractere. Cependant il remplit avec honneur les commandemens & les magistratures dont il fut chargé : il les recevoit sans les briguer, & les quittoit sans paroître les regretter. Loin de se prévaloir de ses talens & de ses succès dans la guerre & dans les affaires, il fut toujours trop rampant sous Auguste, pour qu'on dût lui croire le sentiment noble & élevé. Les grands cœurs sçavent obéir

avec dignité : leur soumission, pour être moins intéressée, n'en est que plus parfaite.

Après la mort d'Auguste, le Sénat s'empresse de déférer à Tibere un Empire, qu'il n'eût osé lui refuser. Tibere se défend d'accepter une puissance qui ne pouvoit lui échapper. L'offre n'étoit pas libre, ni le refus sincere. Sous une fausse modestie, le Prince cachoit ses sentimens, pour découvrir dans le Sénat, ceux qui se déguisoient sous un faux zele. Ce combat d'instances & de résistances devint une scene risible. Asinius Gallus & Arruntius parurent trop; Haterius & Mamercus Scaurus trop peu compter sur la sincérité de Tibere : leur indiscrétion le mit dans un embarras qui ne fut ni oublié, ni pardonné. C'étoit choquer ce Prince que de paroître douter de son droit : en le refusant, il vouloit moins le recevoir que le faire reconnoître : il gouvernoit déja l'Empire en refusant dans le Sénat d'accepter la souveraine puissance : pendant qu'il jouoit cette comédie, le sang d'Agrippa couloit par ses ordres.

Tibere, en se chargeant de l'Empire, déclara qu'il vouloit gouverner

sur le plan & suivant le système d'Auguste, pour qui il affecta toujours le plus grand respect : ces honneurs qu'il rendit à la mémoire d'un Prince à qui il devoit tout, étoient aussi peu sinceres que les larmes qu'il versa sur sa cendre. Les fondemens de la République étoient plus attaqués, & l'image en étoit mieux conservée : la liberté étoit plus apparente, & la servitude plus réelle.

Tibere aimoit mieux qu'on désarmât les ennemis de l'Empire par l'artifice que par la force. Le mérite des Généraux ne pouvoit éclater par des victoires, sans lui causer des ombrages. Pour lui plaire, dans les emplois qu'il confioit, il falloit les remplir avec une capacité qui les égalât, sans les surpasser : s'il étoit utile de bien servir, il étoit dangereux de briller. L'amitié pour les Sujets attiroit la haine de l'Empereur ; l'estime publique étoit une disgrace ; le mérite renommé un crime jamais impuni.

Quoiqu'on ne doive attribuer à Tibere & à ses Ministres que les crimes dont ils sont convaincus, cependant le Prince & les Ministres étoient rarement innocens du sang qu'ils n'a-

voient pu verſer : le plaiſir qu'ils y prenoient les en rendoit coupables. Germanicus, les délices de l'armée & de l'Empire, méritoit trop de vivre, pour qu'ils ne fuſſent pas charmés de ſa mort, s'ils n'y avoient pas trempé. Plus la douleur qu'elle répandit dans tout l'Empire fut éclatante, plus grande fut la joie ſecrete qu'ils en eurent : ils ne ſe conſoloient des honneurs qu'on leur rendoit, que parce qu'ils étoient funebres : ils voulurent borner le deuil public, qu'ils feignoient de partager; ils n'en eurent point d'autre que celui de ne pouvoir l'abréger.

La vanité n'eſt pas un vice aſſez honteux, pour que Tibere en fût ſuſceptible. La baſſe adulation le choquoit, autant que la noble fierté l'aigriſſoit. Il n'envioit pas à ſes Sujets leurs richeſſes, il n'étoit avide que de leur ſang. Le Sénat avili ſervoit tellement ſa cruauté, que ſans qu'elle y perdît, Tibere pouvoit ſe faire honneur d'une fauſſe clémence. La peine étoit toujours infligée quand il vouloit faire grace.

On ne riſquoit pas moins en ſe prêtant à ſes noirceurs, qu'en s'y refuſant : ſa barbarie n'épargnoit pas plus

ſes complices que les objets de ſa haine : une lâche confidence devenoit auſſi odieuſe qu'une généreuſe réſiſtance : par l'abus des délations qu'il autoriſa, l'innocence ſe trouvoit confondue avec le crime, & l'un & l'autre devenoit victime de ſa fureur. Cet abus devint ſi énorme, qu'on vit des fils ſcélérats accuſer & perdre impunément des peres irréprochables. Cet art infâme, qui fut ſouvent funeſte à ceux qui l'exerçoient, ouvroit à l'Empereur les veines des meilleurs Citoyens : encore étoit-ce-là une ſorte de bienfait. Tibere trouvoit plus de charmes à faire ſouffrir qu'à punir de mort ſur le champ. *Il m'échappe*, dit-il un jour parlant d'un Romain, qui, par une mort volontaire, s'étoit dérobé à la torture. On ne doit pas s'étonner de ce que ſous cet Empereur le Tibre étoit teint ſi ſouvent du plus pur & du plus noble ſang de Rome. Des fils de Germanicus, Caïus fut le ſeul qu'on laiſſa vivre. Leur mere Agrippine ne ſurvécut à Séjan que pour combler les malheurs d'une Princeſſe auſſi vertueuſe que ſon pere : elle ne put les finir qu'en réſiſtant à tout ce qu'on fit pour la forcer à prendre une nourriture qui n'eût

que prolongé ſon infortune. Séjan lui-même, ce digne favori d'un tel Empereur en fut enfin la dupe : il fut baſſement & juſtement trahi par un Maître qu'il trahiſſoit après l'avoir ſervi trop fidelement : il mourut victime des fureurs dont il avoit été ſi long-temps le Miniſtre.

Une ame auſſi noire & auſſi ſombre que celle de Tibere, ne put toujours ſoutenir le grand jour de Rome : le plus grand plaiſir qu'il pouvoit faire à ſes habitans, c'étoit de leur épargner ſa préſence. Caprée fut l'aſyle de ce monſtre. Les Hiſtoriens ſages ont tiré un voile ſur les abominations de ce ſéjour infâme. Enfin Tibere en mourant exhaloit encore ſa colere & ſa rage, il expira étouffé ſous des couſſins & des matelats dont le chargea Macron, ſucceſſeur de Séjan. Il faut obſerver, d'après Tacite, que les vices de ce Prince ne ſe montrerent que par degrés : ſes mœurs ſe régloient ſur les temps. Du vivant d'Auguſte il ne mérita que des éloges. Ce ne fut qu'après la mort de Germanicus & de Druſus qu'il ceſſa de ſe contrefaire & de paroître vertueux : tant que vécut Livie ſa mere, ſa conduite fut un mêlange de bien &

de mal. Sa cruauté déteſtable ne fut libre que ſous Séjan : ſes débauches honteuſes furent ſecretes tout le temps qu'il aima ou craignit ce Miniſtre : quand il en fut délivré, il ſecoua toute pudeur, & ſe livra ſans honte aux excès les plus grands & les plus infâmes.

SUR LE BAS-EMPIRE.

L'HISTOIRE du Bas-Empire eſt celle de la vieilleſſe de l'Empire Romain : les grands hommes conſervent dans le déclin de l'âge, des traces de leur vigueur primitive : ils ſont encore grands quand la grandeur commence à les abandonner ; & cet Empire de Héros, ce Peuple deſtiné par la Providence à donner des loix au monde, lutta longues années contre les aſſauts du temps, des vices de ſes ennemis domeſtiques & étrangers. La puiſſance des Romains, toute altérée qu'elle étoit dans ſes principes, ſubſiſta mille ans ; & dans cet immenſe tableau d'événemens, ſouvent funeſtes, on remarque encore des traits dignes de l'ancienne Rome.

SUR LE TRAITÉ DE WESTPHALIE.

Analyse de ce célebre Traité qui donna lieu à la fameuse paix de MUNSTER.

LES intérêts qui se traiterent en Westphalie, c'est-à-dire, à Munster & à Osnabrug, il y a plus d'un siecle, touchoient presque toutes les Puissances de l'Europe, mais particuliérement & Chef, la France d'une part, & la Maison d'Autriche de l'autre : deux partis qui depuis long-temps mettent en branle tous les autres Etats. Louis XIV regnoit en France sous la tutelle de la Reine sa Mere, aidée du génie & des ressources du Cardinal Mazarin. L'Empereur étoit Ferdinand III, beaucoup moins obéi dans l'Empire que Ferdinant II son pere. Le Roi d'Espagne étoit Philippe IV, tout livré aux conseils du Comte, Duc d'Olivarès. La France avoit fait des conquêtes en Allemagne, dans les Pays-Bas & en Italie : elle avoit pour Alliés principaux

la Suede & les Provinces-Unies. Cependant Mazarin souhaittoit la paix, parce que les conquêtes avoient coûté beaucoup, & que les Alliés pouvoient s'attacher ailleurs; mais l'habile Ministre vouloit que cette paix fût glorieuse à son Maître, & le fort de la politique alloit à faire un Traité avec la Maison d'Autriche, sans abandonner les Conquêtes.

L'Empereur & le Roi d'Espagne désiroient aussi la paix, & ils en avoient besoin; mais comme elle ne pouvoit que leur être désavantageuse dans l'état présent de leurs affaires, ils dissimuloient leurs desirs, comptant toujours sur le bénéfice du temps & des conjonctures, pour rendre les conditions meilleures.

Les Alliez de la France vouloient tirer comme elle de grands avantages de la Paix. La Suede envisageoit un établissement en Allemagne; les Provinces-Unies cherchoient à s'agrandir aux dépens de l'Espagne. Les principaux Alliés de l'Empereur étoient le Duc de Lorraine & l'Electeur de Baviere. Le premier avoit désormais peu de chose à perdre, la France étant maîtresse de toutes les Places fortes

de ſes Etats : il vouloit négocier pour gagner quelque choſe ; mais ſon inconſtance fit qu'il ne fut point compris dans le Traité de Munſter. Pour le Duc de Baviere, il faiſoit toute une autre figure dans le parti de l'Empereur. Son intérêt étoit de conſerver le Haut-Palatinat & la dignité Electorale, il falloit pour cela ſe ménager avec Ferdinand ; mais il étoit bien ſûr que la France le recevroit à bras ouverts, dès qu'il voudroit ſe rapprocher d'elle.

Munſter & Oſnabrug devinrent donc, en 1644 & les années ſuivantes, le théâtre des plus importantes négociations, & le ſéjour des plus célébres Miniſtres. C'étoient d'abord deux Médiateurs. Fabio Chigi, Nonce du Pape Urbain VIII, & Louis Contarini, noble Vénitien ; le premier deſtiné à réconcilier les Princes Catholiques, & à veiller ſur les intérêts de la Religion ; l'autre chargé de négocier la paix entre tous les Etats, ſoit Catholiques, ſoit Proteſtans. Chigi, ſans être un génie du premier ordre, avoit beaucoup de cette habileté & de cet eſprit inſinuant qui eſt le plus néceſſaire pour la négociation. Il fut très-agréable à la France, tant

qu'Urbain VIII vêcut, mais sous Innocent X, il parut pencher, comme le Pape son maître, du côté de la Maison d'Autriche. Contarini étoit un Négociateur de réputation, il traitoit le plus souvent avec cette retenue & ce flegme qui est commun aux Vénitiens, quelquefois avec beaucoup de vivacité, selon que l'occasion l'exigeoit; & il y joignoit toute la dissimulation, & la subtilité ordinaire des Italiens.

Les Plénipotentiaires Impériaux qui parurent les premiers à Munster, furent le Comte de Nassau, & M. Isaac Volmar. Nassau étoit un Prince poli & affable, mais il n'avoit pas eu assez de part aux affaires pour soutenir le poids d'une négociation importante. Les Plénipotentiaires de France étoient Messieurs d'Avaux & de Servien, ceux d'Espagne étoient les Comtes de Saavedra & de Pegnaranda; ceux de la Reine de Suede Christine étoient le Baron Oxenstiern & M. Salvius; ceux des Provinces-Unies étoient au nombre de huit, M. Paw étoit le plus accrédité.

La négociation entre un si grand nombre de Puissances étoit par elle-

même fort difficile, & il y survint des incidens ménagés comme tout exprès pour l'embarrasser. Quand il fut question d'entrer en matiere, on auroit dit que tous ces habiles Ministres étoient venus-là de toutes les contrées de l'Europe pour s'éluder les uns les autres, pour se surprendre mutuellement, pour subtiliser sans cesse & pour chicaner toujours; l'examen seul des pleins-pouvoirs dura six mois. Cette discussion étant finie, les Médiateurs se firent donner les propositions des Puissances : ce devoit être là l'ouverture du traité & la premiere opération du congrès ; mais la proposition des François parut n'être encore qu'un préliminaire, parce qu'on y demandoit qu'avant toutes choses, on pressât les Electeurs, les Princes & les Villes de l'Empire, d'envoyer leurs Députés à Munster, & qu'on mît en pleine liberté l'Electeur de Treves. Cette proposition déplut beaucoup aux Impériaux, aux Espagnols & aux Médiateurs; ils en firent grand bruit, & il fallut la réformer. Là, plusieurs mois se passerent encore en diverses négociations, dont la principale avoit pour but de régler le rang & les titres qu'on devoit

devoit donner aux Ministres qui se rendoient en foule à Munster.

On vit en cette occasion, combien les plus grands Princes sont quelquefois obligés de ménager les moindres Puissances, & jusqu'où s'étend le jugement de comparaison en matiere de titres d'honneur, quand on les accorde une fois à quelqu'un, & que d'autres, qui s'estiment autant, les demandent à leur tour. Les Plénipotentiaires François eurent ordre de la Régente & du Cardinal d'avoir pour M. Contarini, tous les égards qu'on a pour les Ambassadeurs des Couronnes, c'est-à-dire, de lui rendre la premiere visite, de lui donner le titre d'Excellence & la main. Aussi-tôt la Hollande, quoique ce ne fût encore qu'une République naissante, voulut avoir les mêmes distinctions, & il fallut les lui accorder. On ne put ensuite refuser la main, & la premiere visite à l'Evêque d'Osnabrug, député du College Electoral; ni à ceux des Electeurs, à ceux des Ducs de Savoye & de Mantoue. Pour le titre d'*Excellence*, on ne le donna pas à tous ces Ministres, & les Ambassadeurs observerent aussi de ne donner la main chez

Mais, tandis qu'on proposoi
articles de paix, la guerre conti
entre les Puissances rivales, & c'ét
même les événemens militaire
donnoient le ton aux Négocia
Ainsi quand le Duc d'Orléans, G
de France, eut pris en Flandre
dick, Bourbourg, Cassel, S. V
& Béthune, les Plénipotentiaires
çois firent beaucoup valoir ces
tages; & quand les Espagnols e
repris Mardik, les Ministres d'Es
en Westphalie triompherent à
tour.

Les Hollandois parurent sur la
après les autres, & y firent un p
nage très-embarrassant pour leur
liés. La République des Provi
Unies étoit comme sortie du
depuis moins d'un siecle. La F
avoit été son appui contre les
gnols: notre voisinage avoit fait
reté: nos alliances lui avoient c
de la considération dans l'Europ
Cardinal de Richelieu s'étoit pr
d'augmenter encore sa puissance
donnant une partie des Pays-Bas,
le reste demeureroit aux François
l'expulsion totale des Espagnols
Cardinal Mazarin goûtoit fort ce

Suédois y demandoient aussi pour eux-mêmes, une satisfaction convenable, mais exprimée en général, & sans aucun détail particulier. Les François ne s'expliquoient pas plus clairement sur ce qu'ils appelloient *leur satisfaction.* Ces demandes trop vagues déplurent aux Médiateurs. M. Contarini eût voulu que la France eût parlé librement. Il disoit que peut-être il y avoit moins de danger pour elle de choquer les Allemands par les demandes qu'elle vouloit leur faire, que par l'incertitude où elle les laissoit sur ses prétentions. Mais rien n'étoit plus opposé au caractere & à la méthode du Cardinal Mazarin que cette maniere d'agir franche & ouverte. Il y a des hommes naturellement dissimulés, qui, dans le choix de deux moyens également efficaces, l'un simple & naturel, l'autre artificieux & détourné, ne manquent jamais de préférer le second. On croit assez communément que le Cardinal Mazarin étoit de ce nombre : il paroît que sa maxime étoit de laisser deviner sa pensée à ceux avec qui il traitoit, & de les lasser, jusqu'à leur faire desirer & proposer eux-mêmes ce qu'il souhaitoit.

nant déja voir les François à leur porte, prirent des inclinations de paix à l'égard des Espagnols leurs plus mortels ennemis, & en vinrent enfin jusqu'à un accord avec l'Espagne : cette défection fut faite sous les yeux des François, qui n'eurent encore que des plaintes à y opposer : exemple qui montre bien que les plus grands Princes sont quelquefois dans une sorte de dépendance à l'égard de leurs moindres Alliés.

La négociation de Munster eut quelque chose de plus uni & de plus décidé entre les Impériaux & les François. Les Plénipotentiaires de l'Empereur offrirent toute l'Alsace haute & basse, *pour qui la Cour de France soupiroit depuis long-temps, comme pour une nouvelle Terre promise.* Mais il s'éleva un démêlé politique sur la maniere dont le Roi posséderoit cette Province. Il pouvoit la tenir en toute souveraineté comme toutes les autres Provinces du Royaume, ou en Fief, avec le droit d'assister aux Diettes; & il y avoit de part & d'autre des raisons qui paroissoient plausibles. La Cour & les Plénipotentiaires s'en tinrent à la possession *en toute souveraineté,*

quoique cela fût sujet à de grandes difficultés, par rapport aux Villes Impériales contenues dans l'Alsace : car il falloit qu'elles renonçassent à leurs anciens privileges ; & l'on sçait qu'il n'est pas possible d'exiger ces sortes de cessions sans révolter beaucoup les esprits. La Cour de France n'insista point sur cet article, persuadé que quelques années de possession rendroient l'exécution de ce projet plus facile, comme en effet l'événement l'a justifié.

Cependant, depuis la cession de l'Alsace, la guerre n'en étoit pas moins vive en Allemagne. M. de Turenne commandoit l'armée Françoise, & le Général Wrangel étoit à la tête des Suédois. Ces deux Généraux réunis jetterent l'épouvante dans tout l'Empire, forcerent une infinité de bonnes Places, & firent des courses jusqu'aux portes de Munich. L'année suivante (1647) le Duc de Baviere, forcé de faire la paix avec la France & la Suede, abandonna l'Empereur qui en fut au désespoir. M. de Turenne donna la loi dans la Suabe, la Franconie, la Westphalie. Le Général Wrangel passa en Boheme & fit le siege d'Egra qui fut très-mémorable par la belle dé-

fenſe du Gouverneur, François Paradis, & emporta néanmoins la Place, preſque ſous les yeux de l'Empereur qui marchoit au ſecours.

En 1648 la guerre devint encore plus vive. Le Duc de Baviere avoit repris le parti de l'Empereur : ſes troupes furent défaites à *Suſmarhauſen* : ſon Pays demeura en proie aux troupes Françoiſes, & il fut obligé de prendre la fuite. Les Suédois firent des conquêtes prodigieuſes en Boheme. Le Général Koniſmarg ſurprit Prague après une marche fort belle & fort ſecrete.

Tous ces divers ſuccès de la France & de la Suede dans l'Empire, porterent le Traité de Weſtphalie à ſa perfection.

Après des objections & des réponſes ſans fin, les Etats de l'Empire qui portoient tout le poids de la guerre, forcerent en quelque ſorte l'Empereur à conclure la paix. Les articles principaux qu'on accorda à la France, furent la poſſeſſion pleine & entiere de l'Alſace & de Briſach, avec le droit de garniſon dans *Philisbourg*, la ſuprême ſeigneurie & ſouveraineté des trois Evêchés, & celle de Pignerol : tout cela moyennant la reſtitution de quel-

ques conquêtes faites par la France, & des dédommagemens pécuniaires qui furent spécifiés dans le Traité. Les Suédois acquirent, pour ce qu'ils appelloient leur *satisfaction*, presque toute la Poméranie, l'Archevêché de *Bremen*, l'Evêché de Verden, la Ville & Port de Vismar, & quelques autres Places & territoires, avec la qualité d'*Etat immédiat de l'Empire :* ce qui donnoit droit à la Reine de Suede, & à ses successeurs, d'assister aux Diettes Impériales.

Voilà les deux grands objets du Traité. Les intérêts particuliers des Etats & des Princes de l'Empire y entrerent aussi, & tous recouvrerent par-là des droits & des privileges, dont les Empereurs de la Maison d'Autriche avoient usurpé la meilleure partie. Ce Traité, dans l'idée de la France & de la Suede, devoit être la Sauvegarde de tout l'Empire contre l'autorité excessive des Empereurs : mais il faut avouer que cette sauve-garde coûtoit cher. Toute l'Allemagne avoit été en feu, & les Peuples en acquérant par le Traité de Westphalie un air de liberté, ne pouvoient oublier de long-temps la misere extrême où la guerre les avoit plongés.

L'Hiſtoire du Traité de Weſtphalie en quatre volumes, du P. Bougeant, & dont nous venons de donner une courte Analyſe, eſt un des plus beaux Ouvrages dont la Littérature ait été enrichie.

Le fond de ce Livre eſt une politique très-délicate & très-variée, mais l'Auteur la rend ſenſible, & place ſon Lecteur au centre des affaire & juſques dans le Conſeil des Négociateurs : on ſuit leurs démarches, on pénetre leurs vues, on travaille preſqu'avec eux.

La maniere d'écrire eſt digne du ſujet. La clarté & la ſimplicité y dominent : la nobleſſe & l'élégance n'y manquent pas. De temps en temps on y rencontre des opérations militaires, des expéditions brillantes, qui font ſur le Lecteur les impreſſions qu'elles faiſoient ſur les Négociateurs de Munſter : elle raniment l'attention & relevent le courage. Les caracteres y ſont ſemés avec une ſorte de réſerve : ils ſe préſentent à leur place : on y apprend à connoître tel ou tel perſonnage qui doit paroître ſur la ſcene : mais on ne ſent ni le pinceau qui a tracé le portrait, ni le bel eſprit qui en a imaginé toutes les ſituations : il

faut lire cet Ouvrage, & avec attention pour l'estimer autant qu'il mérite.

SUR L'HISTOIRE POLITIQUE,

Histoire politique depuis la paix de Westphalie, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. *Leipsick* 1758.

UNE Histoire politique démontre en quelque sorte tous les ressorts des grandes affaires : elle fait voir leurs forces respectives, leurs rapports secrets, leurs combinaisons réfléchies. Quelquefois elle devine encore plus de choses qu'il n'y en a eu : elle donne des vues à tel homme qui en avoit peu ; elle met des détours dans telle affaire qui étoit toute simple : elle suppose des intérêts auxquels on n'avoit point pensé. D'autrefois aussi elle ne fait qu'entrevoir la profondeur des systêmes d'Etat : elle ne pénetre pas au delà des premieres causes & de la superficie des événemens : elle effleure simplement le caractere des Ministres & des Négociateurs. Ce sont des abymes

SUR L'ÉTUDE DES NATIONS.

L'ÉTUDE des Nations eſt une étude digne de la curioſité de l'eſprit humain. On aime à ſaiſir le trait particulier qui caractériſe chaque Peuple, & à le démêler dans la foule des traits généraux qui l'accompagnent. Il a beau prendre, pour ainſi dire, la teinte des événemens, changer de nuance ſuivant les différentes époques, ſe compliquer plus ou moins avec les circonſtances phyſiques ou morales : un œil obſervateur le ſuit à travers tous ſes déguiſemens, & le fixe malgré ſes variations. Plus même le champ de l'obſervation eſt étendu, plus il préſente de ſiecles à meſurer, d'époques à parcourir ; plus auſſi le problême eſt aiſé à déterminer. Chaque ſiecle, chaque époque donne, s'il eſt permis de parler ainſi, ſon équation ; & l'on ne peut les réſoudre toutes ſans découvrir la vérité, qui y étoit comme enveloppée.

Le plaiſir d'étudier l'eſprit d'une Nation croît en proportion du rôle que

cette Nation joue ſur le Théâtre de l'Univers, & de l'intérêt que nous avons à la connoître. L'Angleterre, par exemple, forme aujourd'hui une Puiſſance politique ſi conſidérable; ſes rapports avec la France, ſa Rivale de tous les temps, ſont ſi variés, ſi délicats, qu'il importe à l'émulation Françoiſe d'obſerver & d'approfondir le génie Anglois. Nous devons donc ſçavoir gré aux Auteurs qui ſe chargent de nous faciliter cette étude, recueillir les traits de lumiere qu'ils répandent, profiter des différens points de vue qu'ils préſentent, connoître de plus en plus un Peuple qui mérite d'être étudié, & que nous ne connoiſſons peut-être pas aſſez.

SUR L'HISTOIRE

DES NATIONS VOISINES,

Et Obſervations ſur la Hollande.

RIEN n'eſt peut-être ſi honteux pour nous, ni ſi commun cependant, que l'ignorance où nous vivons des mœurs, des coutumes, du caractere des Na-

tions voisines. Nous n'avons sur tous ces points, pour l'ordinaire, que des notions fort imparfaites, comme si nous nous suffisions à nous-mêmes, ou que la vanité nous portât à ne rien appercevoir d'estimable au-delà de nous. Et comment connoîtrions nous ce qui s'étend au-delà de nos limites? Notre propre pays n'est-il pas quelquefois pour nous une terre étrangere? Cet objet ne fut-il que de simple curiosité, ne devroit point nous paroître indifférent: il est bien plus du ressort de l'esprit que tant d'autres pour lesquels nous nous transportons: mais il y a plus; c'est que rien n'est si nécessaire pour former des hommes supérieurs dans un Etat. Sans cesser d'appartenir à sa patrie, on devient pour elle, & pour ses avantages, l'homme de tous les temps & de toutes les Nations.

L'esprit seul & les réflexions ne donnent point ces connoissances: il faut de l'usage encore & de l'expérience. Si les hommes ont des traits communs qui les unissent, ils en ont tous aussi de personnels qui les distinguent: les caracteres ne sont point les mêmes dans la même famille: ils sont encore plus différens dans une même Ville: l'op-

position croît enfin & augmente à proportion que l'éloignement devient plus grand : l'étude réfléchie découvre toutes ces nuances, pour ainsi dire, & les arrange pour nous guider dans nos jugemens & nos actions.

On sent à présent, mieux qu'autrefois le ridicule préjugé de n'estimer que sa Nation. L'amour de son pays ne combat plus ce sentiment d'équité, qui veut que nous reconnoissions le bien, & que nous l'aimions par-tout où il se trouve. Attachés à nos usages par les liens de l'ordre & du devoir ; & libres de ces préventions aveugles, nous convenons volontiers, que la plupart des institutions sont arbitraires ; chaque systême a tout-à-la-fois & son côté brillant & son endroit foible. La véritable sagesse consiste à respecter les idées que la naissance & l'éducation nous ont transmises, à concourir à leur perfection suivant nos talens, & à ne point confondre les abus inévitables que l'autorité réprime, avec la vertu qu'elle protege. C'est une étrange manie que celle de ces esprits singuliers, qui, bien loin de trop donner à l'estime de leur patrie, se font au contraire une distinction de la mépriser, & d'ap-

plaudir dans les autres, à ce qu'ils méprisent tous les jours dans eux-mêmes.

Ces réflexions ont été faites à l'occasion des Lettres écrites sur la Hollande moderne, (Francfort 1738) à quoi nous ajouterons les suivantes sur ce même pays. Le malheur des temps, l'humeur peut-être, & l'espérance de s'agrandir avec tant de puissans Alliés, avoient précipité cette République dans toutes les guerres de Louis XIV. Des idées plus saines ont succédé à ces vues tumultueuses. Contente d'une barriere qui la couvre, renfermée dans l'intérieur de son commerce, elle ne paroît s'occuper qu'à prévenir tout ce qui pourroit troubler ce calme précieux. Elle a pourtant toujours assez de forces sur pied pour rendre respectables ses bons offices, lorsque les circonstances les déterminent à les employer. Le commerce est l'ame & la vie de la Hollande : aussi toute son attention se porte à le maintenir & à l'étendre. La Banque d'Amsterdam, par un enchantement qui trompe tous les calculs, conserve tout son crédit. La fameuse Compagnie des Indes fondée, dans l'origine, sur six millions

cinq cens mille florins, partagés en actions de trois mille florins chacune, est toujours au même degré de puissance : elle entretient environ cent quatre-vingt vaisseaux de guerre, depuis trente jusqu'à soixante pieces de canon, & elle peut encore en armer quarante du second & du troisieme rang. On peut juger des autres branches du commerce, que l'Etat fait dans toutes les parties du monde, par le profit immense que la République tire de la pêche du hareng. On prétend que les Hollandois pêchent & débitent chaque année plus de trois cens mille tonnes de ce poisson, qui, à deux cens florins par tonne, produit soixante millions de florins, dont il ne faut rabattre qu'environ vingt-trois millions, pour les frais de l'apprêt & de la pêche, &c.

SUR L'AMÉRIQUE.

Pour l'Histoire, la découverte de l'Amérique est un champ bien plus fertile que celle des côtes d'Afrique bordées par l'Océan. Les Puissances de

l'Europe y ont trouvé une ſource de guerres plus vives entr'elles & avec les habitans de ce nouveau continent; c'eſt-à-dire, qu'ils y ont trouvé des terres plus riches & plus fécondes, des Peuples plus opulens & plus aguerris, & des Nations encore plus barbares & plus féroces. L'Amérique a donc été un Monde à conquérir pour l'Europe, & une proie à partager entre les Puiſſances Maritimes. Il ne fut pas ſi libre qu'on le penſe, d'y faire par-tout des établiſſemens paiſibles qui auroient ſuffi pour le bien du commerce. Les obſtacles qu'on y a rencontrés ont fait quelquefois dégénérer les deſcentes en invaſions. Alors l'ambition des Européens eſt devenue meurtriere. Enſuite les rivalités de gloire & d'intérêt, les haines d'Etat & de Nation qui déchiroient l'Europe, ont paſſé avec ſes vaiſſeaux & ſes Soldats en Amérique, pour s'y diſputer les nouveaux domaines & les nouveaux tréſors dont on s'envioit l'acquiſition. C'eſt encore-là, qu'aujourd'hui une partie de ces Puiſſances ennemies ſe porte les coups les plus violens.

BSERVATIONS

s inconvéniens où sont exposés ceux entreprennent d'écrire l'Histoire en :nd d'une Nation.

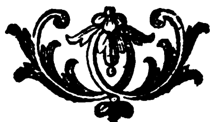
plupart des Histoires anciennes & :rnes, sont comme l'Iliade d'Ho- où l'on se bat toujours. On sent que les hommes répandus sur ce : qui n'est qu'un point, en com- son de l'immensité de l'Univers, nt presque toujours disputés quel- ortion de cette terre si étroite, & ı digne d'intéresser ses habitans; l'état de guerre n'empêche pas le des autres événemens. Les in- tions militaires n'étouffent pas ıtres penchans du cœur. Les Em- ont toujours donné le spectacle oix, des mœurs, des sciences, ingularités, des bisarreries, des utions, soit dans les manieres enser, soit dans les rapports du ernement, &c. En un mot, l'His- des Peuples ne devroit pas être ée à des campemens, à des sieges,

à des batailles, à des conquêtes, à des traités de paix.

On l'a ſenti depuis quelques années ; & dans ces derniers temps M. le Préſident Hénault, dans ſon excellent Abrégé de l'Hiſtoire de France, a ouvert le champ des Obſervations, des Anecdotes, des retours philoſophiques ſur l'état ancien du Monde François. On l'a beaucoup imité ; on a multiplié les Ouvrages dans ce goût & dans cette forme. D'autres ont tâché de lier davantage le récit des événemens, ſans toutefois renoncer à la liberté de recueillir des Anecdotes. Enfin, M. l'Abbé Velly s'étoit engagé dans une Hiſtoire de France en grand, qui devoit être en quelque ſorte l'Hiſtoire des mœurs & des particularités de la Nation : ſon projet étoit même aſſez en grand, & il en a exécuté près de huit volumes, qui ont eu l'approbation du Public.

Mais l'Hiſtoire, quand elle a de l'étendue, eſt ſouvent funeſte à ſes Auteurs. En recherchant la vie des Ancêtres, on uſe la ſienne : on fait dans la conſtruction de cet édifice, ce que la Bruyere dit de ceux qui bâtiſſent dans l'arriere-ſaiſon de la vie. *On*

rt quand on en est aux Peintres &
Vitriers : c'est-à-dire, qu'on est en-
: à l'Histoire & au Monde, quand
& l'autre commençoient à em-
ir les travaux de l'Histoire. M.
›bé Velly étoit parvenu aux temps
Valois. Désormais la scene agran-
fournissoit de grands traits à cet
:eur ; mais la mort ravit tout sans
.eur : on laisse l'Attelier littéraire
n Successeur qui ne peut pas en-
: se promettre de le fermer. C'est
qu'on a encore vu dans la personne
M. Villaret qui a eu le même sort ;
orte que nous lui voyons un troi-
ne Continuateur de cet Ouvrage.
Révolutions servent aussi à l'His-
e littéraire, qui n'est pas moins
losophique que celle des Rois &
Peuples.





SUR LA FABLE,

OU L'HISTOIRE POÉTIQUE.

LA Fable, ou l'Hiſtoire Poétique, n'eſt qu'une copie altérée de l'Hiſtoire Sainte. Pour le prouver, il eſt néceſſaire de prendre les choſes de plus haut.

Il n'y a point de Peuple qui n'eût pu aiſément, dans les premiers ſiecles de ſon établiſſement, marquer exactement ſon origine, & laiſſer à la poſtérité des monumens certains de ſon Hiſtoire, de ſa Religion & de ſes Mœurs : il eſt même aſſez étonnant qu'on ne l'ait pas fait. Mais il faut avouer que la groſſiéreté des Peuples dans ces ſiecles de barbarie, & le ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance, ſoin ſi pénible avant l'invention & la perfection des Arts, ont été la principale cauſe de l'ignorance où ils ont laiſſé leur poſtérité. Pour ſurcroît de malheur, lorſque les Arts & le commerce eurent abondamment pourvu à tous les beſoins de la vie, il n'étoit

toit plus temps de connoître la vérité. La chaîne des événemens successifs, qui remontoient jusqu'aux premieres origines, étoit rompue : les traces étoient pour la plupart, ou entiérement effacées, ou si défigurées par des traditions fabuleuses, qu'il n'étoit plus possible de démêler le vrai du faux. Dans cette confusion, chaque Peuple ignorant son origine, s'en fit une convenable à ses idées & à ses mœurs. On reçut pour des vérités toutes les imaginations des Poëtes : ce qui n'étoit d'abord qu'un jeu d'esprit, ou un conte agréable, devint un mystere de Religion. Chaque Peuple adopta les fausses traditions des Nations voisines, & se les appropria par les additions & les changemens qu'il y fit. Le même fond d'Histoire varié & corrompu, produisoit ainsi dans les différens pays une infinité de Fables différentes. Non-seulement les Dieux furent multipliés, mais de chacun d'eux on en fit plusieurs. Combien ne compte-t-on point de Jupiters & d'Hercules. Et de-là enfin, cette multitude de fictions impies, ridicules & licentieuses, que pour comble d'infamie on consacra par un culte religieux.

On peut juger par-là, combien il étoit difficile de se faire jour dans une si grande confusion, mais les obstacles ne servent qu'à animer le courage des Sçavans. Les Grecs ont les premiers tenté l'entreprise, & après eux quelques Latins, mais sans aucun succès considérable. Ils ne nous apprennent point sur quels modeles les hommes avoient fabriqué ces faux-Dieux, ni sur quel fond de vérité ils avoient construit leur systême d'Histoire & de Religion. Depuis l'établissement du Christianisme, plusieurs Sçavans ont cru avoir enfin développé le mystere à la faveur des connoissances certaines qu'ils tiroient de l'Ecriture-Sainte. Tels sont, *S. Justin*, *Origene*, *Tertullien*, *Minutius Félix*, *Clément d'Alexandrie*, *S. Athanase*, *S. Cyrille*, *S. Augustin*, *Théodoret*, *Arnobe*, *Lactance*, *Eusebe*, *Philon Juif*. Après ces anciens Auteurs, les derniers siecles nous en fournissent encore plusieurs autres, *Grotius*, *Casaubon*, *Vires*, *Bochart*, *Vossius*, *le Pere Thomassin*, *M. Huet*. Tous ces Sçavans sont unanimement persuadés que toutes les Fables des Payens, depuis les Chaldéens & les Egyptiens, jusqu'aux derniers

iecles du Paganisme, sont fondées sur de véritables Histoires; c'est-à-dire, l'Ecriture-Sainte ou l'histoire de l'ancien Testament.

En effet, nous voyons que de tous les Peuples de la Terre, le Peuple Hébreu, Peuple choisi de Dieu, est le seul qui, par une Providence spéciale, a conservé sans altération, depuis son origine, le dépôt de la vérité. Et sans cette tradition que sçaurions-nous aujourd'hui de la création du monde, de la multiplication des hommes, du déluge, & du partage de la Terre entre les enfans de Noé? N'est-ce pas un miracle sensible que ce précieux dépôt soit parvenu jusqu'à nous dans toute sa pureté à travers l'espace immense des temps, & les ténebres épaisses où toute la Terre étoit plongée? Or plusieurs raisons persuadent que cette source de vérité différemment communiquée, a servi, pour ainsi dire à toutes les Nations, comme de fonds pour composer toutes leurs fables & tous les mysteres de leur Religion. Car il est évident que les premiers Descendans de Noé ne pouvoient pas ignorer le vrai Dieu, ni l'histoire du monde jusqu'au déluge. Il est même vraisem-

blable que lorsque leur postérité commença à l'oublier, elle ne l'oublia pas entiérement, & qu'elle en conserva encore avec respect, du moins les principaux traits. Ceux donc d'entr'eux qui commencerent les premiers à altérer cette Histoire, sur quel autre fonds purent-ils composer leurs fables, si ce n'est sur ce fonds de vérités qui étoient reçues & connues de tout le monde? Comment auroient-ils osé proposer à une Nation une Religion toute nouvelle, & une Histoire de son origine & de ses ancêtres, toute différente de celle dont elle conservoit encore les vestiges? Cela n'est pas dans le caractere de l'esprit humain, sur-tout par rapport à ces siecles de simplicité où les Poëtes n'avoient pas encore gâté l'esprit des Peuples par la hardiesse & les charmes de la fiction, & voilà l'état où demeurerent les Peuples jusqu'à Moyse. La Fable encore simple étoit bornée à un petit nombre d'événemens & de Héros fabuleux. On n'adoroit que cinq ou six Dieux, & peut-être le même Dieu sous différens noms.

Mais ce premier pas une fois fait, le reste ne coûta plus rien; c'est-à-dire, que lorsque les Peuples eurent une fois

franchi les barrieres de la vraie tradition par l'altération de leur Histoire, & des idées qu'ils avoient de Dieu, ils se livrerent dans la suite des temps aux plus ridicules excès. Et il est assez vraisemblable que ce fut encore la vérité qui servit de fondement à leurs nouvelles erreurs. Moyse fit en Egypte des prodiges dont la renommée remplit toute la terre. Les Israélites, après leur sortie d'Egypte, firent des conquêtes si rapides & accompagnées de prodiges si éclatans que tout l'Orient fut consterné. Les Peuples fuyant devant une Nation si redoutable porterent de toutes parts la terreur de ses armes & l'histoire de ses exploits, mais si altérée par l'ignorance ou par l'envie, que ce qui étoit une véritable histoire se trouvoit travesti en pure fable par le changement des noms & des circonstances. Les choses continuerent sur ce pied-là, jusqu'à la venue des Poëtes, *Homere*, & *Hésiode* & leurs successeurs, & des faux-Prêtres chez les autres Nations. On peut croire qu'ils eurent quelque connoissance des Livres saints : mais quoiqu'il en soit, les uns par d'ingénieuses fictions, les autres par des superstitions intéressées, effacerent le

peu de vestiges qui restoient de la vérité, & par la multitude de nouvelles fables qu'ils composerent sur les premiers modeles, acheverent de défigurer le tableau & de confondre l'histoire de toute l'antiquité payenne.

Plusieurs Sçavans ont travaillé avec succès à débrouiller ce mêlange confus de vrai & de faux, à rapprocher les aventures fabuleuses des événemens véritables, sur lesquels elles ont été composées, & à reconnoître les vrais personnages sous des noms supposés & défigurés.

On voit de quelle importance il est de connoître comme Dieu veut que nous l'honorions par les soins qu'il a pris de ménager & de conserver les preuves de la vérité & de la divinité de ses instructions sur ce sujet. En faisant voir les Fables & les Religions des Gentils fabriquées comme d'après les narrations de l'Ecriture-Sainte, on établit le droit d'aînesse & l'autorité de la vérité sur le mensonge; celle des Saintes-Ecritures sur les inventions des hommes; de la vraie Religion, pardessus les fausses qui n'en sont qu'une imitation corrompue. C'est ainsi que Saturne & Janus, qu'on confond sou-

vent, ſont des copies principalement de Noé. Celui-ci ayant partagé la terre entre ſes trois enfans, les Poëtes partagerent l'Empire de l'Univers entre les trois enfans de Saturne : ainſi du reſte. On trouve ces divers rapports expliqués dans le Traité de la Fable de M. l'Abbé Banier, & dans pluſieurs Auteurs.

SUR LA MATIERE

DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

L'ORIGINE des Fables ſe perd dans l'antiquité la plus reculée ſelon M. l'Abbé Banier. La communication que Dieu voulut bien avoir avec les Patriarches, & dont la connoiſſance ſe conſerva par tradition dans le Paganiſme, a été la premiere ſource de ce mêlange continuel des Dieux & des hommes qui fait tout le merveilleux des anciennes fictions. Dans les premiers temps les hommes n'adoroient qu'un ſeul Dieu. Noé conſerva dans ſa famille le culte que ſes Peres avoient rendu au Créateur ; mais ſes Deſcendans ne furent pas long-temps à en al-

térer la pureté : les crimes auxquels ils s'abandonnerent, affoiblirent bientôt l'idée de la Divinité, & on commença à l'attacher à des objets sensibles. Ce qui parut dans la Nature de plus brillant & de plus parfait enleva leurs hommages, & par cette raison, le Soleil fut le premier objet de leur superstition. Du culte du Soleil on passa à celui des autres Astres & des Planetes : toute la milice du Ciel, pour user de l'expression de Moyse, s'attira un culte religieux, ainsi que les élémens, les fleuves & les montagnes : on n'en demeura pas-là : la Nature elle-même fut regardée comme une Divinité ; & sous différens noms, elle devint l'objet du culte de différentes Nations. Enfin les grands hommes parurent mériter, ou par leurs conquêtes, ou par l'invention des Arts, des honneurs qui n'étoient dûs qu'au Créateur de l'Univers.

Les Métamorphoses que l'on voit dans Ovide, à les bien définir, ne sont que l'histoire des passions des Dieux ou plutôt des hommes travestis en Dieux, & sur-tout de leurs amours. Toutes ces Fables font une partie de la Mythologie des Anciens. Envisagées sous différens rapports, elles peu-

vent renfermer divers sens. De-là cette diversité qu'on remarque dans les Mythologues pour les interprêter, chacun ayant saisi l'allégorie qui étoit la plus conforme à sa maniere de penser. Sous cette mystérieuse obscurité qui les enveloppe, on y a trouvé tout ce qu'on a voulu, Physique, Morale, Médecine. Au fond, on ne doit regarder les Fables que comme les dépositaires des événemens du monde naissant : il faut donc laisser-là toutes les allégories, pour ne s'attacher qu'à découvrir les vérités purement historiques qu'elles renferment. Anciennement les hommes & les Rois même ne connoissoient point cette bienséance que la politesse de nos mœurs a introduite, ils ignoroient encore plus les principes d'une bonne morale, ce qui les rendoit également grossiers & féroces : lorsqu'ils alloient demander quelque Princesse en mariage, & qu'on la leur refusoit, ils armoient pour l'enlever. Les drapeaux militaires & les vaisseaux portoient des figures qui faisoient reconnoître leurs Maîtres ; & les enseignes étoient ou des animaux, ou des oiseaux, ou quelque monstre d'une figure bisarre & inconnue : on trouve même

ces repréſentations ſur les monumens ſur les médailles & ſur les monnoie: Or ceux qui décrivoient ces ſortes d'ex péditions, au lieu de dire qu'un te Prince avoit enlevé ſur ſon vaiſſeau ou pris par la force des armes quelqu Princeſſe dont il étoit amoureux, pu blioient qu'il s'étoit changé en lion en aigle, en taureau, &c. C'eſt ain que par des explications toutes natu relles & purement hiſtoriques, o peut diſſiper les ombres que les an ciennes fictions des Poëtes avoient r pandues ſur l'hiſtoire des premie temps.

LES FABLES,

OU LES CONTES FABULEUX

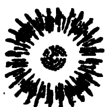
L'INVENTION de ces Fables où le animaux ſont les maîtres & les doc teurs du genre-humain, eſt une de plus utiles & des plus ingénieuſes dor il y ait mémoire. Ce ſont des leçon qui ne déplaiſent pas, & qui pou être badines & enjouées n'en montren pas avec moins de certitude la hont & l'injuſtice des paſſions déréglées. I y a des Fables qui conſiſtent dans l

ſimple récit d'une action : les plus parfaites ſont, pour ainſi dire, agir les Acteurs, & deviennent par-là dramatiques : elles forment une eſpece de comédie très-courte, mais très-inſtructive. L'action doit être priſe dans les mœurs & dans les caracteres des animaux qu'on met ſur la ſcene ; c'eſt-à-dire, que le renard doit être ruſé, le mouton doux & paiſible, le chien fidele, le ſinge fertile en tours ingénieux. Le lieu de la ſcene mérite auſſi qu'on y faſſe attention : il n'eſt pas permis de mettre le loup & le mouton ſur une tour. Ce n'eſt pas-là qu'ils peuvent naturellement ſe rencontrer.

Les Fables ne ſont pas tellement affectées aux animaux qu'on ne puiſſe y introduire quelquefois les hommes, les arbres, les Dieux, & même des perſonnages allégoriques. On y eſt autoriſé par l'exemple d'Eſope. Cependant il eſt à propos d'en uſer ſobrement, ſur-tout à l'égard des êtres inſenſibles. Il faut ſe faire violence pour s'imaginer que les plantes converſent enſemble.

On croit communément qu'Eſope fut inventeur de la Fable ; ſi la gloire en étoit due à quelqu'autre, ce ſeroit

une lâche ingratitude au genre-
main, d'avoir laissé périr le not
la mémoire d'un homme qui l'a 1
si utilement. Socrate, dans sa pri
mit en vers une partie des Fables
sope. Gabrias & Phedre leur prête
aussi les agrémens de la Poésie ; ce
rendit leurs instructions plus gracie
& plus efficaces. La France a eu
ses Fabulistes. M. de la Fontaine
tellement signalé en ce genre,
ni les Anciens, ni les Modernes
contesteront point avec lui pour
rang. Si l'on pouvoit opposer ave
même avantage les nouveaux Aut
des Poëmes épiques à Virgile & à
mere, les Historiens récens à T
Live & à Tacite, ainsi du reste
question tant débattue sur la préé
nence des Anciens & des Modern
seroit décidée sans appel par l'una
mité des suffrages.





SUR LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Réflexions sur cet objet.

LA Littérature est devenue parmi nous une espece d'Empire, ou si l'on veut de République. Foible d'abord, comme tous les nouveaux établissemens, cet Empire a eu dans la suite ses progrès, ses temps de conquête, son période de grandeur & de magnificence. Il a essuyé des tempêtes, soutenu des guerres, éprouvé des révolutions; il a produit des Héros & des hommes médiocres, des génies laborieux & des esprits sublimes; quelques-uns qui ne méritoient pas de paroître, & plusieurs dont on regrettera toujours la perte. Il s'y est élevé des monumens dont les uns ne subsistent plus avec honneur, & les autres ne périront jamais.

Qui suivra l'Histoire de cet Empire dans chaque partie & selon l'ordre chronologique, y verra au commen-

cement des efforts ; des essais, des étincelles de génie ; il passera insensiblement à des temps plus heureux, & trouvera des trésors plus abondans. C'est vers le milieu du dernier siecle, qu'on voit les grands maîtres se multiplier, les Académies s'établir, les Muses prendre un air plus décent, un ton plus ferme, une parure plus magnifique, le goût du vrai Beau s'emparer du langage, de l'éloquence, de la poésie, de toutes les sciences.

Mais à mesure que les progrès deviennent sensibles, que l'émulation s'augmente, que les nouvelles découvertes reculent les limites de ce monde littéraire, on y voit naître des divisions, des querelles, des partis : il n'est aucun canton dans le ressort des Lettres où il n'y ait eu quelques altercations. Quelquefois ce furent de simples escarmouches ou des actions particulieres, qui ne s'étendirent qu'à un petit nombre de combattans : quelquefois il y eut des guerres générales, des hostilités longues, vives & opiniâtres, comme fût la grande controverse sur les Anciens & les Modernes, dans laquelle tout l'Empire des Lettres prit parti, & où il y eut des ligues offen-

sives & défensives, des chefs de [illegible]tation, des attaques vigoureuses, des combats fameux. Cependant il faut observer que ces divisions intestines, bien loin d'affoiblir la puissance des Lettres, lui ont donné au contraire de nouvelles forces, soit parce que l'opposition des sentimens éclaircit de plus en plus la vérité, soit parce que les esprits acquierent par la dispute plus de pénétration, plus de goût & plus de richesses.

LE DIX-HUITIEME SIECLE,

CONSIDÉRÉ DU CÔTÉ DE LA SCIENCE.

LES Lettres & les Arts comptent aujourd'hui presque autant de partisans, que la plupart de nos Villes contiennent de Citoyens élevés avec quelque soin. On peut assurer, que si notre siecle n'est pas plus fécond en génies d'un certain ordre que les précédens, il a du moins l'avantage de posséder plus d'hommes éclairés. On en a la preuve par les Journaux où nous voyons annoncer chaque mois une multitude

des productions littéraires qui décelent le point de lumieres auquel nous sommes parvenus. Mais outre les Ouvrages que la voie de l'impression transmet au Public, combien d'autres demeurent ensévelis dans les cabinets, où ils ont été condamnés en naissant à ne voir jamais le jour. Le monde est plein d'amateurs des Lettres & des Sciences, qui sacrifient en secret aux Muses, & qu'un excès de modestie ou de délicatesse dérobe à notre admiration. Que de productions manuscrites dont nous sommes privés! Histoire, Eloquence, Poésie, Philosophie, Sciences exactes, rien n'est échappé à une foule de plumes qui mériteroient de devenir publiques.

On se fait quelquefois une idée du monde aussi fausse qu'injuste. On y suppose sur des rapports peu fideles une paresse & une langueur qui bannissent tout genre d'occupation. C'est ne connoître, ni son siecle, ni les hommes en général. Il est essentiel à l'esprit humain d'être appliqué. Les siecles peuvent changer les objets de cette application, mais ils n'en détruiront jamais le goût ni le besoin. Qu'on ouvre les Annales de la France en par-

ticulier, & l'on y verra les preuves de ce que je dis. Il a toujours fallu de l'occupation aux hommes.

A ces âges trop connus, où nos Peres ne respiroient qu'une gloire tumultueuse, ont succédé des temps plus tranquilles & plus favorables aux Arts. L'érudition renfermée dans quelques Congrégations appliquées par état à l'étude, a franchi l'enceinte étroite où elle languissoit dans une mystérieuse captivité. L'horison des Lettres s'est étendu. Le monde est devenu une école de politesse fondée sur toutes les connoissances propres à orner l'esprit. On s'est partagé en petites sociétés dont la plupart sont autant d'Académies domestiques, où regne souvent tout le mérite des Sçavans des siecles passés, à la présomption près. Tous les rangs, toutes les conditions, tous les sexes y contribuent aux lumieres communes. Tout ce que la Presse livre au Public y est apprécié : tout ce que les grands Artistes produisent y est jugé. Il résulte de-là un ton général qui est celui de la Nation, où l'on ne verroit plus qu'un Peuple littéraire, s'il étoit possible d'en retrancher un certain nombre de Citoyens voués par leur naissance à des

bons guides on abrege la voie, (
fait aucun pas qui soit inutile.

Mais quand une fois on co
assez bien le pays pour ne s'y pa
dre; quand on en sçait assez les
tes pour ne pas s'y méprendre; q
on en a trop bien appris les m
pour y paroître étranger, alors c
plus besoin ni de guides, ni d'i
prêtes. On peut donc se livrer à
génie, à son industrie, & y tr(
des ressources d'autant plus heur
qu'elles sont plus naturelles. E
travaillant plus que sur son p
fonds, on jouit d'un bien dont la
session ne se partage avec perso
c'est-à-dire, que le goût étant (
& le génie développé, on ne doit
s'asservir à la gêne de l'imitation
doit suivre la Nature.



DISSERTATION

SUR LE GOUT.

L'Art de ſentir & de juger en matiere de Goût. Paris 1762.

En quoi conſiſte le goût qui crée, qui juge, qui admire les chefs-d'œuvres du vrai & du beau dans les Arts, dans les Sciences & dans les productions de la Nature ? C'eſt un objet qui mérite d'être diſcuté; objet important par lui-même, intéreſſant par ſes effets. Les grands hommes de l'antiquité, & nos meilleurs Ecrivains, ſe ſont occupés de ſa théorie : s'ils n'ont pu donner une idée ſatisfaiſante du goût, leurs Ouvrages nous en fourniſſent au moins des modeles. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'empire du goût fût établi ſur des principes ſolides & inébranlables.

C'eſt une opinion généralement répandue, & un préjugé univerſel de croire que le mot *goût* eſt un terme vague, qui ſe refuſe à la définition.

Bien plus, la succession des temps a donné à cette opinion la force de la vérité : l'autorité d'une foule d'hommes de génie que l'on compte parmi les Anciens l'a confirmée. Mais parce que la connoissance spéculative du goût leur a échappé, faudra-t-il y renoncer ? L'honneur de cette découverte seroit-il dû à notre siecle ?

« Après avoir lu, dit l'Auteur, tous » les Ouvrages sur le goût, il m'est » resté encore une multitude de dou- » tes dans l'esprit. Je cherchois la lu- » miere & je ne l'ai point trouvée : » on a beaucoup écrit sur le goût, mais » toujours en partant d'un point d'obs- » curité, & l'on s'est égaré. Le moyen » le plus sûr pour écarter les nuages » sous lesquels le goût est caché, est » de remonter à ses principes, & d'en » faire voir les effets. Après avoir » long-temps cherché ces principes, » j'ai cru les découvrir ». A l'exemple d'Aristote & de Descartes, il faut procéder méthodiquement, continue-t-il, la distinction des différentes especes de beau, & par conséquent la division des objets de goût, s'offre ici naturellement.

Il y a un Beau essentiel & indépen-

dant de toute institution humaine & même divine : il réunit tous les suffrages ; tel est le goût de la belle Nature. Il y a un Beau, naturel & indépendant de l'opinion des hommes : le goût l'apperçoit & le saisit dans la réunion des regles éternelles du Beau avec la pratique de celles que les Sçavans ont consacrées. Enfin il y a un Beau arbitraire jusqu'à un certain point : le goût qui apprécie ses effets est factice. L'exemple le fait naître, l'habitude le confirme, & le préjugé le grave dans le fond de notre ame. Mais malgré la contrariété des jugemens des différens Peuples sur ce qui le constitue, il a cependant une nature, une essence qui le soumet aux loix éternelles du Créateur, & à celles que l'Artiste a établies.

Ce Beau, libre par le choix du sujet, peut s'ouvrir une nouvelle carriere, semblable aux Tyrans qui foulent aux pieds toute sorte de Loix, il n'en reconnoît qu'une seule, le succès. Il est facile à celui qui connoît les regles de distinguer les cas où le nom de *Beau* qu'on lui donne est un titre réel, & ceux où il n'est qu'une usurpation. Le Beau moral, le Beau politique, le

Beau intellectuel sont des anne la même chaîne & forment la s division.

Les sources du Beau étant ai couvertes, & ses especes dévelo il s'agit de rechercher l'origine di c'est ce que fait l'Auteur en s une marche très-méthodique.

On doit l'attribuer sans diffi l'activité perpétuelle de l'ame curiosité insatiable de l'esprit, à condité de l'imagination, au de jours avide du jugement qui c à comparer, à connoître & à pr cer. Toutes ces facultés sont pa l'essence de l'homme : le goût sentiellement en lui, comme la dans la lumiere, puisque l'ame aussi nécessairement que la lu éclaire.

Si l'on veut remonter à la ca goût, on est tenté de la recon dans l'analogie, & la conformi blie par le Créateur entre les b sorties de sa main bienfaisante, faculté qui les apperçoit & les cie. Dans les beautés d'imita c'est l'influence du même princi opere : les productions des Art comme des émanations des b

primi

primitives ; & nous ne jugeons de la perfection de la copie que par l'idée que nous avons de l'original. L'Auteur n'adopte point les définitions du goût données par MM. de Montesquieu, de Voltaire, d'Alembert, le Batteux, parce qu'elles n'ont pas les qualités nécessaires & requises par les loix de la Logique pour constituer une bonne définition. Selon son opinion, le goût, dans tous les genres du Beau, est un sentiment passif, lorsqu'il en reçoit, ou qu'il en conçoit l'idée : il est actif, lorsqu'il s'exprime, qu'il peint cette idée avec la force & la grace dont elle est susceptible. Le mérite du goût passif est celui de la balance, qui ne donne pas le poids au corps, mais qui en procure la connoissance ; elle agit, mais elle n'ajoute, ni ne retranche, n'ôte, ni ne donne rien : l'action du goût estimateur est la même. Quand même cette définition seroit défectueuse, elle peut donner occasion à la naissance d'une autre plus exacte & plus heureuse.



AUTRES OBSERVATIONS

SUR LE GOUT.

Le goût n'eſt pas une choſe arbitraire : il eſt relatif aux temps, aux circonſtances, aux caractéres. Perſonne ne voit également les mêmes objets; & combien, ſuivant leurs diverſes poſitions, n'en voient que de différens? Ce qui eſt le plus dans la Nature plaira plus généralement, mais encore ce ſentiment variera-t-il ſelon les diſpoſitions particulieres. Un connoiſſeur ſe tranſportera, là où un homme groſſier ne ſera pas le plus légérement ému. La délicateſſe du goût eſt quelque choſe d'étonnant. Le ſtyle eſt une empreinte de l'ame où l'on voit les divers caracteres de ſes paſſions. Le langage des Dogmatiques eſt faſtueux; celui des Pyrrhoniens modeſte, circonſpect. Platon parloit avec enflure; Socrate étoit toujours modéré & penchoit vers la raillerie; Mallebranche écrit avec enthouſiaſme; Leclerc & Leibnitz moins vifs ſur une opinion, ou peut-être moins perſuadés, diſent les mêmes

choſes avec ſens-froid. Le contraſte ſi marqué entre quatre hommes célebres, MM. Arnaud, Claude, Nicole, Jurieu, eſt l'effet de la contrariété de leurs humeurs : car la même opinion eſt ſoutenue avec douceur & emportement. M. Mainbourg, dont l'imagination s'étoit exercée à peindre des combats & des aſſauts, avoit contracté une grande bouffiſſure de ſtyle.

SUR LE BEAU.

Traité du Beau, par le Pere André, Jéſuite, 1741.

De tout temps on a diſputé ſur le Beau. Mais ce Beau que nous admirons dans les Ouvrages de la Nature, qui nous charme dans les chefs-d'œuvres de l'art, qui nous transporte dans les productions du génie : ce Beau, qui, comme un feu céleſte, concentré dans chacun de nous, éclaire nos eſprits, échauffe nos cœurs, imprime un caractere de grandeur à nos idées, de nobleſſe à nos ſentimens, de décence à nos manieres, de dignité à notre

AUTRES OBSERVATIO

SUR LE GOUT.

Le goût n'eſt pas une choſ
traire : il eſt relatif aux tem
circonſtances, aux caracteres. I
ne voit également les même
& combien, ſuivant leurs di
ſitions, n'en voient que de
Ce qui eſt le plus dans la Na
plus généralement, mais enc
timent variera-t-il ſelon l
tions particulieres. Un co
tranſportera, là où un hom
ne ſera pas le plus légérem
délicateſſe du goût eſt q
d'étonnant. Le ſtyle eſt u
de l'ame où l'on voit
racteres de ſes paſſions. I
Dogmatiques eſt faſtue
Pyrrhoniens modeſte, c
ton parloit avec
toujours modé
raillerie ; M
thouſiaſme
vifs ſur
moins

conduite : ce Beau, que l'imagination cherche dans ses délires, qui prend la teinture de nos préjugés, que la mode assujettit à ses caprices, comment le définir ?

Ici les opinions se partagent, & les systêmes se multiplient, selon le point de vue que chacun choisit. En 1741, le P. André fit paroître son *Essai sur le Beau*. Cet Ouvrage ne tarda pas à être goûté. Le Public applaudit aux idées du Philosophe, & rendit justice aux talens de l'homme de Lettres : aussi l'*Essai sur le Beau* a-t-il passé constamment, chez les Connoisseurs, pour le systême le plus suivi, le plus étendu, le mieux digéré que nous eussions sur cette matiere. En voici l'Analyse.

Tout ce qui est beau, se rapproche de l'unité, ou par la simplicité de son être, ou par l'ordonnance de ses parties, ou par la combinaison de ses rapports. L'unité est donc la forme essentielle qui caractérise le Beau. Cette unité prend sa source dans l'immutabilité de l'essence, dans l'institution libre du Créateur, dans nos conventions & nos systêmes. De-là, trois especes de Beau ; le Beau essentiel, le Beau naturel, le Beau systématique.

Le Beau se rencontre dans les esprits & dans les corps : de-là le Beau sensible & le Beau intelligible. La question du Beau sensible, se réduit au Beau visible, dont l'œil est le juge naturel; & au Beau musical, dont l'oreille est l'arbitre née. Pour le Beau intelligible, il faut le chercher dans les mœurs, où il fait le mérite & le bonheur de l'humanité; dans les pieces d'esprit, où il fait l'ornement & les délices de la raison.

Beau visible. La régularité, l'ordre, la proportion, la symétrie, sont essentiellement préférables à l'irrégularité, au désordre, à la disproportion. Une figure est d'autant plus élégante, que le contour en est plus juste & plus uniforme. Si l'on compose un dessein de pieces différentes, égales ou inégales en nombre pair ou impair, elles y doivent être tellement distribuées, que de cet assemblage résulte un tout, où rien ne se confonde, où rien ne se contrarie, où rien ne rompe l'unité du dessein. Principe incontestable : le sentiment le dicte, la raison l'appuie; l'art ne s'en écarte point. Voilà donc un Beau essentiel, qui est comme le fond du Beau visible.

Ce fond si riche, si agréable par lui-même, l'Auteur de la Nature a pris soin de le relever par les couleurs : c'est par leur éclat, qu'il a trouvé le moyen d'introduire dans l'Univers un nouveau genre de beautés, qui nous offre par-tout un spectacle si brillant & si diversifié. Il a peint le ciel d'un azur dont la vue ne se lasse jamais : il a tapissé la terre d'une verdure émaillée de mille fleurs, qui nous applique sans nous fatiguer. Qu'il y ait un Beau naturel, cela est donc évident par le seul coup-d'œil sur la Nature.

Ce genre de beauté est indépendant de nos opinions & de nos goûts : il n'est point de peuple, point de personne qui n'ait sa couleur favorite. Pour prononcer sur ces goûts différens, consultons les juges naturels du Beau visible. Que disent les yeux ? Que la lumiere est la reine & la mere des couleurs : sa présence les fait naître, son approche les anime, son éloignement les affoiblit, son absence les fait mourir. Rien par conséquent de plus naturel, de plus raisonnable, que d'adjuger au blanc la supériorité sur le noir, de mesurer même la beauté des couleurs par leur éclat. Quoiqu'il en

t, chaque couleur eſt d'autant plus
le qu'elle eſt plus pure, plus homo-
ıe, plus uniforme. Au reſte, quel-
: brillante que ſoit une couleur,
nous raſſaſieroit bientôt, ſi nous
'ions qu'elle à conſidérer dans le
ıde. En cela, comme en toute au-
choſe, l'Auteur de la Nature a eu
ı de prévenir nos dégoûts. Il y a
-peu de couleurs ſimples : mais
ıbinées les unes avec les autres,
ıbien par ce mêlange ne donnent-
s pas de couleurs composées ? Il ſe
e, à la vérité, du faux, du con-
.ictoire, de l'arbitraire dans nos
érentes idées ſur le Beau. De-là il
ſeulement conclure, qu'il exiſte
Beau variable, un Beau arbitraire,
n'a droit de plaire univerſelle-
ıt, qu'autant que le génie & le
t préſident à ſes écarts, & les ra-
:ent par des traits heureux.
.'idée d'ordre entre néceſſairement
s la notion du *Beau moral*. La pre-
re regle des mœurs eſt un ordre
ntiel, abſolu, indépendant de toute
itution, même divine. Dans cet
:e, que les nuages des paſſions peu-
t ſeuls nous dérober, la raiſon dé-
vre Dieu à la tête, comme l'Etre

infini & ſuprême. L'eſprit créé immédiatement au-deſſous, comme ſon premier ſujet, par la prérogative eſſentielle de ſe connoître lui-même, & de pouvoir s'élever juſqu'à ſon Auteur; la matiere, dans le dernier rang, comme une ſubſtance aveugle & purement paſſible, capable de recevoir l'être, mais incapable de le ſentir. Cet ordre immuable, entre les objets de nos idées, nous dicte l'ordre de nos jugemens. L'Être ſuprême doit avoir le rang ſuprême dans notre eſtime. Nous devons toujours donner à l'eſprit le premier pas ſur le corps; & puiſque ces deux êtres, malgré la diſtance infinie qui les ſépare, ſe trouvent réunis pour compoſer un même tout; il faut que l'eſprit ſe conſidere dans le corps, comme le Gouverneur d'une Place dont il doit répondre à tous les inſtans au Souverain qui la lui a confiée.... Tout homme eſt notre prochain, notre ſang, notre frere. L'hiſtoire de notre origine nous l'apprend. Indépendamment des monumens ſacrés qui nous atteſtent que nous deſcendons tous d'un pere commun, nous en portons la tradition vivante dans nous-mêmes. J'en appelle à cette loi

précieuſe d'humanité, à ce ſentiment naturel, qui, lorſque nous laiſſons à notre cœur la liberté de s'étendre au gré de ſes deſirs, embraſſe toute la nature humaine. Ce n'eſt pas une leçon que nous ayons appriſe des Philoſophes, une loi que nous ayons reçue des Légiſlateurs; c'eſt un héritage que nous recevons en naiſſant du cœur de nos Peres, & que notre ſang porte, pour ainſi dire, empreint dans toute ſa maſſe.

Que dirons-nous de l'ordre civil & politique? Cet ordre, contre lequel on ne murmure que par ingratitude, remplace par l'équité des loix l'égalité des conditions. Chargé de rétablir dans ſes droits l'ordre de la nature, il fait ſuccéder la ſubordination à l'indépendance, la regle à la confuſion, la juſtice à la force, la ſûreté publique à l'inquiétude générale, le repos des particuliers aux alarmes continuelles. Le reſſort ſecret qu'il emploie eſt l'amour de la Patrie: amour auſſi naturel que l'amour de nous-mêmes & de nos parens, qui naît en nous par inſtinct, & qui ſe confirme par la raiſon; qui s'établit d'abord par l'intérêt, mais qui ſe ſoutient par l'hon-

neur & par la vertu ; qui s'allarme, pour ainsi dire, par le zele pour sa propre maison, mais qui s'enflamme par celui des autels, qui réunit tous les motifs divins & humains pour nous lier ensemble inséparablement sous les idées les plus touchantes. Ces principes nous laissent appercevoir tout ce qui constitue le Beau dans les mœurs : son caractere est une constante, pleine & entiere conformité du cœur avec l'ordre.

POUR LE BEAU, essentiel à tout Ouvrage d'esprit, l'Auteur veut que l'homme de Lettres sçache orner le solide, parer la science, polir l'érudition, s'élever, descendre, marcher terre à terre, ou prendre l'essor, selon la nature des sujets. En un mot, le Public s'obstine à lui demander du Beau dans les productions de son esprit. Quel est ce Beau qu'on lui demande ? D'abord la vérité, l'ordre, l'honnête & le décent. La vérité, parce que la parole n'est instituée que pour en être l'interprête. L'ordre, parce qu'il y en a un entre les vérités. L'honnête, parce qu'un précepte essentiel d'éloquence est de parler toujours de la Divinité avec respect, & de parler tou-

jours aux hommes avec pudeur & modestie. Le décent, parce qu'on ne réussit point à plaire quand on méprise les bienséances, les égards, ce qui est dû aux temps, aux lieux, à la nature de son sujet, à son état, ou à son caractere, à celui des Lecteurs, à leur raison sur-tout, qui juge ordinairement du cœur par les Ecrits. Voilà le Beau essentiel à tout Ouvrage d'esprit. Si les hommes n'étoient que raisonnables ils s'en contenteroient; mais ils sont sensibles, & ils ne se laissent persuader que par des mouvemens qui les transportent. Prêtons-nous à leur foiblesse si nous voulons amuser leur goût: revêtons la vérité d'images, pour mettre l'imagination dans ses intérêts: que les sentimens l'accompagnent pour la faire goûter au cœur: introduisons-là dans l'ame par des mouvemens qui l'animent. C'est un Beau naturel, puisqu'il porte sur la constitution de notre nature.

Il est cependant, pour tout Ouvrage d'esprit, un Beau artificiel: il résulte de l'agrément des paroles; agrément plus ou moins arbitraire; agrément auquel, tout frivole qu'il est, quand il est seul, nous ne voyons que trop

d'Auteurs sacrifier tout le reste, à la honte de la raison, & au détriment de la vertu. En effet trois choses sont comme les élémens du discours; l'expression, qui rend notre pensée; le tour, qui lui donne une certaine forme; le style, qui la développe pour la mettre dans les différens jours qu'elle demande par rapport à notre dessein. Si l'exprèssion est riche, le tour heureux, le style égal & propre du sujet, c'est un mérite de plus pour un Ouvrage, & ce mérite est le plus promptement récompensé.

OBSERVATIONS
SUR QUELQUES ÉCRIVAINS CÉLEBRES.

Fables de la Fontaine, quatre volumes in-4°. Paris 1756.

LA FONTAINE ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses Ouvrages; l'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie, & l'amour de la liberté fut le guide de sa plume & de ses productions, comme il l'étoit de son goût & de ses inclinations. C'est

cette aisance & cette facilité d'écrire qui le faisoit ingénieusement appeller par Madame de Bouillon un *Fablier*, pour dire, que les Fables étoient une production naturelle des idées, qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête. Le soin de les en tirer fut tout son travail, ou pour mieux dire, fut l'ouvrage de la douce & tranquille rêverie dont il s'occupoit. Ses expressions délicates, enjouées & naïves, furent des copies fideles de la belle Nature, dont le goût, de concert avec l'esprit, lui fit saisir par-tout les nuances & les traits. C'est ainsi, qu'en remaniant les Ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des graces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Esope, il l'a surpassé autant par la justesse des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il l'a laissé derriere lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carriere toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agrémens piquans. Aussi peut-on dire, qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre; car ceux qui ont voulu

courir la même carriere ont paru si foibles, comparés à lui, qu'on trouve en quelque sorte téméraire d'avoir osé tenter de l'imiter.

SUR LES LETTRES

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si chaque Auteur se peint dans ses Ouvrages, quelque médités qu'ils soient, il le fait bien mieux dans les conversations & dans les lettres qui n'en doivent être que l'imitation. C'est-là qu'il faut le chercher. A ce compte il est difficile de voir un plus beau caractere que celui de Madame de Sévigné. Elle écrit par sentiment: l'on sent que c'est son cœur qui parle, ce n'est pas que l'esprit n'y soit pour quelque chose, & qu'elle ne l'eût cultivé, car il faut qu'il l'ait été pour bien écrire. Elle avoit orné le sien d'un grand nombre de connoissances, non-seulement par la lecture des bons Livres de diverses langues, mais plus encore par l'étude du grand Livre de la Cour & du monde poli, & par des réflexions nées d'un goût naturel. Ce

goût se fait sentir à chaque ligne dans ses Lettres, mais c'est le sentiment pur qui dirige ses connoissances acquises, ses réflexions naturelles & même son goût.

Pour avoir une idée juste de cet Ouvrage, dicté par la nature même, il en faut considérer le but, le style & les sujets.

Les sujets sont ceux que son point de vue sur la scene du monde lui présentoit au hazard, point de vue fixe sur sa fille qu'elle aimoit uniquement, sur sa famille, sur elle-même, sur ses occupations, sur ses amusemens, sur l'humeur où elle se trouvoit: du reste un coup-d'œil sur la Cour, sur la Ville, sur les nouvelles courantes, sur la politique, sur les événemens, sur les lectures, sur la piété; car elle étoit remplie de Religion: Voilà ce qui fait la matiere de ces Lettres presque journalieres, ou si l'on veut de ses entretiens éternels avec sa fille durant ses longues absences: & comme tout entre dans les entretiens familiers; l'on peut juger que tout cela se trouve libéralement semé, comme des *fleurs* dans un *parterre*, où l'*abeille* en errant *fait du miel* de tout ce qu'elle

rencontre. Le trait du plus naïf de nos Poëtes, exprime le caractere des Lettres en question; & à propos de la Fontaine, nous ne pouvons mieux représenter la maniere de Madame de Sévigné, qu'en la mettant en parallele avec celle de l'Auteur des Fables. Elle étoit en femme ce qu'il fut en homme : en Prose ce qu'il fut en Vers. Les Lettres de l'une, & les Fables de l'autre sont passées, si l'on ose parler ainsi, par la même filiere d'esprit, même naïveté, même élégance, même délicatesse, même négligence en fait de graces. Car ce sont ces graces finement négligées, qui font le prix des deux Ouvrages, avec la différence de ton & de maniere, qui distingue un homme & une femme qui sçavent parler simplement & naturellement. Voilà pour le style.

Quant au but de Madame de Sévigné, il paroît trop qu'elle n'en avoit point d'autre, que le plaisir d'entretenir une fille qui lui ressembloit si fort & qu'elle adoroit. Loin d'écrire pour écrire, comme l'ont fait plusieurs beaux esprits, elle n'écrivoit que pour lui parler, parlant en effet, sans songer à sa plume qui alloit tout d'un

trait, à *tire de plume*, ainſi qu'elle le dit, comme le fait, ou un muet qui s'eſt appris à s'exprimer par geſtes, ou une perſonne éloquente qui fait paſſer ſa chaleur dans le ſein de ſes Auditeurs, ſans faire attention à ſon air, à ſa voix, à ſes tons. Quant à ſes ſentimens répétés de l'amour maternel qu'on lui a reprochés dans le Public, des ſentimens ſi peu ordinaires en ſont-ils moins pris pour cela dans la nature? Et ne peut-on concevoir ſans de grands efforts les traits d'une pareille ſympathie, ou plutôt n'eſt-ce point un des effets de la corruption du cœur humain, de n'aimer l'excès de la ſenſibilité que dans la plus folle de toutes les paſſions?

Quelle vivacité! quelles images! quel ſentiment! quelle narration! & plus que tout le reſte, certaine heureuſe négligence, *un air libre & naturel, en quoi conſiſte principalement tout le charme des Lettres, les graces, pour ainſi dire, en négligé*; mais un négligé digne des graces: enfin un je ne ſçai quoi qui ſaiſit, & qui ſe ſent mieux qu'il ne s'exprime. On s'imagine preſque, en liſant ces Lettres, pouvoir écrire de la même ſorte: & on ne ſent

la difficulté que dans l'exécution. Ne pourroit-on pas comparer la plume de Madame de Sévigné à celle de l'inimitable la Fontaine? Celle-là nous semble être dans le style Epistolaire, ce qu'est celui-ci dans ses Fables. Il ne s'agit cependant que d'écrire comme on parle. On le dit, & on dit vrai; mais cela suppose qu'on parle bien, & s'il est vrai qu'une belle lettre n'est autre chose qu'une belle conversation, concluons simplement qu'il n'est pas facile de converser comme Madame de Sévigné.

M. DE FONTENELLE.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie de M. de Fontenelle, par M. l'Abbé Trublet. Amsterdam 1761.

M. DE FONTENELLE avoit un esprit philosophique, un esprit naturel & aisé, un esprit attentif & pénétrant, un esprit solide, penseur & profond. Mais à la tête de tous ces esprits brille le plus frappant de tous, le *bel esprit* partie dominante dans cet homme cé-

lebre, celle qui l'a le mieux servi, le plus accompagné & le plus tard abandonné. Il a été *bel esprit* par-tout, c'est-à-dire, esprit orné, enjoué, délicat, aidé par une imagination vive & libre, soumise néanmoins & n'usurpant jamais le premier rang.

M. de Fontenelle étoit-il homme de génie? M. l'Abbé Trublet se déclare pour l'affirmative, il est même étonné qu'on mette ce point en controverse : cependant, comme il faut s'entendre, quand on parle de tout, & principalement du *génie*, qualité si rare, & peut-être plus cachée que l'or dans la mine, M. Trublet déclare que s'il donne le génie à M. de Fontenelle, c'est qu'il appelle de ce nom *toute grande & importante qualité de l'esprit, possédée dans un degré éminent.* Et il observe que le grand Corneille étoit homme de *génie*, d'une autre maniere que son neveu Fontenelle; qu'il *n'avoit pas le génie des graces & de l'enjouement, parce qu'il avoit celui de la force & du sublime.* Il y a bien de la finesse à distinguer ainsi les nuances du génie; mais parce qu'on aura une des grandes qualités de l'esprit, & qu'on sçaura la mettre en œuvre habi-

lement, sera-t-on homme de génie? Ne faudra-t-il pas créer, inventer, ouvrir des routes nouvelles, fonder quelque genre de Littérature? Le grand Corneille eut ces avantages. M. de Fontenelle les posséda-t-il de même? Non pas *de même*, mais d'une autre façon. La maniere d'analyser les Ouvrages de l'Académie, de peindre les Illustres de cette Compagnie, de rendre dans ses Mondes le systême de Descartes; de converser même sur les Sciences, sur la Morale, sur la Politique, sur les usages du Monde, ne fut qu'à lui : voilà l'homme de génie. Le grand Corneille a donné des loix de valeur & de constance de probité dans Rome; & M. de Fontenelle eût fait de ces Romains des Penseurs, des Philosophes, des Académiciens. Le premier eût dit à Cincinnatus de retourner à sa charrue, & le second eût appris à ce Dictateur à ne point s'ennuyer en traçant ses sillons. L'Oncle étoit bon pour fonder une République, & le Neveu pour la civiliser.

La Littérature fut pour M. de Fontenelle un exercice de quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans dans la République des Lettres. Quelle variété

d'ailleurs de compositions, quelle étendue de connoissances! En Philosophie cet homme singulier avoit vu toutes les révolutions; il étoit né dans le Péripatétisme, dans cette nuit de pensées, où l'on croyoit sçavoir, & où l'on ne faisoit que se chercher ou se heurter. Il devint de bonne-heure Cartésien, & fut le témoin de tous les combats qu'essuya cette nouveauté. Vint le Newtonianisme qui fit de grandes réformes, & M. de Fontenelle n'étoit plus d'âge à reprendre les élémens, & à se faire le Disciple de ceux qu'il avoit vu naître dans les tourbillons de Descarres: il ne fut jamais Newtonien. Cependant en qualité de Secrétaire de l'Académie, il se rendit comme propres les pensées de Newton & de ses Partisans. Une partie de son éloge, est d'avoir eu l'esprit souple & facile, de s'être plié aux idées des autres, sans néanmoins altérer ou dégrader les siennes.

Les autres parties de la Littérature de M. de Fontenelle, sont la Poésie, le Théâtre, la Morale, la Métaphysique, la Géométrie, &c.

Le style est à l'homme de Lettres, ce que les traits sont au visage; c'est

ce qui le fait reconnoître, ce qui lui attire des éloges ou des critiques. « Le ſtyle de M. de Fontenelle eſt » plein d'agrément, indépendamment » de la netteté & de l'élégance; & » cet agrément conſiſte dans un en» jouement aimable, une gaieté douce, » un badinage philoſophique, qui » donne l'idée d'un eſprit élevé, pour » ainſi dire, au-deſſus des ſujets ſur » leſquels il s'exerce. L'agrément du » ſtyle de M. de Fontenelle conſiſte » ſur-tout dans la Métaphore, mais » aiſée, modérée & juſte, jamais ou» trée ni forcée. Il conſiſte à tranſporter » les expreſſions d'un genre à l'autre, » les expreſſions de la converſation » aux Sciences, les expreſſions les plus » ordinaires & les plus familieres aux » matieres qui le ſont moins, & quel» quefois auſſi les expreſſions des Scien» ces, proprement dites, à la Mora» le, à la Littérature, aux matieres » ordinaires, &c.

Le caractere de M. de Fontenelle a fait ſon bonheur, parce qu'il a toujours été le même, c'eſt-à-dire, égal, uniforme, exempt de grandes paſſions, capable de plaire, ſans ſe faire l'eſclave du caprice des autres. *Il joi-*

la gaieté à la sagesse : sa gaieté
)it à ses plaisirs, & diminuoit les
r que sa sagesse n'avoit pu écarter.
este; quand on parle ici de *sages-*
'est la modération philosophique
ı entend : c'est le tempérament
)ût & de pensées, qui fait qu'on
ıesire, qu'on n'admire, qu'on ne
t presque rien; qu'on demeure
parmi les orages du monde, &
ı sçait écarter à propos ceux dont
eroit soi même menacé. « Il y a
; gens, disoit Seneque, qui sont
ıtôt des Vatinius & tantôt des
tons; qui se piquent quelquefois
surpasser Curius ou Fabricius en
ıgalité, & qui, après cela, le dis-
tent en sensualité & en délicatesse
ɛ Apicius & aux Mécènes. Cette
:onstance est la marque d'un mau-
is esprit; & c'est une grande cho-
que *de n'être jamais qu'un seul*
mme. Il n'y a que le sage qui puis-
se flatter de cette prérogative d'ê-
: un seul homme : tous les autres
nt des hommes de plusieurs faces,
:s hommes en quelque sorte mul-
)liés. *Magnam rem puta unum ho-*
nem. Præter sapientem autem, ne-
o unum hominem agit; cæteri multi-

démicien Centénaire fut *unus*
dans le ſens de Séneque; ce qu
vaut en Morale à tous les Panégy

Enfin les rapports de ce bel-
c'eſt-à-dire, ſes liaiſons, ſes an
ſes ſociétés, toutes les particu
de ſon commerce forment da
Mémoires de M. Trublet un
capital. M. de Fontenelle eut bea
d'amis, & paſſoit néanmoins
n'aimer perſonne. Il étoit bien
tout le monde, & chez tout le
de; mais les ſentimens de ſo
n'étoient qu'à lui. Les gens qu
lent qu'on mette de la chaleur
mitié, ſe plaignoient de ſon ir
rence; & ceux qui ne regardent
l'amitié comme une affaire, mais
me un amuſement, trouvoien
Fontenelle étoit ce qu'il devoit

vaud malheureux. Tel eſt l'empire de certaines qualités, de certains talens qui ſont plus les dons de la Nature que de la Philoſophie. Donnez-nous quelqu'un qui n'ait pas les agrémens, la gaieté, la fineſſe de Fontenelle, & qui ait ſont indifférence, ce ſera un homme iſolé, & qu'on n'aimera point. Fontenelle au contraire préſerva ſon cœur de toute affection, mais il ſçut dire des choſes agréables à tout le monde : dès-lors ce fut un homme aimable, précieux dans la ſociété, plus fêté encore à quatre-vingt-dix ans & au-delà, que les complaiſans de profeſſion. Tout cela prouveroit qu'au fond, dans la ſociété, on ne fait cas que des dehors, du langage, des manieres, & qu'on diſpenſe les gens d'intéreſſer à ce commerce les facultés de l'ame.

Il dut la longue vie, dont il jouît, à l'accord harmonieux de ſon corps avec ſon ame. Dès ſa premiere jeuneſſe, il ſe fit une habitude d'épargner à ſes organes tout ce qui pouvoit les altérer. Son ame que le repos du corps conſpiroit à maintenir dans une aſſiette paiſible, évita toutes les paſſions tumultueuſes : la haine ou la colère lui

eussent trop coûté : sourd aux critiques, il étoit cependant sensible à la louange, qu'il goûtoit avec plaisir sans en être enivré : habituellement gai, il a sçu s'affliger sans trouble, jamais il n'a ri, ni pleuré avec excès. C'étoit, *dit M. le Beau*, un vase d'une matiere fine & d'un ouvrage délicat, que la nature avoit placé au milieu de la France pour l'ornement de son siecle, & qui subsista long-temps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeoit pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution. Cette lumiere des Académies s'éteignit sans effort le 9 Janvier 1757, après avoir été près d'un siecle entier un prodige de santé, d'esprit, d'égalité d'ame & de connoissances. On lui reproche avec assez de justice, d'avoir trop donné dans les jeux d'esprit, & si l'on peut parler ainsi, dans l'afféterie du discours : mais on pardonnera toujours ces imperfections à ses imitateurs, s'ils peuvent les effacer par les traits heureux & les beautés réelles dont presque tous ses Ouvrages sont remplis.



M. DE LA MOTTE.

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. de la Motte. Amsterdam 1759.

M. DE LA MOTTE fut peut-être un des Littérateurs de France, qui conserverent le mieux l'égalité, la tranquillité, la beauté de leur ame, parmi les agitations d'un siecle déja assez orageux pour les Lettres. Personne ne fut plus critiqué que lui, souvent ne le mérita moins, & ne porta mieux le poids de la critique. Ses amis mêmes étoient sur le pied de ne le point épargner. Lui-même exprimoit ainsi ses propres sentimens dans ses réflexions sur la critique. « Les hommes, disoit-» il, ne demandent pas mieux que de » dire la vérité, quand ils n'y perdent » rien: ils se plaisent même à dire des » choses humiliantes à ceux qui veu-» lent bien les souffrir: c'est un mo-» ment de supériorité pour eux, & ils » ne manquent pas de le saisir. Mes » amis, par un motif plus noble m'ho-

» norent de cette liberté ; ils ne me
» ménagent point les expressions ; &
» presque tout le monde, ou par ami-
» tié, ou sous prétexte d'amitié, de
» me dire les choses les plus dures
» pour l'amour-propre. Tout devient
» Madame Dacier pour moi. C'est un
» secours que je me suis procuré pour
» me mettre en état de mieux faire :
» c'est une adresse de l'amour-propre
» qui veut bien dévorer de petits af-
» fronts pour se réserver des honneurs
» plus solides ».

Il est certain, qu'il faut être déja un homme de mérite, & jouir d'une grande considération dans le monde, pour penser ainsi & pour l'écrire. Un mauvais Auteur n'auroit pas droit d'être si humble ou si véridique : on lui diroit, qu'il ne profite ni de la liberté, ni de l'indulgence du Public, & qu'on estimeroit sa Philosophie, si elle le guérissoit du desir d'être Auteur. On avouera cependant qu'un grand homme qui pense & qui agit comme la Motte, doit avoir fait de grands progrès dans la science du vrai, & dans l'exercice de se vaincre soi-même.

La Motte avoit encore une excellente qualité, c'étoit de ne pas sur-

la valeur de son genre d'écrire.
noit au Théâtre la plus grande
de son temps : il composoit
es trois Spectacles, pour l'Opéra,
la Comédie, pour la Tragédie :
ation qui intéressoit sans doute
nchans. Il ne l'auroit pas choi-
elle lui avoit déplu, mais il sça-
onnoître les défauts du genre dra-
ue. La Tragédie même, qui en
partie la plus sévere, il la con-
oit, comme auroit pu faire le
eur Casuiste. C'est ce que nous
nd M. l'Abbé Trublet, en citant
un morceau du Discours sur la
die de Romulus, donné par la
e en 1722. « Si l'on concluoit de
t ce que je viens de dire, que
Tragédies ne peuvent pas être
1 grand fruit pour les mœurs, la
érité m'obligeroit d'en demeurer
cord. Nous ne nous proposons
d'ordinaire d'éclairer l'esprit sur
ice & la vertu, en les peignant
leurs vraies couleurs; nous ne
geons qu'à émouvoir les passions
le mêlange de l'un & de l'autre.
is mettons souvent les préjugés à
lace des vertus. Dans les per-
nages intéressans, nous faisons

» presque aimer les foiblesses par l'é-
» clat des vertus que nous y joignons.
» Dans les personnages odieux, nous
» affoiblissons l'horreur du crime par
» de grands motifs qui les relevent,
» ou par de grands malheurs qui les ex-
» cusent. Tout cela ne va que bien in-
» directement à l'instruction; & c'est
» ce qui a fait dire à Madame de Lam-
» bert, dans les avis qu'elle donne à
» sa fille; qu'on reçoit au Théâtre de
» grandes leçons de vertu, & qu'on
» en remporte l'impression du vice ».

On a répété cent fois que la Motte n'étoit pas Poëte, & cette proposition a passé long-temps pour un axiome. M. de Fontenelle, & l'Abbé Trublet après lui, réfutent cette idée. La Motte *mit beaucoup d'esprit dans ses Ouvrages*, mais il sçut s'élever dans l'occasion: c'est sans doute sa prose qui fit tort à ses vers. Comme elle est excellente, on voudroit que la Poésie de ce Bel-Esprit fût au même point de perfection & de sublime: il atteint quelquefois ce degré: on desireroit qu'il s'y soutînt toujours; ce qui n'étoit peut-être pas possible.

Quoiqu'il en soit. M. de la Motte, a laissé des Ouvrages immortels en pro-

se : ses discours & ses réflexions sur les divers points de la Littérature seront toujours admirés des connoisseurs. Il prit parti contre les Anciens, en homme qu'il étoit aisé de gagner & de concilier avec ces grands Maîtres. Madame Dacier ne les défendit qu'avec le ton du Pédantisme, avec le langage aigre & injurieux des Littérateurs du seizieme siecle. Cette défense donna gain de cause, au moins pour la forme, au Détracteur de l'Antiquité, & la Motte qui ne sçavoit point de Grec, parut raisonner mieux que la sçavante Dacier qui portoit tout Athenes dans sa tête. Il est à croire que pareille scene ne se représentera plus, & que l'érudition ne se couvrira plus de l'extérieur d'une Dame pour dire des injures à un homme qui n'auroit que de la raison & de l'esprit.

M. de la Motte fut moins sçavant qu'homme d'esprit ; moins heureux dans ses compositions poétiques, que dans ses ouvrages en prose ; moins habile à saisir les vrais principes, qu'à exposer ceux dont il s'étoit laissé prévenir. En beaucoup de points il pensa comme tout le monde, & s'exprima mieux que personne. La facilité qu'il

eut à embraſſer preſque tous les genres de Littérature, empêcha peut-être qu'il ne fût ſupérieur dans aucun, mais cette facilité même étoit quelque choſe d'unique ; & il ſeroit difficile de nommer un autre Littérateur, qui, ſur ce point pût entrer en concurrence avec celui-ci. M. de la Motte eut beaucoup d'Adverſaires, quelques-uns raiſonnables, d'autres trop peu modérés; & tous contribuerent à ſa gloire, parce qu'il ſçut toujours répondre avec autant de politeſſe que d'eſprit. De tous les genres de Poéſie, le ſeul qu'il ne ſe permit point fut la ſatyre, ce qui prouve mieux ſa probité, que les vertus de ſes Contemporains. Deſpréaux qui finiſſoit, lui auroit encore remis un bon nombre d'originaux ; & puis, quel ſiecle fût jamais un champ où les Satyriques ne puiſſent glaner. Au fond, M. de la Motte eut de la douceur, de l'honnêteté, de la Philoſophie, de la Religion. Il écrivit trop pour le Théâtre : il ſe fit un ſtyle de galanterie qui dépare quelques endroits de ſes Ouvrages : ce n'étoient chez lui que des paſſions feintes; mais pourquoi en tranſmettre l'image toujours dangereuſe, & donner au Public des leçons qui ne

ent faire qu'aimer le vice & mé-
r la vertu ?

ABBÉ DES FONTAINES.

AND ce célebre Ariſtarque de no-
iecle mourut, il avoit tant d'en-
is qu'il falloit être brave pour ſe
irer ſon partiſan & ſon admira-
Ce n'eſt pas qu'il n'eût bien rendu
ce quelquefois aux Ecrivains du
e : ſes feuilles n'étoient pas tou-
armées du trait de la critique &
ſatyre, ſi l'on veut : elles ſçurent
ier des éloges de temps en temps,
ie les prodiguer : mais ce ton d'Ap-
ateur ne touche point des ames
eſſées, autant que la cenſure les
e, les déchire, & il faut avouer
ſous les coups de ce ſévere Cen-
mille victimes étoient tombées,
gré les fleurs dont il avoit pris
de les parer. Quand un tel hom-
n'exiſte plus, on eſt très-fort con-
a mémoire, très-éloquent ſur ſes
uts, très-hardi à l'attaquer en vers
i proſe. Tout littérateur délivré de
craintes jouit des douceurs de la
rté.

Cependant est-ce un avantage pour la République des Lettres que la critique perde ainsi son interprête ? L'aimable Ecrivain à qui la reconnoissance a dicté l'apologie qu'il a faite de ce Critique fameux, prétend que notre siecle a autant d'obligation à l'Abbé des Fontaines, que le siecle dernier en eut à Boileau : il croit même qu'à raison de nos besoins, nous devons plus à cet Abbé que nos Peres ne durent à Despréaux. « D'ailleurs, ajoute-t-il, » Boileau, comme Poëte, ne fait qu'effleurer les Auteurs, & jetter en passant du ridicule sur leurs méprisables productions, au lieu que l'Aristarque de nos jours est entré dans » des détails aussi instructifs qu'agréables. Personne n'avoit plus étudié » que lui, les regles. Personne ne les » a développées avec plus de finesse, » d'agrément & de clarté. Le brillant » & la solidité, la justesse & la vivacité, l'érudition & le choix, la force » & la légéreté, l'abondance & la précision, la délicatesse & l'enjouement, » l'exactitude & la pureté du langage. » Voilà ce qui caractérise cette plume » célebre : il avoit le coup-d'œil infaillible ; il saisissoit parfaitement le

» ridicule dans le goût d'Horace & de » Lucien, &c. » On trouve dans cette ingénieuse Lettre un mot qui mérite quelque éclaircissement.

On donne à l'Abbé des Fontaines le mérite de l'*érudition :* ce qu'il faut entendre des connoissances purement littéraires, qui dans lui étoient fort étendues. Il savoit très-bien sa Langue : il jugeoit en Maître d'une piece de poésie ou d'éloquence, du style propre de l'Histoire : il saisissoit à point nommé le fort & le foible d'une composition de goût : il faisoit plus ; & ceci étoit une qualité rare, un don suréminent qui caractérisoit cet homme de Lettres : il mettoit en œuvre, avec une singuliere capacité, les notions qu'on lui suggéroit sur des Ouvrages érudits. De lui-même il n'auroit pu pénétrer les profondeurs de l'antiquité, développer les systêmes de chronologie, juger des controverses nées sur les Langues Orientales, apprécier l'édition d'un Auteur Grec, soit profane, soit Ecclésiastique, résoudre certaines difficultés de Bibliographie ; encore moins eût-il été capable de sonder les mysteres des Mathématiques, de la Physique, de l'Histoire Naturelle, de rai-



SUR L'ÉLOQUENCE.

L'Éloquence, ſelon le Pere Buffier, conſiſte uniquement dans le talent de faire ſur l'ame des autres, par l'uſage de la parole, l'impreſſion de ſentiment ou de mouvement que nous prétendons. C'eſt ſur quoi on peut voir la différence entre ce qui n'a que l'apparence de l'Eloquence d'avec ce qui l'eſt en effet.

Un Prédicateur, ou un Avocat peut s'attirer de l'applaudiſſement par un diſcours où il ſe trouvera des traits ingénieux, des réflexions délicates, des comparaiſons juſtes & nouvelles, ſans que néanmoins il ſe trouve dans ſon diſcours une vraie éloquence. Pourquoi? Parce qu'il n'a pas fait dans l'ame de ſes Auditeurs l'impreſſion de ſentiment qu'il prétendoit & qu'il devoit prétendre. Un Orateur de ce caractere eſt diſert, mais il n'eſt pas éloquent. L'Orateur diſert a pour fin le diſcours même & l'applaudiſſement qui en revient. L'Orateur éloquent

emploie le discours, non pour l'applaudissement, mais pour former dans ses Auditeurs des sentimens & des dispositions, telles que l'exige l'importance de son sujet. Les panégyriques comportent plus que d'autres le caractere de disert, néanmoins ils doivent tendre à exciter l'estime, non pour l'esprit de celui qui loue, mais pour le mérite de celui qui est loué. Il en est à peu près de même des autres discours qui sont plutôt de parade que de nécessité.

La vraie Eloquence tire peu de sécours des regles ordinaires; ensorte quelle dépend pour le moins autant du Génie que de la Poésie : & si le génie se montre plus fréquemment dans nos Poëtes que dans nos Orateurs, c'est que, selon la remarque de Cicéron, il est plus rare & plus difficile de trouver d'excellens Orateurs que d'excellens Poëtes. Par-là, on ne doit pas s'en tenir à l'axiome, *Nascimur Poetæ, fimus Oratores.* L'Art & les regles données si fréquemment pour l'Eloquence, n'ont jamais servi à faire un homme plus éloquent, que l'Art & les regles de la Poésie à former un Poëte. L'une & l'autre de

ces facultés ne tirent guere du ſecours que de la lecture & du fréquent uſage des Orateurs & des Poëtes excellens, & du ſoin de s'exercer à compoſer, ſurtout quand un ami, ou un maître habile corrige ou fait corriger les endroits où l'on auroit moins réuſſi.

Il ſuit delà que les regles ordinaires ne peuvent être que générales & vagues : elles ſont vraies en elles-mêmes, mais inutiles dans la pratique, par la quantité infinie de circonſtances où elles doivent avoir des applications particulieres, dont il eſt impoſſible d'indiquer le détail. Ainſi, compter d'y réuſſir par le moyen des regles, c'eſt comme ſi, avec une Carte Géographique de la France en général, on croyoit pouvoir connoître les chemins particuliers des Campagnes & des Villages du Royaume. C'eſt ce qu'il ſeroit aiſé de faire voir touchant les principales parties du diſcours, telles que l'Exorde, la Narration, la Confirmation, la Contention & la Péroraiſon, ſi l'on entroit dans les particularités de ces parties.

On obſerve ici une choſe au ſujet de la *Narration*, c'eſt que les regles ne la devroient pas mettre généralement pour

la seconde partie du discours, puisque la plupart des discours n'ayant aucun fait à exposer, n'ont point de *Narration*. Si l'on cherche pourquoi on l'a mise dans les regles de la Réthorique, c'est que l'Auteur de ces regles, supposant avec raison que Cicéron a été un des plus grands Orateurs du monde, s'est imaginé, sans raison, que toutes les pieces d'Eloquence devoient être dressées sur leur modele. Mais il n'a pas fait attention que c'étoient des Plaidoyers, sur des faits qu'il s'agissoit d'exposer; ce qui ne se trouve point dans les discours ordinaires, comme les Sermons, les Panégyriques & autres, où la Narration n'est guere distinguée de l'Exorde où l'on expose le sujet qu'il s'agit de traiter.

On doit dire la même chose de la partie appellée dans les préceptes ordinaires contention ou mouvement: on ne peut lui donner de justes regles, parce qu'elle doit être répandue en divers endroits avec plus ou moins de force, selon que les amenent divers tours donnés au sujet. Ce seroit un mouvement de passion assez plaisamment excité que celui qu'on placeroit, sans voir, si la place qu'on lui

donne le comporte, & comment, & jusqu'à quel point elle le comporte: cette regle ressembleroit à celle qu'on donneroit aux gens pour se mettre en colere.

A l'égard des figures de Rhétorique, ce sont des tours naturels à tout discours humain : l'Art ne sçait qu'y prêter des noms pour faire souvenir que leur variété sert à en mettre dans le discours; ce qui se présente comme de soi-même à un homme qui n'a pas l'imagination froide. Cependant il y a quelques figures qui méritent une attention particuliere par leur caractere & leur usage.

Celle dans laquelle consiste proprement l'élocution, c'est l'exposition, parce qu'elle fait voir une même proposition par tous les jours & les faces différentes dont elle est susceptible; c'est par-là uniquement qu'on trouve le secret de faire une juste amplification. Car si le sujet est capable de faire impression sur l'esprit, & qu'il ne la fasse pas, c'est qu'il n'est pas ou dans tous ses jours, & c'est l'exposition qui produit cet effet. Au reste, elle entre dans toutes les autres figures particulieres pour se revêtir, se-

lon les diverses occasions de leurs divers tours.

Pour la maniere d'employer l'exposition, on ne peut guere marquer de regles, si ce n'est de proportionner ce que l'on dit à la capacité, à l'état & à la disposition des personnes. Une même vérité de l'Evangile doit s'exposer aux personnes de la Cour & à des Paysans, mais aux premiers sous un tour fin & élevé, qui ne produiroit nul effet sur le peuple de la campagne, pour lequel il faut en quelque sorte *épaissir* ce que l'on dit, afin de le rendre sensible. La vraie éloquence ne dédaigne pas des tours populaires quand ils servent à son but, qui est d'imprimer le sentiment qu'elle prétend.

Il s'ensuit de ces principes une sorte de paradoxe, qui néanmoins a sa vérité & son usage, c'est que l'Eloquence consiste souvent à dire une même chose, mais avec différens traits, qui, par leurs divers tours, empêchent les esprits d'en être rebutés, au même-temps qu'elle y entre davantage, s'y présentant à diverses fois, qui chacune font leur impression.

Il y a encore des choses à observer

dans les eſpeces particulieres de diſcours. Dans un Plaidoyer, rien ne paroît meilleur, que d'expoſer d'abord & ſans circuit, quelle eſt la perſonne & la cauſe dont il s'agit, & le point juſte de la conteſtation. L'Avocat doit montrer enſuite la juſtice & le droit de ſa partie, ſans jamais quitter ou laiſſer quitter aux Juges par des digreſſions, quelques brillantes quelles ſoient, la vue de ce qui fait le capital de la cauſe. Après quoi il faut réfuter les raiſons du parti contraire, non en les déguiſant; ce qui ſeroit une ſupercherie qui donneroit du mépris pour l'Orateur, mais en faiſant ſentir le poids des raiſons contraires.

A l'égard des Sermons, les exordes doivent être courts, & on en doit ſupprimer tout ce qui ne ſert point à indiquer le fonds du ſujet. Les Prédicateurs ſuperficiels, & ſur-tout les commençans, ont le défaut de ne s'occuper d'abord qu'à chercher une diviſion; mais ſans avoir encore préſenté à l'eſprit l'étendue de la matiere qu'ils ont à traiter, c'eſt-à-dire, qu'ils diviſent avant que d'avoir rien à diviſer. Ils font le partage des choſes qui ne ſubſiſtent point encore par rapport à

eux, puiſqu'ils ne les connoiſſent pas. Il faut donc qu'un Orateur ramaſſe d'abord les matériaux de ſon diſcours, qu'il s'en rempliſſe l'eſprit, & alors les choſes s'arrangeant peu-à-peu dans ſa tête lui fourniront une juſte diviſion & même des ſous-diviſions de chaque partie, qui le conduiront naturellement dans toute la ſuite de ſon diſcours.

Il y a l'Eloquence des *mots* & l'Eloquence des *choſes*. Celle des *choſes* conſiſte dans un ſtyle ſoutenu uniquement par les choſes que l'Orateur ſçait tirer de ſon ſujet. Celle *des mots* conſiſte dans un ſtyle qui, ſans exclure les choſes que le ſujet fournit naturellement, eſt animé par les figures, embelli par les images, brillant par les expreſſions lumineuſes, frappant par les ſentences. Démoſthêne avoit plus d'éloquence des choſes; & Cicéron avoit en partie celle des mots : l'un eſt préférable à l'autre, ſelon les ſujets que l'on traite. Mais il faut bien prendre garde que l'éloquence des mots ne devienne, ſelon l'expreſſion de S. Evremont, une cauſeuſe & une grande diſeuſe de rien; & d'autre part, que l'éloquence des *choſes* ne produi-

se, selon l'expression de Quintili un discours sans liaison & même cousu, composé plutôt de pieces & morceaux, que de membres & de ties qui fassent un tout : en évitant défauts, il n'est pas encore assuré l'Orateur soit au goût de tout le m de. L'idée de la parfaite éloque n'est pas la même dans tous les espı Brutus reprochoit à Ciceron une flure Asiatique, & Ciceron trou dans les discours de Brutus un a cisme trop serré & ennemi de la hémence. La souveraine perfecti consisteroit à réunir l'éloquence mots à celle des choses, & le d immédiatement au-dessous de ce là, c'est de connoître les occasions d lesquelles l'Orateur peut & doit s' dier à l'une plutôt qu'à l'autre.

PARALLELE

ENTRE L'ÉLOQUENCE ET LA PEINTU

L'art de peindre à l'esprit. Paris 17

POUR réussir dans l'Eloquence il f parler à l'esprit & au cœur, mais p

uire cet effet, il faut parler vive-
t à l'imagination : c'eſt par elle
ſe tranſmettent à notre ame ces
eſſions ſoudaines & profondes,
ıous paſſionnent & nous maîtri-
Voulez-vous enlever les ſuffrages
eux qui vous écoutent, commen-
ar intéreſſer fortement leur ima-
:ion en votre faveur : ſi vous ve-
à bout de la gagner, leur cœur &
eſprit ne vous réſiſteront pas long-
›s : car la plupart des hommes ne
ıt & ne penſent que d'après leur
;ination. Il eſt donc également
tiel à l'Orateur & au Poëte de
ıcher à peindre, puiſque la pein-
eſt le langage de l'imagination.
:ateur, auſſi-bien que le Poëte,
peindre tout ce qu'il dit. La dif-
ıce entr'eux conſiſte dans la ma-
: d'employer le pinceau, dans l'ap-
tion des couleurs & dans la diver-
des objets & des vues qu'ils ſe
oſent. La Poéſie ſe contente de
ıre pour plaire & pour émouvoir :
quence doit raiſonner pour con-
:re & pour ébranler; mais juſques
ſes raiſonnemens elle doit pein-
ıutant qu'il eſt poſſible : c'eſt le
ſûr moyen d'éviter la ſéchereſſe,

& par conséquent l'ennui qui suit après les raisonnemens secs & décharnés, en quoi consiste le talent de peindre si nécessaire à l'Orateur? Souvent un seul mot, une métaphore juste, une application heureuse, une allusion ingénieuse, offrent une grande image: ce sont de pareilles expressions qu'on peut employer dans les raisonnemens les plus connus.

S'il est vrai que le Poëte qui n'est pas Peintre, n'est qu'un Versificateur; il n'est pas moins certain qu'un Orateur qui n'a point le talent de peindre, n'est qu'un froid raisonneur. C'est ce talent qui anime & qui releve toutes les autres qualités, il peut les remplacer toutes, & rien ne peut le remplacer. En vain un Orateur réuniroit-il d'ailleurs toutes les autres parties du discours : il aura, si l'on veut, la justesse du dessein, la solidité des preuves, la force du raisonnement, l'élégance du style & la finesse des pensées; mais s'il n'ajoute à tout cela des images vraies, vives & sublimes, il ne portera pas dans l'ame de ses Auditeurs ces traits vainqueurs, & cet espece d'enchantement, qui suspend presque toutes les fonctions des sens, qui fait

ublier le lieu où l'on eſt, & l'hom-
ıi parle, pour ne s'occuper que de
e l'on entend.
ıis ce ſeroit abuſer de ce princi-
ue de faire d'un diſcours com-
'une galerie de tableaux : leur
tude nuiroit à l'effet principal.
areil diſcours reſſentiroit la com-
on léchée d'un faiſeur de Minia-
, & deviendroit inſipide par l'air
ntrainte & de gêne qu'il auroit.
l'Eloquence comme dans la Mu-
il faut du repos. Toujours de
it, n'eſt pas de l'eſprit : juſques
les plus belles choſes, il faut ſe
rer & s'arrêter. Tout Orateur
dans un ſujet important, ne fait
r qu'à lui-même, manque ſon
: tout ce qu'il gagne, c'eſt de
dire qu'il a de l'eſprit : belle ré-
enſe pour un homme chargé de
r la parole au nom de l'Égliſe
la Patrie !
ı doit imiter la ſage conduite des
ls Orateurs. Chez eux l'eſprit n'oſe
ue ſe montrer, ou s'il ſe montre,
pour ainſi dire, ſans leur aveu :
ıoins les traits les plus ingénieux
ıt toujours à leur place, & jamais
rchés. Ces grands hommes faits

pour servir de modeles élevent l'ame & plaisent à l'esprit tout à la fois, parce qu'ils ont peint sans affecter de peindre. Dans leurs discours pleins de force & de chaleur, on remarque le pinceau vigoureux, & la touche fiere d'un grand Maître qui ne tend qu'à l'effet.

Il seroit à craindre que dans un long discours, l'attention des Auditeurs ne vînt à se rallentir : on doit la ranimer par des traits vifs & ingénieux. On trouve de ces traits dans Cicéron & dans les plus illustres Orateurs. On sent d'ailleurs que l'exactitude servile des préceptes, ne peut regarder que ces esprits ordinaires & médiocres qui sont faits pour être conduits, parce qu'ils sont incapables de se tracer des routes nouvelles. Quant aux génies créateurs, ils sont dans l'ordre de la Littérature, ce que les conquérans sont dans l'ordre politique : ils donnent des loix, & n'en reçoivent pas : ils ne suivent que l'impression de leur génie, dont la marche rapide vaut mieux que les pas concertés de l'art. Entraînés par la vivacité de leur imagination, ils semblent saisis d'une inspiration soudaine. Dans cette espece d'enthousias-

ils sacrifient l'expression à la pen-
& les regles au sublime: ils for-
comme un ordre d'esprits à part.
dans leurs Ouvrages, & d'après
u'on doit étudier les regles de
Une seule Harangue de Démos-
fait connoître la belle Eloquen-
nieux que ne le feroient vingt
és Didactiques sur l'art Oratoire.
en lisant avec réflexion ces grands
eurs, qu'on se forme insensible-
à penser, à parler & à écrire no-
ent. L'imagination nourrie de
ls objets rendus avec dignité, n'é-
re plus dans la composition cette
liante stérilité qui n'offre rien,
ui n'offre que du médiocre. On
acte l'heureuse habitude de tra-
er avec facilité, parce qu'on trou-
ns soi-même une abondance de
es, d'expressions & d'images, dont
est enrichi sans presque s'en ap-
voir. On ne copie personne en
culier, & l'on peint d'après tous
ands Maîtres. On prend chez eux
oi les égaler; on saisit leurs traits,
oloris, & l'on ne laisse pas d'être
nal. En un mot, cette lecture ré-
e est pour l'esprit, ce qu'une nour-
saine & succulente est pour le

tre le style simple & le style héro
S'il ne faut pas qu'il soit aussi pa
l'un, il ne doit pas être non plu
dépouillé d'ornemens que l'autre.
ce style qui caractérise le pincea
cieux de l'Albane. Annibal Car
qui ne pouvoit perdre de vue
blime, dit M. Coypel, eût été
propre que son Eleve, à nous
senter les Amours aux Forges de
nos, Diane & ses chastes Nymph
sarmant les Dieux de Cythere
mis, & portant leurs mains tin
armées de ciseaux, sur les aîles
redoutables Enfans. J'ose com
dit encore ce célebre Peintre, l
fréquent usage des raccourcis a
obscur. Les minauderies & les
forcés, voilà pour le style affect
expressions du visage, que l'or

dans les draperies, coloris exagéré: voilà pour le ſtyle enflé. Cette facilité, d'autant plus dangereuſe qu'elle s'acquiert promptement, cette facilité, dis-je, avec laquelle les mauvais Peintres ſçavent multiplier à l'infini des idées déja trop rebattues: voilà pour le ſtyle rampant.

SUR LE SUBLIME.

Traité du Sublime, 1732.

LE Sublime eſt un diſcours d'un tour extraordinaire, qui, par les plus nobles images & les plus nobles ſentimens, éleve l'ame au-deſſus de ſes idées ordinaires de grandeur, & la porte tout-à-coup avec admiration à ce qu'il y a de plus élevé dans la nature, la ravit, & lui donne une haute idée d'elle-même.

Quoique le Sublime ſoit unique & indiviſible en lui-même, néanmoins ſi on conſidere la diverſité des objets qui lui ſervent de matiere, on peut le diviſer en deux eſpeces, ſans qu'il puiſſe y en avoir davantage; car la vraie grandeur ne peut ſe trouver que dans les

choses extérieures à l'homme, ou dans les sentimens de son ame. L'expression des premiers objets, d'une maniere proportionnée à leur nature, fait le sublime des images. Les seconds, dévoilés dans toute leur noblesse, font le sublime des sentimens.

Tous les objets d'une grandeur extraordinaire peuvent fournir matiere au sublime des images. Choisissons quelques exemples. Homere décrit ainsi la puissance de Jupiter : Il dit: Du mouvement de sa tête immortelle, les Cieux sont ébranlés, & la marche du Dieu des Eaux.

Neptune ainsi marchant dans les vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds, & forêts & montagnes.

Aman, chez Racine, déclare la vengeance éclatante qu'il veut tirer des Juifs, & dit qu'un jour on publiera :

Il fut des Juifs, il fut une insolente race.
Répandus sur la Terre, ils en couvroient la face;
Un seul osa d'Aman attirer le courroux.
Aussi-tôt de la Terre ils disparurent tous.

Ce qui produit le sublime de ces traits, n'est pas seulement la grandeur

le l'action qui est rapportée, mais la facilité avec laquelle elle se fait. Jupiter pour ébranler l'Olympe n'a besoin que d'un signe de tête : Aman est irrité; c'en est assez pour que toute une Nation soit exterminée.

De pareils exemples sont encore plus fréquens dans l'Ecriture que par-tout ailleurs, parce que les objets qu'elle nous offre sont bien plus magnifiques, & l'esprit des Ecrivains sacrés étoit bien plus élevé, par l'esprit dont ils étoient inspirés, que les Auteurs profanes par leur enthousiasme ou leur fureur poétique.

Au passage de la Genese, *Dieu dit que la lumiere soit faite, & la lumiere fut faite*, dont Longin a senti tout le merveilleux, on peut ajouter ceux-ci: *Il* (Dieu) *parle, les vents accourent, & les flots de la mer s'élevent ..... Il change l'aquilon en zéphir, & les flots se taisent .... Il parla avec menaces à la mer & elle fut séchée...... Dieu appelle le Ciel, & il dit à la Terre: séparez-moi mon Peuple .... J'ai parlé, où sont-ils?*

Ces traits sont sublimes, parce qu'ils représentent quelque chose de grand, & principalement parce qu'ils sont ex-

primés avec une vivacité extraordinaire & dans un tour singulier ; vivacité d'expression qui vient de l'émotion de celui qui parle, & du sentiment d'admiration dont il est pénétré.

Venons au sublime des sentimens. Ceux qui sont réellement sublimes doivent être fondés sur la vertu, & procéder d'une ame élevée par la noblesse de ses vues. 1°. Au-dessus des foiblesses ordinaires au reste des hommes. 2°. Au-dessus des passions. 3°. Au-dessus même des vertus communes.

Quoique toute foiblesse & toute passion soit honteuse en elle-même, pour que les sentimens qui nous mettent au-dessus soient sublimes, il ne faut pas qu'elles soient tellement basses qu'il y eût peu de gloire à les vaincre : il ne faut pas non plus vaincre une foiblesse par une autre foiblesse, une passion par une autre passion. Ainsi il n'y a point de gloire à mépriser la mort par impatience, par dépit, ou par désespoir ; mais il y en a beaucoup à la braver pour la défense de sa Patrie, de son Prince, & encore plus, si c'est par zele pour la Religion : il y a peu de noblesse à étouffer l'amour par l'ambition, ou l'ambition par l'a-

mour : elle ne ſe trouve qu'à vaincre ſes paſſions par attachement à notre devoir, &c.

AUTRES OBSERVATIONS SUR LE SUBLIME.

L'Art de ſentir & de juger en matiere de Goût. Paris 1762.

CE qu'on doit entendre par le *Sublime* ne peut être que ce Beau ſupérieur, qui étend les facultés de l'ame, par le raviſſement dans lequel il la jette; ce *Beau* que l'on voit toujours avec tranſport, qui, lorſqu'il paroît à propos, renverſe comme la foudre, par la réunion de toutes les forces du génie : mais ce Beau a ſouvent été l'écueil de ceux qui ont oſé en parler. « On ne s'éle-» ve juſqu'au Sublime, *dit l'Auteur de* » *l'Ouvrage que nous citons*, qu'en s'ou-» bliant ſoi-même pour ſe confondre, » ſe transformer, s'identifier avec l'ob-» jet que l'on veut peindre ; le Vol-» can ne s'exhale que par tourbillons; » le Sublime paroît au milieu des » éclairs ; il a ſon caractere diſtinctif;

» il fait concevoir à l'ame une plus » haute opinion d'elle-même. Un cer» tain orgueil coule avec la joie qui » la pénetre, & lui persuade qu'elle » seroit capable de faire tout ce qu'elle » admire. La passion doit entrer dans » le Sublime : c'est à son foyer brûlant » & étincellant de lumiere que s'al» lume son flambeau. On ne le pro» duit que par une pensée, un sen» timent, ou une action conçue & » rendue avec tant de force, de pré» cision & de clarté, que l'esprit est » convaincu que l'on ne sçauroit rien » ajouter à la vérité & à la beauté de » son expression ».

Après avoir considéré le Sublime en général, examinons-le en particulier. Sa beauté se forme de la diversité des situations où nous mettent le vice, la vertu & les passions qui en naissent; parce que la nature a mis en nous des sentimens qui varient suivant les divers événemens. Le sublime des vertus a des droits imprescriptibles sur notre cœur. La réponse de *Porus* prisonnier, à Alexandre vainqueur, est le sublime de la fermeté d'ame. Le grand *Moi* de Médée abandonnée, est le sublime de la constance dans un grand

revers ou un grand projet. Le *qu'il mourût* du vieil Horace, eſt le ſublime de l'héroïſme de l'honneur.

La priere qu'Ajax fait aux Dieux de chaſſer la nuit, & de combattre enſuite contre lui à la clarté des Cieux, eſt le ſublime de l'audace la mieux caractériſée. Athalie, diſant en ſortant du Temple dont l'entrée étoit défendue; *J'ai voulu voir, j'ai vu*, donne un exemple du ſublime de l'orgueil. Le *ſortez* que Roxane adreſſe à Bajazet, eſt le ſublime de l'indignation.

Les vices deſtructeurs de la ſociété ont auſſi leur ſublime. Le deſpotiſme, par exemple, entre les mains d'un homme doué de talens ſupérieurs, & d'une confiance ſans bornes, peut produire de grands effets. Sylla, maître de Rome, aſſouvit ſa vengeance; les Citoyens qui ont échappé à ſon glaive, ſe réfugient dans l'Hyppodrome: il convoque le Sénat dans le Temple de Bellone qui en eſt voiſin, & l'entretient avec oſtentation de ſes exploits. Cependant des cris affreux ſe font entendre; le Sénat en eſt effrayé: le Tyran, ſans émotion, dit au Sénat: *Ne vous inquiétez pas; ces cris ſont ceux de quelques méchans que l'on châ-*

tie par mon ordre : il continue son discours, & est écouté sans être interrompu. Cette tranquillité est sans doute le sublime de la cruauté du despotisme. Cromwel, après avoir jugé & condamné son Maître, fait graver son crime sur une Médaille, & la charge de cette inscription : *Que cet exemple vous instruise, Maîtres de la Terre, apprenez maintenant à vous connoître.* C'est selon l'Auteur, le sublime d'une impudente cruauté.

Voilà du sublime dans tous les genres : sa qualité constitutive est la proportion de l'image avec ce qu'elle doit peindre.

Il y a un état de l'ame nécessaire pour se pénétrer de ce grand *Beau*, né de la chaleur de l'enthousiasme, & il semble qu'il ne doit être jugé que par le beau délire qui le produit : mais tous les hommes ne sont pas susceptibles de ce beau délire. Quoiqu'il en soit, l'Auteur, l'Acteur, le Spectateur doivent tendre, à forces égales, au sentiment du Sublime. « C'est » d'une fournaise ardente que doit » partir l'éclair qui saisit, échauffe & » embrase : si l'organe auquel il est » confié n'a pas la force de l'allumer,

» tout manque, tout disparoît. Si l'on » se livre à ce genre, il faut que l'im- » pression soit forte, mais de peu de » durée, parce qu'il en est du sublime, » par rapport à l'ame, comme de ces » liqueurs exquises, mais violentes, » dont l'usage immodéré détruit les » ressorts de la vie en abrutissant la » raison: cet excès, par rapport au Su- » blime, heureusement n'est pas un » vice à la mode; il en est peu aux- » quels on puisse reprocher ce péché » d'habitude ».

SUR LA NATURE DU SUBLIME,

Et sur le Vrai philosophique du discours poétique, par le P. Castel.

En général toute vérité a droit de plaire : mais toute vérité nouvelle, profonde, sublime, éblouit & révolte même l'esprit, & souvent le cœur. Pour la faire goûter, il faut en tempérer l'éclat. Or on tempere cet éclat en s'enveloppant, en ne la laissant qu'entrevoir à demi, comme un trait

vif qui perce & disparoit : & voilà le devoir & l'avantage de la Poésie. Naturellement elle enveloppe & elle doit envelopper les vérités : double avantage du Poëte. Sous cette enveloppe, & par cet air mystérieux, qui n'est qu'une affaire d'expression, les vérités communes deviennent souvent nouvelles & sublimes, & les vérités nouvelles & sublimes par elles-mêmes, brillent toujours assez sans éblouir. L'enveloppe pique toujours la curiosité, d'autant plus qu'elle la satisfait moins.

Toute la gloire du Philosophe consiste dans la découverte de la vérité. Mais une vérité toute découverte, lorsqu'elle est neuve, blesse la vue, & réveille souvent la jalousie contre son Auteur. Un génie à découvertes, comme *Descartes*, devroit, s'il étoit bien conseillé, ne proposer son systême que sous l'enveloppe de la Poésie & de la fiction : il n'y perdroit rien, car tout nouveau systême est toujours traité de fiction & de Roman. Il y gagneroit même beaucoup. On court après une vérité qui se dérobe, & un bon commentaire feroit bientôt adopter, comme Philosophiques, des vérités qu'on auroit goûtées d'abord com-

me Poëtiques. C'est par la fiction, c'est-à-dire, par l'invention qu'on est Poëte; & lorsqu'on est né Poëte, les vers & la Prose ne sont plus que des formalités, des expressions arbitraires.

Cependant la gloire du Philosophe paroît l'emporter beaucoup sur celle du Poëte, quoiqu'elle vienne un peu tard. Le Poëte a beau semer les plus profondes vérités, il n'est jamais censé parvenir jusqu'à la découverte, qui est la principale gloire de l'esprit humain; il n'y parvient pas non plus : il ne voit la vérité que comme il la présente sous le voile, dans le nuage. C'est par une espece d'instinct ou d'enthousiasme, & à la pointe de l'esprit qu'il la saisit comme en passant, c'est inspiration si l'on veut. Virgile après avoir dit que la nuit emporte les couleurs, auroit bien pû n'être point Cartésien sur l'article.

Mais comme c'est toujours le vrai, toujours la nature que le Poëte peint, le Philosophe ne sçauroit trop méditer le sens profond de tous les traits véritablement sublimes, qui sont répandus chez les Poëtes plus que chez aucune autre sorte d'Ecrivains. C'est-là le véritable emploi du Philosophe de

comprendre ce que les autres ne font que sentir, de tourner l'instinct en pensée, la pensée en réflexion, la réflexion en raisonnement. Or c'est l'analogie qui rend ces traits poëtiques féconds en découvertes : car ce qu'on appelle chez les Poëtes ou chez les Orateurs, métaphore, comparaisons, allégorie, figure; un Philosophe, un Géometre non hérissé, l'appelle analogie, proportion, rapport. Toutes nos découvertes, toutes nos vérités scientifiques ne sont que des vérités de rapport; & par-là souvent le sens figuré dégénere en sens propre, & la figure en réalité.

De tout cela, il est aisé de conclure que le sublime consiste dans une vérité toute neuve en elle-même, ou dans son point de vue ou par son expression, & présentée sous une espece d'enveloppe qui en rehausse l'éclat en le tempérant. Le *fiat lux, & facta est luce*, que Longin trouve si beau, ne l'est que par le vrai nouveau, profond, merveilleux. Qu'on parle d'un ouvrage des hommes, il faut bien des paroles, des discours, des descriptions pour en faire connoître la façon. Pour les Ouvrages de Dieu, comme il n'a

fallu qu'un mot pour les faire, *Dixit & facta sunt*, il ne faut qu'un mot pour les peindre : cette façon est toujours sublime, parce qu'elle est extraordinaire, unique, divine.

SUR L'ÉLOQUENCE

DES ÉLOGES ACADÉMIQUES.

Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences, par M. de Fouchy. Paris 1761.

Les éloges Académiques forment, en quelque sorte, un genre particulier d'éloquence : ce ne sont ni des Panégyriques, tels que ceux qu'on prononce dans la chaire, ni de pures notices semblables à celles qu'on recueille dans les Dictionnaires Historiques, ni des compositions dans le goût de ces pieces, qui concourent depuis quelqu'années aux prix des Sociétés Littéraires. Les éloges, dont nous parlons, sont plus intéressans & plus vrais que les Panégyriques, plus détaillés & plus ornés que les simples notices, plus so-

quer d'émulation les vivans. C
ges ſont comme autant de t
des Ancêtres, il faut imiter ce
mes illuſtres, ou renoncer à le
ces & à leurs titres : c'eſt ce qu
la raiſon, & ce que ſuggere la p

M. de Fontenelle a excellé
genre; peut-être même y a-t-i
trop de fineſſe d'eſprit, de d
plaire. C'eſt un Aréopage qu'u
démie : on eſt bien-aiſe que l
ces de l'imagination y ſoient
rées par l'auſtérité Philoſo
D'ailleurs, il ne faudroit pas
Secrétaire d'une Académie fo
genre d'éloquence qui ne ſer
que pour lui ſeul, c'eſt-à-dir
ſeroit tel, qu'on courût beau
riſques en voulant l'imiter. C
prendroient Ciceron pour mod

M. Fouchy a peint d'après lui-même, & ses ouvrages ont été bien reçus du Public. La fidélité & l'intérêt s'y trouvent : l'Art y joue son rôle, mais sans trop montrer son jeu, comme le prescrivoit Ciceron. * C'est un mêlange de gravité & d'agrémens, d'instruction & de faits bien choisis. Les beautés accidentelles n'y font point disparoître l'exactitude essentielle du récit. Les réflexions n'y sont insinuées que rarement; les allusions purement agréables n'y ressemblent point à ces éclairs d'esprit, dont notre siecle a été long-temps si prodigue, & qui détourneroient sur le Panégyriste toute l'attention qu'on doit aux objets de ses éloges.

MÊME SUJET.

Il y a une fort grande différence entre faire l'éloge funebre d'un Grand, & celui d'un homme de mérite. Le premier est un tribut qu'impose l'usage, & que paie la flatterie ou le desir

* L. 2, de Orat.

de plaire aux vivans : l'autre est un hommage rendu aux talens, aux succès. Quand on ne travaille que sur le fond des dignités, il faut chercher dans l'Art oratoire des ornemens étrangers, propres à relever les titres, & à faire illusion durant quelques momens. Mais quand on ne se détermine à louer que pour reconnoître des qualités réelles, personnelles, fruits de la vertu ou de l'étude, la vérité simple & sans fard guide le Panégyriste; il n'a que des faits à raconter : toute son industrie se borne à choisir, & son embarras est de ne pouvoir dire tout ce qui mériteroit des attentions.

A la reconnoissance des Lettres, la méthode s'établit de publier des éloges, dès que la Littérature avoit perdu quelqu'un de ses Héros ; mais il étoit rare qu'on fît le même honneur à ceux qui avoient excellé dans les Arts. Il étoit réservé à nos Académies d'étendre jusques-là leur zele & leur reconnoissance. On sçait l'éclat qu'ont répandu dans l'Empire Littéraire, les éloges lus depuis soixante & dix ans dans l'Académie Royale des Sciences; & là se trouvent sur la même ligne le Physicien & l'Astronome, le Philoso-

phe & le Méchanicien, le Géographe & l'Anatomiste, &c. Les Grands qui ont été Membres de cette Compagnie, brillent moins dans ce recueil par leur naissance & leurs titres, que par la connoissance qu'ils ont eue des Arts, & par la protection qu'ils ont sçu leur accorder.

Depuis que l'esprit Philosophique est entré dans la Littérature, les éloges Académiques sont devenus plus vrais, plus brillans & plus utiles. Les sages de tous les temps ont eu de la Philosophie dans leur conduite & dans leurs études; mais on n'a pas toujours sçu leur en faire un mérite; & les caracteres, les avantages, les rapports de cette Philosophie ont souvent échappé aux attentions des Panégyristes, qui avoient le plus d'esprit ou la meilleure volonté. Aujourd'hui, il n'est pas possible d'être homme de Lettres & Philosophe, sans recevoir les hommages de l'Eloquence. C'est même pour honorer l'accord de la Philosophie avec la Littérature, que l'Eloquence se pare de ses plus riches ornemens, qu'elle devient ingénieuse, sublime, abondante, philosophique aussi à sa maniere.

RÉFLEXIONS

SUR LES ÉLOGES DES PRINCES MORTS PRESQUE DANS L'ENFANCE.

A l'occasion de l'Eloge historique de Monseigneur le Duc de Bourgogne, mort à l'âge de neuf ans, en 1761.

Il fallut au plus grand Poëte de l'antiquité une sorte de supercherie, pour faire entendre à la mere de Marcellus l'Eloge funebre de ce jeune Prince. Octavie, sœur d'Auguste, rebutoit tous les hommes de Lettres, qui s'empressoient de soulager sa douleur, & elle ne permettoit pas qu'on la consolât par le récit des grandes qualités de son fils. Virgile tenta ce coup de maître que tout le monde sçait : il parla de Marcellus dans le sixieme Livre de l'Eneïde. Octavie ne put entendre ce nom chéri sans perdre l'usage de ses sens, mais elle sçut gré au Poëte de ses ingénieuses attentions.

Il y a dans l'Auguste famille de nos Maîtres plus de force & de raison, que dans celle du premier Empereur Romain.

nain. Elle entendit la lecture de l'Eoge historique du jeune Prince qu'elle venoit de perdre, leur douleur, quoique encore très-vive, ne leur fit rien perdre des beautés qu'il contient.

Le Duc de Bourgogne étoit déja tel qu'un Ancien * peint le jeune Marcellus, *fortunæ in quam alebatur capax*, expression magnifique & qui dit cent choses à quiconque connoît la France & les Bourbons. M. le Franc de Pompignan, Auteur de cette ingénieuse & touchante histoire, a rempli toute l'étendue de son sujet. Et qu'on ne se récrie pas sur les bornes d'une vie de neuf ans. Si le récit n'a pû être chargé d'événemens, le tableau rassemble beaucoup de traits, & présente beaucoup de points de vue. Le Duc de Bourgogne eut le germe de toutes les vertus, & donna le spectacle de celles qui sont les plus rares & les plus difficiles.

C'est ici un Eloge, non un Panégyrique. L'Auteur raconte, & ne prend point le ton de la Tribune aux Harangues. Son style a pourtant l'Eloquence

* *Vellei Patere, l. 2.*

propre du ſujet, cette chaleur & cet intérêt qui captivent le Lecteur. En quelques endroits ſa maniere s'aggrandit ; & c'eſt quand il faut émouvoir le ſentiment. Un éloge tel que celui-ci, fût-il même plus rempli d'événemens, ne ſe ſoutiendroit pas ſans l'appui des principes généraux & des maximes Philoſophiques. Ces principes & ces maximes ſont comme ces couleurs aëriennes qui rempliſſent le fond d'un Tableau, & qui ſervent à trancher les ombres, ou à tranſmettre les jours. Sallufte, Tacite, Velleïus, Paterculus, & quelques autres Anciens poſſéderent cet Art. Nos Modernes l'ont ſaiſi, quand ils ont eu du génie, de la pénétration & de la délicateſſe : car les faiſeurs de Notices, Bibliographiques ou Littéraires ne ſe ſont pas même doutés de cette fineſſe. M. L. F. de P. la met en œuvre ſi à propos que les beautés générales ſemblent faire partie du caractere particulier qu'il traite.



SUR LES PANÉGYRIQUES.

Observ. en 1722.

LES Panégyriques sont ordinairement l'écueil des Prédicateurs, soit que le sujet offre trop de matiere, soit qu'il n'en offre pas assez. Une narration prolixe de la vie du Saint, est une histoire, & non pas un éloge : de continuelles digressions de morale conviennent encore moins à ce genre d'éloquence : des louanges communes exprimées par différentes hyperboles, ne font point connoître le Saint, n'instruisent point & déplaisent toujours. Pour réussir dans un Panégyrique, il faut saisir le caractere particulier du Saint, les dons de Dieu, les actions qui le distinguent de tout autre Saint, ce qui fait son mérite singulier : il faut pour faire son portrait bien marquer ces traits, & les réunir autant qu'il se peut dans une seule idée; faire ensorte que les réflexions & les instructions naissent de ce qu'on dit du Saint, & ne s'offusquent pas.

SUR LA DÉCLAMATION ORATOIRE.

Cours de Belles-Lettres. Paris 1748.

La déclamation Oratoire eſt l'élocution du geſte & le ton de la voix, & tient à l'élocution : cette élocution du geſte & de la voix eſt ſouvent plus puiſſante que l'éloquence du diſcours. On ſçait ce qu'en penſoit Démoſthêne qui en avoit éprouvé la force victorieuſe : il diſoit que l'action étoit la premiere, la ſeconde, la troiſieme, la centieme partie la plus néceſſaire à l'Orateur. Auſſi les Anciens ont-ils fait une étude particuliere de l'élocution, du geſte & de la voix ; & c'étoit chez eux un Art, qui avoit ſes principes & ſes regles. La liberté françoiſe ne s'accommode pas de cette gêne, & pour l'autoriſer, on a pris le parti de ſoutenir, qu'il faut s'abandonner à l'inſtinct dans la déclamation, qu'il n'y a pas de regles pour cette partie ; & que, ſi on vouloit s'aviſer d'y en mettre, ce ſeroit un moyen infaillible

de détruire la nature, ou au moins de la gâter.

Quoique cette persuasion soit universelle, & qu'elle soit en général bien fondée; elle n'empêche pas qu'il n'y ait toujours une regle certaine à observer dans la déclamation, c'est de se bien pénétrer de sa matiere, & de conserver dans l'action le feu qu'on a senti dans la composition. Si l'ame qui a inspiré la pensée en dicte la prononciation, l'œil s'animera, le visage parlera, le geste persuadera, & les tons seront vrais, énergiques & variés à l'infini. En suivant cette regle, on ne ressemblera pas à ces Orateurs monotones & fastidieux, qui débitent avec la même précipitation l'exorde & la division, le récit & les preuves. C'est un rouet démonté que rien n'arrête. Si par hazard ils changent de mouvement, cela se fait si mal-adroitement, qu'ils trahissent chaque fois leur mauvais goût. Comme leur objet principal est de décharger leur mémoire d'un fardeau importun, ils versent sans interrupion les flots qui arrivent, ne songeant pas qu'ils doivent représenter eux-mêmes les passions qu'ils veulent émouvoir. Faisons encore cette remar-

que. L'art de bien dire ne consiste pas seulement dans la voix & dans le geste : sa base, sa partie fondamentale est *le sentiment*, qui suppose de l'esprit, de l'intelligence, & qui ordonne *le feu* convenable à l'action. Or, quand tout ceci se trouve dans un degré convenable, le geste & la composition de la voix ne peuvent manquer.



SUR LA POÉSIE FRANÇOISE:

SON ORIGINE ET SON PROGRÈS.

Bibliotheque poétique, ou choix des plus belles Pieces de Vers, 1745.

IL y a dans chaque pays, quand on y est parvenu au période de la bonne Littérature, cinq ou six Poëtes excellens, qui forment, pour ainsi dire, la Cour souveraine, ou si l'on veut le Conseil secret d'Apollon. Dans la Grece, Homere, Théocrite, Anacréon, Pindare, Sophocle & Euripide. A Rome, Virgile, Horace, Ovide, Térence, Tibulle & Lucrece. Parmi nous, Corneille, Racine, Boileau, la Fon-

aine, Moliere & Rouſſeau : voilà les grands Maîtres, tout le monde les connoît & les poſſede : il n'eſt donc pas néceſſaire de les faire entrer dans une Bibliotheque Poëtique. D'ailleurs comment réduire leurs immenſes richeſſes à des extraits?

Le regne de la Poéſie reſſemble aux grandes Monarchies, leur origine eſt obſcure, leurs progrès ſont lents, leurs révolutions ſont tantôt fâcheuſes & tantôt ſuivies de grands avantages. Nos vieux Gaulois du temps de Céſar aimoient les vers, ils étoient guerriers & enjoués; ils ſçavoient battre leurs ennemis & chanter ſur le champ de bataille : c'eſt encore aujourd'hui le génie de la Nation. Mais quelle fut leur Poéſie? ce ſont des queſtions qu'il n'eſt pas poſſible de réſoudre : ils avoient des Druides qui faiſoient les fonctions de Poëtes, de Philoſophes, de Prêtres & de Légiſlateurs. Après l'inondation des Germains dans les Gaules, tout devint barbare, les mœurs & le langage, la poéſie & la proſe. On ſe piqua de vers latins ſous Charlemagne : ce Prince & ſes Courtiſans affecterent des dénominations qui exprimoient leur amour pour les Muſes.

Alcuin qui donnoit le ton s'appelloit Horace ; Angilbert, jeune Seigneur de la Cour, prenoit le nom d'Homere, un autre étoit Virgile, un autre Ovide, & l'Empereur lui-même se faisoit appeller David, apparemment à cause de sa qualité de Souverain & de son zele pour la Poésie sacrée. Mais il est plus aisé de prendre des titres que d'en soutenir la dignité? Quelle Poésie étoit-ce que celle du neuvieme siecle ! Quelques vers d'Alcuin qu'on nous a conconservés, sont sans feu, sans expression & sans génie.

Bientôt après naquit la rime : on l'appliqua aux mauvaises rapsodies latines qui couroient le monde : c'est l'origine des proses rimées, des vers léonins & autres productions barbares. La rime s'empara ensuite des vers françois, qui devinrent le métier de nos *Troubadours*, Poëtes très-fameux il y a quatre ou cinq cens ans : à ceux-ci se joignirent les pieux Comédiens de la Passion, Troupe ridicule,

Qui, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.

Ce qu'il y eut de mieux au treizieme siecle, fut l'air badin & chanson-

nier du Roi de Navarre Thibaud. Le Roman de la Rose date aussi de ce temps-là, mais il ne fut achevé que dans le siecle suivant, par *Jean de Meun* surnommé *Clopinel*, qu'on regarda pour lors comme le Prince des Poëtes.

Sous Charles V, on vit éclorre le goût de la Balade, du Virelai, du Chant Royal, du Triolet, du Rondeau, & en général de toutes les Pieces dont l'agrément consiste dans le refrein. Mais on ne laissa pas de travailler toujours sur de grands sujets, qui dans l'exécution se trouvoient tous sans étincelle poétique.

On voit toutes les nuances que prit notre Poésie sur la fin du quinzieme siecle. Le Prince Charles, Duc d'Orléans, Pere de Louis XII, mit de la noblesse & des graces dans ses compositions; Villon connut un badinage délicat. Après bien des efforts pour donner à notre Poésie quelque chose du naturel des Anciens, parut Clément Marot avec ses jolies Epigrammes & son élégant badinage dans ses Epitres à François I, Malherbe avec ses belles Odes, Regnier, Théophile, Malleville, Voiture, Sarrazin, Trist-

tan l'Hermite, Saint-Amand, Brebeuf, Gombaud, Boisrobert, &c.

Vers le milieu du dix-septieme siecle, on apperçoit le progrês des Muses : tout y est plus plein, plus fort, plus abondant. Racan, Benserade, Pélisson, Quinaut, Madame de la Suze, Madame Deshoulieres, Despréaux, Racine, &c. &c. Au milieu de cette troupe s'éleve le grand Corneille, tel que Musée parut à Enée & à la Sybille parmi les habitans des Champs Elysées.

Medium nam plurima turba
Hunc habet, atque humeris extantem suspicit altis.

Quand M. Titon éleva le monument que tout Paris admire, le Parnasse François, il plaça Corneille dans le lieu le plus éminent : on le voit-là debout, vêtu à la Romaine, le Cothurne aux pieds, & une flamme symbolique lui sort du sommet de la tête. Il fait sur ce double côteau la même figure, à-peu-près, que Caton aux Enfers, donnant des loix aux Héros, & recevant leurs hommages.



SUR LA POÉSIE EN GÉNÉRAL.

TOUS les Maîtres de l'Art ont regardé *l'arrangement mesuré des paroles*, comme intrinseque à la Poésie : ils n'ont pas cru qu'on pût faire des Poëmes en prose ; & s'ils ont avoué que certains Ouvrages étoient dans le goût poétique, parce qu'on y remarquoit la *fiction* & les *figures hardies*, ils n'en ont pas moins borné ces compositions au genre prosaïque, parce que la mesure leur manquoit.

Les fins de la Poésie ne se bornent pas à celle de plaire, elles s'étendent encore à celle d'instruire. Il est vrai que l'Art du poëte, comme plusieurs autres Arts, ne tend par lui-même qu'à faire naître des images dans l'ame ; mais ces images doivent avoir leurs qualités particulieres. Outre l'avantage d'intéresser par le plaisir, il faut qu'elles soient utiles aux hommes, qu'elles possedent cette beauté morale, qui n'est autre chose que l'empreinte de la vertu. Par-là aussi l'Art du Poëte,

comme tous les autres Arts, se trouvera subordonné à la vraie & saine politique, dont la fin générale est le bien commun de la société : les grands Poëtes & les bons Critiques n'ont pas laissé la Poésie dans une sorte d'indifférence pour le bien ou pour le mal : ils l'ont crue plus destinée encore à l'instruction qu'au plaisir : ils l'ont jugée hors de sa sphere, quand elle a blessé la vérité ou les bonnes mœurs. N'étoit-ce pas-là les meilleures fins qu'Horace reconnoissoit dans l'Iliade d'Homere, lorsqu'il disoit que ce Chantre du siege de Troye l'emportoit sur tous les Philosophes, par les leçons de vertu dont son Poëme est rempli?

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo ac Crantore dicit.

Les Odes qui célebrent les Dieux, les Rois, les Guerriers, les Couronnes Olympiques; celles, en un mot, qui sont montées au ton de Pindare, débutent ordinairement avec pompe; mais dans la plupart des autres sujets qu'ont chantés Anacréon, Horace, & leurs Imitateurs, il n'est point nécessaire que l'enthousiasme brille dès le début : il suffit que la piece commence

d'un air plus vif & plus léger que ne doit être l'exorde d'un Poëme Epique. Or, quelle que soit l'espece particuliere d'Odes qu'on suppose, ce qui fait qu'on y entre autrement que dans l'Epopée, c'est la diversité même des genres. L'Ode est fille de l'enthousiasme ou de la liberté : on y saisit les objets de la maniere qu'on veut, on n'y est responsable ni d'un progrès d'idées, ni d'une continuité d'action. L'Epopée au contraire est une grande machine toute de rapports ; une espece d'Architecture Poétique, où tout doit être distribué selon les regles.

Le Poëme Epique peut avoir pour objet, non-seulement une action, mais toute la vie d'un Héros : non-seulement les aventures des Rois, mais les événemens de la vie commune des particuliers, non-seulement le grand, le sublime, le pathétique, mais ce qui n'est simplement qu'agréable. De-là naîtront diverses especes de Poëme Epique. Cependant il est vrai de dire que parmi ces diverses especes, une d'entr'elles est plus parfaite que les autres, & que cette espece plus parfaite est celle dont la constitution se trouve conforme aux regles d'Aristote ; celle

dont l'action eſt une, grande, ſe paſſe entre des Rois, ne remplit qu'un certain eſpace de temps, ne ſe développe que par le miniſtere des Dieux, eſt ſoutenue par de grands caracteres, & a pour but une véritable morale.

SUR L'HARMONIE.

Combien Homere & Virgile excellerent en cette partie.

L'HARMONIE, en matiere de Poéſie, en eſt l'ame. Elle conſiſte dans le choix heureux des expreſſions vives, énergiques & pittoreſques, tellement aſſorties aux objets qu'on décrit, que les mêmes objets ſemblent ſe reproduire & ſe préſenter à nos ſens. C'eſt-là ce qu'on peut véritablement appeller la Magie enchantereſſe de la Poéſie, dont l'illuſion impérieuſe fait paſſer dans l'ame ces impreſſions profondes qui la maîtriſent. Ce talent ſublime qui caractériſe les grands Poëtes, éclate ſurtout dans les écrits d'Homere. Il n'eſt preſque point de pages dans l'Iliade & dans l'Odyſſée qui n'offrent de ces vers

imitateurs, & ce ne sont point des tableaux inanimés & muets : on voit, on entend ce qu'Homere peint ou raconte.

Reconnoissons qu'il doit, du moins en partie, cet avantage à la beauté de sa langue, la plus sonore, la plus mélodieuse, la plus abondante & la plus expressive que les hommes aient jamais parlé. La Langue Latine bien inférieure à la Langue Grecque, ne fournissoit à Virgile ni les mêmes ressources, ni les mêmes secours. Cependant ce grand génie, qui est en même-temps le Raphaël & le Lulli de la Poésie, est plein d'images & d'harmonie. Ses couleurs nuancées avec la plus grande intelligence, & toujours assorties aux sujets qu'il traite, rendent les tableaux d'une vérité frappante. La cadence de ses vers rapide & précipitée, ou lente & tranquille, douce coulante, ou rude & scabreuse ; vive & gaie, ou sombre & terrible, suivant que les circonstances & la matiere l'exigent, forme, par la variété de ses mesures & de ses temps, une espece de Musique, où tout est à l'unisson avec les affections de l'ame & les mouvemens qu'il décrit. C'est dans la lec-

ture d'Homere & de Virgile que les Eleves du Parnasse doivent former leur oreille à l'harmonie de la grande versification. Nos Langues d'Europe n'offrent point d'équivalent capable de remplacer ces syllabes longues & breves, qui, réduites en Dactyles & en Spondées, donnent tant de grace & d'énergie aux vers Grecs & Latins : & voilà pourquoi les Poëtes Modernes, eussent-ils d'ailleurs autant de talent & de génie qu'en avoient les Anciens, doivent être inférieurs à ceux-ci dans ce qui concerne l'harmonie imitative ; non que les Ouvrages des illustres Modernes soient totalement dépourvus de ce mérite. On en trouve des exemples dans Racine, le plus habile versificateur peut-être qu'il y ait eu depuis Virgile. On en trouve aussi dans Boileau & dans quelques autres de nos Poëtes. Le Tasse & Pope, chez les Italiens & les Anglois, ont fait voir que leurs Langues étoient aussi susceptibles de ce genre de beauté.



SUR L'ENTHOUSIASME.

Le mérite essentiel de la Poésie consiste dans l'enthousiasme, qui n'est autre chose que le langage sublime, énergique, efficace du sentiment qu'on éprouve. Qu'on ait toutes les autres qualités, si l'on manque d'enthousiasme, on ne sera jamais Poëte : qu'on ait à se reprocher des défauts, même considérables, si l'on possede ce beau feu, on ne laissera pas de prendre place parmi les Héros de la Poésie. Cet enthousiasme au reste est relatif aux divers genres auxquels s'étend la Poëtique. On ne demandera pas pour l'Eglogue l'élévation & la chaleur de l'Ode ; on traitera l'Apologue d'un autre ton que le Poëme Epique. Dans sa sphere Ovide ne manque point d'enthousiasme, & il a pu *voler au sommet du Parnasse*. Mais parmi les Grecs un Valerius Flaccus, Auteur du Poëme sur les Argonautes, & parmi les Latins un Silius Italicus sont *au plus bas degré*; parce que leurs Ouvrages ne sont que soignés, & ne portent point

l'empreinte de l'enthousiasme. Tels sont aussi parmi nous un grand nombre de Poëtes, sur-tout Dramatiques : ils ont donné des pieces, qui, avec le mérite du dessein, de la conduite, de la versification, pechent par défaut d'enthousiasme : on y sent bien l'étude & le travail, mais nullement le génie : on y apperçoit des hommes d'esprit, mais point du tout des Poëtes. On voit qu'ils ont voulu suivre notre Corneille & notre Racine, mais que ceux-ci se sont élevés dans la nue, & que ceux-là après quelques efforts sont retombés vers la terre.

Quant à l'argument qu'on tire de l'Eloquence pour en conclure, par voie de comparaison, qu'il doit y avoir des degrés parmi les Poëtes, comme il y en a parmi les Orateurs, c'est encore ce qu'il faut expliquer. L'Eloquence suppose bien plus de qualités acquises que la Poésie ; ainsi quand on n'est pas au premier rang des Orateurs, on peut à force de travail, parvenir à des rangs inférieurs qui ne laissent pas d'être encore honorables : par exemple, on est encore très-bien quelques places au-dessous de Démosthêne & de Cicéron, & si l'on veut, de Bossuet, de

Bourdaloue, de Maſſillon. En fait de Poéſie, ce n'eſt pas la même chofe. Cet enthouſiaſme, dont nous parlions ci-deſſus, forme preſque tout le genre, & ne s'acquiert pas : ſi l'on le manque, tout l'eſſentiel eſt manqué; & alors on voit arriver ce que dit Horace :

Si paulum à ſummo diſceſſit, vergit ad imum.

SUR LE GENRE PASTORAL,

ET SUR L'ORIGINE DE L'ÉGLOGUE.

ON a avancé ſans fondement que les Inventeurs du genre paſtoral, c'eſt-à-dire les premiers hommes, étoient plus groſſiers que nous, ſans être plus vertueux. La groſſiereté eſt une habitude qui ſe contracte en ſuivant l'impreſſion des inſtincts brutaux, & le mouvement des paſſions violentes, ou bien c'eſt une rudeſſe, une dureté, une férocité de caractere, de mœurs & de manieres, que le défaut d'une bonne éducation inſpire ou fomente. Or, à la naiſſance du monde, ſes premiers habitans, occupés à cultiver des

campagnes fertiles, ou à paître de nombreux troupeaux, étoient-ils plus susceptibles que nous de ces principes qui rendent les mœurs & les façons grossieres ? N'avoient-ils pas alors moins d'intérêts opposés, moins de besoins particuliers, moins de préjugés généraux ? Ils avoient donc moins d'obstacles à l'union, à la paix, à la société? Ils n'étoient pas sans doute si polis, si composés, si affectés que nous le sommes; mais ils étoient moins rusés, moins dissimulés, moins artificieux, moins fiers, moins impérieux. L'ambition, l'avarice, l'intrigue n'avoient point encore gâté leurs esprits, corrompu leurs mœurs, & armé leurs mains. Ainsi, tout compensé, ils devoient être plus simples, plus ingénus, plus doux, plus humains, plus naturels que nous ne le sommes. Ce préjugé si favorable aux premiers âges du monde, est fondé sur la tradition la plus authentique & la plus universelle, celle de l'âge d'or. Quoiqu'il ne nous en reste guere que des traits chargés d'enluminures poëtiques, le fonds n'en est pas moins une Histoire. Cet âge est donc l'origine de l'Eglogue : elle en a toujours conservé ou regretté l'image; elle fut

onc le premier chant de l'homme, 'est-à-dire le premier transport de sa econnoissance envers son Créateur, u de son amour envers ses égaux. Quoi e plus capable d'exciter & de nourrir es sentimens si religieux, & si raisonables que la beauté & la richesse des ampagnes, où le Créateur étaloit sa nagnificence, & ouvroit à ses créatues les sources d'un bonheur innocent? es hommes n'ont pas voulu s'en conenter; ils ont essayé d'enchérir sur la ature; ils se sont faits des goûts & les besoins qui lui sont étrangers; ils i'y ont pas gagné du côté du plaisir; ls y ont beaucoup perdu du côté de la anté & de la vertu. Leur erreur vene la nature de leur ingratitude : en afinant sur sa simplicité, ils ont moins ugmenté leur bonheur que leurs inirmités. L'habitude de ce luxe étudié nous aveugle, jusqu'à nous faire regargarder comme grossiers les siecles fortunés qui l'ignorerent.

N'étant plus le partage de l'élite du genre humain, la vie pastorale a dégénéré. La foible ombre qui nous reste de sa beauté dans les Poëtes est souvent souillée par leur licence; la contagion de leur siecle infecte leurs chants bu-

coliques. A s'en tenir aux bonnes regles, l'Eglogue ne devoit respirer que l'innocence des premiers âges : le vrai goût peut-il permettre de blesser les bonnes mœurs? Les Bergers pour plaire, ne doivent-ils pas avoir le cœur aussi pur que le ciel qu'ils contemplent? Leurs chants ne devroient pas être plus dangereux que le ramage des oiseaux ou le murmure des fontaines, ni les vers qu'ils composent plus empoisonnés que les fleurs qu'ils cueillent. Sans s'astreindre à ces sages regles, l'Eglogue n'atteindra jamais à sa *perfection essentielle*, que Pope fait consister *dans la simplicité, la brieveté, la délicatesse.* On ne devoit point, dit-il, représenter nos Bergers tels qu'ils sont aujourd'hui, mais tels qu'ils étoient quand les meilleurs des hommes gardoient leurs troupeaux : ce qui intéresse dans cette poësie n'est pas tant l'image de la vie qu'on mene à la campagne que celle de la tranquillité qu'on y respire. Il faut donc répandre quelque illusion sur la vie pastorale, si on veut qu'elle plaise. Or, cette illusion consiste à en montrer les beaux côtés, & à en voiler les miseres. Chaque Eglogue doit avoir un objet précis, un point de vue

embelli par une agréable variété : le véritable caractere de l'Eglogue eſt la ſimplicité, la pudeur & la modeſtie : ſes figures ſont douces, ſes paſſions tendres, ſes mouvemens tranquilles, quoiqu'elle puiſſe quelquefois être paſſionnée, & avoir de petits emportemens; car elle n'eſt jamais ni fiere ni violente. Ses narrations ſont courtes, ſes deſcriptions ſont petites, ſes penſées ſont ingénues, ſes mœurs ſont innocentes, ſa diction pure, ſon vers coulans, ſes manieres unies, & tous ſes diſcours naturels.





SUR LE POEME ÉPIQUE,

OU L'ÉPOPÉE.

Dissertation sur le Poëme Epique, à l'occasion du Paradis Perdu de Milton.

Le Poëme épique est une politique ornée de tout ce que l'art peut lui fournir de charmes, & qui a pour but la gloire des Souverains & le bonheur des sujets. Le Poëme héroïque laisse à d'autres le soin d'instruire les Particuliers: il veut pour disciples les Peuples entiers & les Maîtres des Peuples, les Rois & les Républiques, les Généraux d'armée & les Ministres d'Etat; il ne veut former que des Héros: il sçait que les exemples ont plus de force que les préceptes; il sçait que l'histoire asservie à la vérité n'offre pas toujours les modeles dont il a besoin; il voit que pour rendre ses peintures plus frappantes & plus utiles, il faut que l'invention accommode les sujets à son dessein: la fiction lui est nécessaire au défaut du vrai qui n'atteindroit pas au merveilleux,

merveilleux, il a besoin d'un vraisemblable surprenant. Le Poëme épique est donc un grand événement, dont le salut, ou la perte d'un Etat ont dépendu, représenté, non pas tel qu'il est arrivé effectivement, mais tel qu'il auroit pu arriver, & orné de circonstances fabuleuses qui, choisies habilement, le rendent plus agréable & plus instructif.

De cette idée du Poëme épique naissent les regles auxquelles il est assujetti. Le sujet doit être pris dans l'Histoire, parce que des Héros & des faits connus intéressent plus que des Héros & des faits imaginaires. Il faut que le sujet se rapporte à une action principale où tout le Poëme tende, & qui le termine. Par-là, on fixe l'attention du Lecteur, & l'instruction qu'on veut lui donner s'imprime plus fortement dans les esprits. Il faut que cette action ait de l'étendue, afin que la diversité d'incidens fasse naître l'occasion naturelle de plusieurs instructions particulieres subordonnées à la principale.

Ce n'est pas assez d'instruire; on instruit envain, si on ne plaît en instruisant : il faut déguiser l'instruction sous les figures les plus charmantes, la pa-

rer de divers ornemens, ſans néanmoins les prodiguer, gagner le Lecteur, l'attacher & le conduire au degré de perfection où on veut l'élever preſque ſans qu'il s'en apperçoive ; faire qu'il ſe corrige, en ne penſant qu'à s'amuſer : c'eſt à quoi ſert ſouvent un début ſimple qui promette beaucoup ſans oſtentation, une narration liée ſi habilement, variée ſi ingénieuſement par des circonſtances dont l'intérêt croiſſe toujours, que le Lecteur ne puiſſe quitter le Livre. Il faut encore retenir le Lecteur, & le frapper par des deſcriptions brillantes, animées par des comparaiſons juſtes, ſenſibles, courtes, par des plaintes tendres, par des réparties nobles & ſerrées, des diſcours perſuaſifs, des réflexions rares, mais ſi ſolides & ſi vives qu'on ne puiſſe les oublier : il faut que tous les perſonnages introduits dans le Poëme aient des caracteres marqués, toujours grands, quoiqu'oppoſés, toujours ſoutenus, ſans la moindre inégalité ; des mœurs convenables au temps, aux perſonnes : il faut un enchaînement d'aventures, où l'on cherche à plaire par l'extraordinaire & où l'on évite le biſarre, où l'on s'éleve au-deſſus de l'Hiſtoire, ſans

tomber dans le Roman, où le jeu de l'imagination soit toujours concerté avec le jugement : il faut enfin que le Poëte veuille être oublié, s'oublie lui-même, paroisse rarement, & se transforme dans tous ceux qu'il produit : Rois, Tyrans, Héros, Sages. C'est dans les chefs-d'œuvre qu'*Homere* & *Virgile* nous ont laissés, que les vraies beautés de la Poësie épique brillent dans tout leur éclat. La supériorité de leur raison les a rendus supérieurs à tous les autres Poëtes. Homere considérant l'état où la Grece étoit de son temps, partagée en plusieurs petits Etats dont la sûreté dépendoit de l'union constante de la Nation entiere, crut ne pouvoir proposer aux Grecs rien de plus capable d'affermir cette union qu'une peinture noble & touchante des maux que la division d'Agamemnon & d'Achille avoit causés aux Grecs. Voilà le véritable dessein de l'*Iliade*. L'Odyssée, comme Longin l'a remarqué, se sent un peu de la vieillesse de son Auteur, & le dessein n'en est pas assez connu.

Le dessein de l'*Enéide* est plus grand. *Virgile* se proposa d'affermir & de régler le gouvernement qui s'établit de

ſon temps à Rome. Il l'affermit en montrant la famille d'*Enée* dont ſortoit *Auguſte*, deſtinée par l'ordre des Dieux à commander aux Romains, & à les rendre Maîtres du monde : il régla ce Gouvernement, en donnant aux Empereurs dans ſon Héros, un modele, non-ſeulement de valeur & de prudence, mais encore de bonté & de religion, de ſoumiſſion aux Dieux, & d'amour pour ſes ſujets.

Quel ſujet plus intéreſſant pour toute la Chrétienté, & en particulier pour la France & pour l'Italie, que *Jéruſalem délivrée? Godefroy* plus grand qu'Agamemnon, plus ſage qu'Ulyſſe, plus religieux qu'Enée, apprend à un véritable Héros à former, à terminer, à conduire heureuſement une grande entrepriſe. Renaud, plus aimable qu'Achille, inſtruit les jeunes Héros des écueils qu'il faut éviter dans le chemin de la gloire. Que d'éloges mériteroit le *Taſſe*, ſi la peinture trop nue de ces écueils n'étoit elle-même un écueil à craindre pour les Lecteurs!

Le deſſein du *Paradis perdu* l'emporte ſur tous les autres, & par la grandeur & par l'intérêt. Milton a voulu peindre la cauſe & le remede de

tous les maux. Le Prince des Démons conjure la ruine des hommes : il leur enleve les biens dont ils jouissoient, & leur perte étoit entiere, si le Fils de Dieu ne se fût offert à être leur réparateur. Dieu & son Fils, le chef des Démons, le premier Homme & la premiere Femme, voilà les Acteurs du Poëme. Dieu paroît véritablement Dieu, infiniment grand, infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon ; si grand, que toute grandeur s'éclipse devant la sienne ; si sage, qu'il fait servir à ses desseins les efforts de ses ennemis ; si juste, qu'il n'omet rien pour prévenir le crime, & qu'il n'épargne pas ses plus chers ouvrages quand il faut les punir ; si bon, que le plus puni de tous les criminels est réduit à ne se plaindre que de soi-même. Dans la peinture de Satan, quels traits ? L'orgueil écrasé & renaissant ! le désespoir d'éviter le supplice, & l'adresse à se procurer la maligne consolation de faire des malheureux ! la peinture gracieuse d'*Adam* & d'*Eve* contraste admirablement avec la sombre peinture des Démons ; on aime Adam & Eve, & on les plaint après leur disgrace. L'amour est la mesure de la compas-

sion : le Fils de Dieu efface ces objets créés ; on n'a plus d'yeux ni de cœur que pour un Libérateur si sensible à nos maux & si généreux. Voilà l'effet du Poëme.

Tout Poëme régulier doit se réduire à une maxime morale. Milton en établit une dont l'usage est nécessaire & universel, maxime qu'on peut regarder comme le fondement de la Religion & le sceau de la vertu. *L'homme sera infailliblement heureux, s'il obéit à Dieu ; il sera infailliblement malheureux, s'il lui désobéit.*

Le début est frappant : les Démons précipités au fond de l'abîme, ensévelis dans un tourbillon de flammes dévorantes, reviennent à eux. Satan sort le premier de l'assoupissement ; triste effet de sa chûte & de sa consternation : il ranime son armée foudroyée, & après divers conseils, il forme le projet de séduire l'homme. Dieu est invincible : rien ne lui est permis contre lui : c'est son ouvrage qu'il faut tâcher de détruire ; il ne lui reste que ce seul moyen de se venger. Nous ne nous arrêterons point à faire une analyse froide de cet Ouvrage.

Cependant le Paradis perdu n'est pas

un Poëme sans défauts, bien loin de là : on ne peut excuser les jeux des Démons dans le premier Livre, ni le songe d'Eve dans le cinquieme. On peut pardonner à Milton ses digressions, mais on ne peut lui pardonner tant d'allusions à la fable ancienne. Nous n'avons garde de mettre parmi ses fautes la fiction qui regne dans tout son Poëme. La Poésie est une peinture, & pour peindre les choses spirituelles, il est nécessaire de leur donner du corps, &, si j'ose m'exprimer ainsi, de les matérialiser. Les expressions métaphoriques, les allégories ne trompent personne ; on sçait les réduire à leur juste signification : ce sont des énigmes faciles à deviner. La Poésie ne peut se passer de fictions, de métaphores, d'allégories, d'emblêmes. L'Esprit saint n'a pas dédaigné ce langage : il parloit à des hommes sur lesquels l'imagination a tant de pouvoir, dont le sentiment est le principal ressort : il a rendu sa parole sensible ; il a parlé à l'imagination par des peintures qui sont pour les Poëtes Chrétiens une source abondante d'images & de parfaits originaux de la belle fiction. Nous convenons cependant que Milton a

poussé les siennes jusqu'à l'excès, & quelquefois jusqu'au ridicule.

Mais revenons au Poëme épique, & remarquons combien peu de Poëtes ont réussi dans ce genre. Homere & Virgile ont fait des Poëmes épiques qui sont encore aujourd'hui le sujet de notre admiration, & il est vraisemblable que si, dans les siecles de l'antiquité, d'autres Auteurs s'étoient appliqués au même genre d'ouvrage, nous compterions aujourd'hui plus de deux Poëmes épiques excellens. Par quelle fatalité est-il donc arrivé que depuis la renaissance des Lettres en Europe, ni les François, ni les autres Nations, après avoir égalé à-peu-près les Anciens dans tout le reste, & les avoir même surpassés en plusieurs choses, n'ont encore pu produire aucun Poëme épique qui soit véritablement estimable en genre de Poëme épique, quoiqu'on y trouve d'ailleurs beaucoup de beautés? Ce seroit une injustice d'en attribuer la cause au défaut de génie dans les Modernes. L'*Arioste*, le *Tasse* & *Milton*, sans parler de plusieurs autres, ont eu suffisamment pour réussir, si la chose eût été possible. C'est encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la

rime, dont l'uniformité, dit-on, & les chûtes continuelles fatiguent l'esprit & l'oreille.

Mais seroit-ce, comme quelques-uns s'imaginent, que nos Auteurs se sont attachés à des sujets trop récens? 1°. Cette raison est fausse, puisque la plupart de nos Modernes ont pris des sujets fort anciens. Tels sont la *Jérusalem délivrée*, *Clovis*, *Pharamond*, *Constantin*, & encore plus le *Paradis perdu*, qui est sans contredit le plus ancien de tous les sujets. Il est vrai qu'un sujet trop récent & trop connu gêne un peu la liberté du Poëte, par rapport à l'Histoire & au caractere de son Héros, mais il lui laisse assez d'autres beautés pour faire un beau Poëme. Il n'y eut jamais de Poëme plus récent que celui de l'*ILIADE* lorsqu'Homere le publia, & cependant l'*Iliade* ne laissa pas d'attirer dès-lors l'admiration de toute la Grece. Ce n'est donc pas précisément la nouveauté du sujet qui nuit à la beauté de nos Poëmes. Il y a quelque autre cause de leur mauvais succès, & la voici.

Pourquoi les Modernes sont-ils si inférieurs aux Anciens en fait de Poëmes épiques? C'est que la fiction étant

l'ame du Poëme épique, il a été permis aux Anciens de l'employer dans toute son étendue pour embellir leurs Poëmes, au lieu que les Modernes n'ont point eu assez de liberté en ce genre; mais pourquoi cette différence entre les Anciens & les Modernes? c'est que les Anciens vivoient dans des temps qui autorisoient toutes les Fables, & où les fictions les plus extraordinaires étoient conformes aux idées de la Religion dominante: au lieu que les Modernes ont vécu & composé dans des siecles plus éclairés, & sous une Religion qui rejette avec mépris tout ce qui n'est pas exactement vrai ou très-vraisemblable en ce genre. Il faut pourtant observer que si les Modernes avoient emprunté leurs sujets des tems fabuleux, ils auroient eu le même avantage que les Anciens, & peut-être auroient-ils eu le même succès. C'est ainsi que l'Auteur du *Télémaque* a fait un Ouvrage immortel, auquel il ne manque que la versification pour être un excellent Poëme: mais comme ils ont tous pris leurs sujets dans des temps & dans la supposition d'une Religion qui proscrit tout ce qui est fiction en cette matiere, il ne leur a pas

été possible de réussir : je m'explique.

Deux sortes de fictions entrent dans le Poëme épique : la premiere est une suite d'événemens purement humains, mais grands, extraordinaires & surprenans, sans cependant jamais passer les bornes de la vraisemblance. Ce sont des batailles, des dangers, des tempêtes, des rencontres singulieres, des entreprises hardies, & tout ce qu'on appelle des actions héroïques. Tous ces faits, lorsqu'ils sont bien écrits, excitent dans les Lecteurs de vifs sentimens de compassion, de joie, de terreur & de curiosité ; mais avec cela seul, on ne fera après tout qu'une Histoire, ou un Roman en vers. Pour faire un Poëme, suivant l'idée commune qu'on s'en est formée dans tous les siecles, il faut employer une seconde espece de fiction beaucoup plus sublime, qui intéresse la divinité dans l'action du Poëme. C'est-là proprement ce qui anime, ce qui caractérise le Poëme épique : c'est-là ce qui lui donne la noblesse, l'élévation, le sublime & le merveilleux. Que les Grecs assiégent la Ville de Troye ; que Diomede, Ajax & Achille s'y signalent par des exploits héroïques, cela ne fait qu'une belle

Histoire. Mais où je vois naître le Poëme épique, c'est lorsque je vois les Dieux s'intéresser à l'action: Junon se déclarer pour les Grecs, Apollon prendre le parti des Troyens, Mars s'opposer à Pallas, Vénus sauver la vie à Paris; en un mot tous les Dieux de la Fable, qui dans ce temps-là étoient regardés comme des Etres réels, se mêler parmi les Combattans, se combattre eux-mêmes, s'intéresser à la querelle commune, & employer les miracles d'une Puissance divine pour exécuter leurs desseins. Ces Personnages supérieurs m'élevent au-dessus des idées communes, m'impriment du respect, & enlevent mon admiration. Les Héros même que je vois ainsi mêlés avec les Dieux, me paroissent des hommes d'une espece beaucoup supérieure à la nôtre, & tout le Poëme devient ainsi une suite merveilleuse de prodiges.

Il est vrai qu'aujourd'hui nous sçavons que tous ces Dieux n'étoient que des chimeres, mais il faut observer que lorsque nous lisons une histoire, notre esprit faisant abstraction de nos mœurs, de la Religion, & du temps où nous sommes, nous transporte dans

les lieux & dans les temps que l'hiſtoire nous préſente ; de ſorte que nous jugeons des faits qu'on nous raconte, non point par les idées de notre ſiecle, mais par celles du temps qui nous eſt repréſenté. Or, du temps d'*Homere* & de *Virgile*, les fictions qui nous paroiſſent aujourd'hui les plus puériles, étoient autoriſées & comme conſacrées par des principes de la Religion dominante. En les liſant nous nous mettons, pour ainſi dire, à la place des Grecs & des Latins qui les lurent pour la premiere fois : ils les admirerent & nous en ſommes également charmés.

Si l'on fait à préſent l'application de ce principe aux Poëmes épiques des Auteurs modernes, il eſt aiſé de conclure qu'il ne leur a pas été poſſible de réuſſir : car ils ont bien pu donner à leurs Poëmes l'agrément de la plus belle verſification, les embellir par des deſcriptions toutes charmantes, les enrichir des plus beaux traits de la morale, les rendre intéreſſans par des intrigues adroitement ménagées, les animer par des ſieges & par des combats. On y trouve même pluſieurs morceaux de cette nature, qui égalent, ou qui ſurpaſſent ce que les Anciens

meilleurs de nos Auteurs on
Pourquoi ? Parce qu'ayant pri
jets qui ſuppoſent la vraie I
c'eſt-à-dire, une Religion
principes ſont incompatible
fiction, ou bien leurs Poëme
meurés dans les bornes d'une
toire & d'un beau roman, c
Jéruſalem délivrée du Taſſe,
ils les ont remplis de fictio
par le rapport qu'elles ont av
ligion, révoltent les idées con
& tous les principes reçus
me le *Rolland de l'Arioſte*, &
radis perdu de Milton. Il s'e
ces réflexions, que dans la vr
gion; il n'eſt pas poſſible de
véritable & parfait Poëme épi
me l'*Iliade* & l'*Enéide*.

Il ſembleroit, de ce qu'on

1°. l'*Iliade* & l'*Enéide* ne sont pas toutes en fictions. Il y a des caracteres & des portraits, des traits de Morale & d'Histoire, des descriptions, des discours, & mille autres choses qui instruisent. 2°. Toutes les fictions ne roulent pas sur les fausses Divinités, & toutes celles qui ne sont pas de cette espece peuvent être imitées en Poésie dans tous les temps & dans toutes les Religions. 3°. Un Maître peut-il se flatter d'avoir donné à ses Disciples un goût & une connoissance suffisante de la Poésie, & d'avoir bien cultivé leur génie, lorsqu'il leur a laissé ignorer les beautés de l'*Iliade* & de l'*Enéide*, & des autres Poésies anciennes, surtout des Grecques, qui renferment des beautés qu'on ne trouve point ailleurs. Car c'est la différence qu'on peut mettre à cet égard entre les Latins & les Grecs. Les Latins ont moins de défauts, mais les Grecs ont de plus grandes beautés. C'étoit, du temps d'Horace, la source, où il conseilloit de puiser le goût de la belle Poésie ; & c'est aussi le fond sur lequel nos meilleurs Auteurs ont travaillé. 4°. Il est vrai qu'un Poëte qui voudroit aujourd'hui nous donner un Poëme de *Char-*

fictions ne peuvent pas le foi
la ſuite d'un Poëme épiqu
eſt pas ainſi d'une Ode , d
& d'un morceau de Poéſie ſı
ſujet particulier, ſur-tout,
tions ne ſont employées qı
en paſſant , pour embellir
cription , pour orner un pc
enfin dans quelqu'occaſion q
qui ne ſoit point par elle-
compatible avec les fables de
On fait alors ce qu'il eſt im
faire dans le Poëme héroïquı
dis-je, abſtraction de toute
& on ne regarde les Dieux q
des Génies, des Vertus, ou c
ou ſi l'on veut, comme lès
les Vices perſonnifiés. Com
cellens morceaux les Poëtes
ne nous ont-ils pas donnés en
ſur-tout de Poéſie Latine ? O

SUR HOMERE ET VIRGILE.

Nos François n'ont jamais si bien fait l'éloge du Prince des Poëtes que l'a fait Pope. Homere, dit cet ingénieux Anglois, est un génie singulier, une source inépuisable de beautés poétiques, un Maître puissant qui subjugue tous les esprits, un Peintre inimitable qui met sous les yeux toute la nature. Il est admirable par la véhémence des sentimens, par la variété des descriptions, par l'abondance des caracteres, par la science des arts, par la grandeur des images, par la noblesse des expressions. Cent fois on a fait le parallele d'Homere & de Virgile. Pope traite le même sujet, mais avec quelle supériorité d'idées, quelle multitude de connoissances, quelle profondeur de réflexions! Homere, dit-il, n'a point d'égal en génie; Virgile n'en a point en jugement: je n'entends pas qu'Homere manque de jugement, parce que Virgile en a plus que lui, ou que celui-ci n'ait point de génie, parce qu'il en a moins qu'Ho-

mere. Mais s'agit-il de les comparer entre eux, Homere a plus d'esprit, & Virgile plus d'art : en l'un j'admire l'homme, en l'autre j'admire l'ouvrier. Homere maîtrise & m'enleve avec une force impérieuse. Virgile me mene avec une majesté pleine d'attraits : Homere livre ses trésors avec une généreuse profusion : Virgile donne les siens avec une soigneuse magnificence. Homere, comme le Nil, répand d'immenses richesses par de subites innondations : Virgile apporte les siennes comme un fleuve abondant & réglé dans son cours. Chacun de ces Poëtes ressemble à son Héros. Homere est *irrésistible* comme Achille. Tout fuit devant lui, tout céde ; plus le tumulte s'accroît, plus il brille, & rien ne l'arrête. Virgile, avec une tranquille audace comme Enée, se posséde toujours, & dans l'action même il voit, il dispose tout, il combat sans trouble, & triomphe sans s'émouvoir. Dans les machines, Homere, comme son Jupiter, lorsqu'il veut effrayer le monde, ébranle & secoue l'Olympe, embrase les cieux, prodigue les éclairs, & fait gronder son tonnerre : Virgile, semblable à la même Divinité

bienfaisante, délibere avec les Dieux, trace le plan des Empires, en pose les fondemens, & fait tout avec une souveraine sagesse.

Dans le récit des batailles, quelle variété dans Homere! elle nous captive, cette variété, elle nous enchante; mais comment & par quels moyens? c'est en nous intéressant par le détail des circonstances. La mort des Combattans se diversifie, selon le caractere, l'âge, l'état, la Nation, la famille des Héros. Rien de touchant n'est omis: il met en œuvre les apparitions des Dieux, les harangues des Capitaines, la beauté des armures, la description des chars, &c.

Quelle noblesse dans ses comparaisons! Par exemple, si Minerve descend du ciel, c'est comme un astre qui préside aux Nautonniers, ou à une grande armée prête à combattre. Si les Grecs marchent avec fracas, c'est comme la mer qui s'éleve agitée par les vents, & qui va se briser ensuite contre le rivage. Si les armées des Grecs & des Troyens se mêlent, c'est comme deux torrens qui descendent de deux montagnes opposées, qui se choquent violemment à leur rencon-

seme la discorde entre deux
. La rapidité de son style do
de penser qu'il étoit prompt
action vive, & les graces q
quittent jamais, insinuent qu
de son imagination étoit mo
la douceur & la bonté de son
Un fonds de Religion se fai
pour ainsi dire, en chaque pa
écrits. Par-tout il semble persu
le culte des Dieux est le prem
plus important devoir de l'hom
générosité paroît dans l'amour
moigne pour sa patrie. Ses se
sur l'hospitalité sont ceux d'u
humain, tendre & compatissan
convenons qu'Homere a produ
dition ; que l'Univers n'éto
trop vaste pour la capacité de
telligence ; qu'après avoir br
dans un siecle de ténébres, il r

noissances de son temps ; que ses écrits se maintiendront toujours au faîte du sublime, où ses Lecteurs ne cesseront jamais de le contempler avec une délicieuse surprise.

RÉFLEXIONS

A L'OCCASION DE LA TRADUCTION D'HOMERE.

On a reproché avec raison à M. de la Motte qu'il rendoit trop peu de justice aux Anciens. Cet homme célebre par son beau génie, s'étoit créé une raison qui lui étoit particuliere, un cérémonial qui n'étoit que pour lui seul, & à proportion il avoit imaginé des bienséances, des vertus mêmes : c'est delà qu'il part le plus souvent pour attaquer les mœurs & les usages du siecle d'Homere. D'ailleurs comme les idées de Morale & de raison, ne sont pas invariables, ni les mêmes dans tous les pays, M. de la Motte le plus souvent se faisoit des monstres pour les combattre. La question sur le mérite des Anciens a été trop discutée pour souffrir de longs détails, nous

nous contenterons d'ajouter encore une réflexion à tant d'autres qu'on a déja faites sur cette matiere.

Les bienséances sont aux mœurs, ce qu'est l'ajustement à la figure. Nos Peintres & nos Sculpteurs modernes, s'aviseroient-ils de critiquer Phidias, Praxitele ou quelqu'autre Ancien, sur ce qu'au lieu de peindre Hercule, en justaucorps & en cravate, la tête couverte d'un chapeau & les cheveux en bourse, tel en un mot que les guerriers de nos jours, de le représenter presque nud, les épaules chargées de la dépouille du lion de Némée, & la main armée d'une lourde massue, plus faite ce semble pour désigner un boucher, que pour caractériser un Héros? Ce spectacle si barbare à le considérer en lui-même, loin d'être le sujet de leur censure, n'est-il point l'objet de l'imitation des plus grands Maîtres qui aient fait revivre de nos jours le goût & le génie des Anciens? C'est sur ces principes qu'il faut juger Homere, Virgile. Le meilleur Poëte comme le meilleur Peintre, est celui qui peint le mieux les grands hommes, les grands événemens, les situations intéressantes, & l'Héroïsme pro-

e du temps où il choisit les sujets. u'il emploie le pinceau ou la plume, ıe ce soit aux yeux, ou à l'esprit qu'il ırle, un air de grossiereté & de bararie, même dans les personnages, 'ôte rien de son prix à son travail & son tableau, lorsque tout y est grand, ıste, vrai, naturel & animé. La beauté de-l'imitation en ces rencontres, aisit si vivement l'esprit le plus déicat, qu'il en oublie même ce que les bjets ont de défectueux, pour ne s'ocuper que des merveilles de la représentation. Une réflexion qui viendra bien tard, lui fera peut-être préférer les modes, les rafinemens de son siecle à cette antique simplicité, qui semble tenir de près à la rusticité; mais son dégoût pour les usages antiques respectera le génie du Peintre, qui les étale avec tant d'art, de grace & de noblesse. Qui est-ce qui a mieux réussi en ce genre qu'Homere; & si, parmi les Modernes, on a vû quelqu'un approcher de lui, n'est-ce point parmi les partisans du pere de la Poésie, & les fideles imitateurs de son goût & de sa méthode qu'on est réduit à le chercher?

SUR LA HENRIADE DE M. DE VOLTAIRE.

Observations critiques de ce Poëme, de 1731.

PERSONNE ne doit envier à M. de Voltaire la réputation brillante qu'il s'est acquise, à si juste titre, dans toute l'Europe sçavante. J'admire sur-tout la versification de la Henriade : elle est aisée sans être lâche, riche sans être trop chargée, noble & pompeuse sans être ampoulée. Ses descriptions sont des tableaux charmans, dessinés d'après nature avec toutes les beautés de l'Art : ses Portraits sont vivans, pour ainsi dire, & caractérisés par ces traits forts & hardis, dont les habiles Peintres sçavent les animer. Ses discours sont vifs & rapides, la narration coulante, bien soutenue & variée. Mais tout cela ne fait point un Poëme épique, & je ne sçai si la *Henriade* mérite ce nom; ceux qui la critiqueront par cet endroit, trouveront peut-être qu'il n'y a point assez de fiction, que l'action n'est pas assez étendue, que le dénouement

nouement ne se fait pas attendre avec cette curiosité & cet empressement qu'on sent dans la lecture d'une Histoire ou d'un Roman bien composé, & cela, parce qu'il est trop précipité, parce qu'il n'est pas assez retardé par divers obstacles, ou assez suspendu par de grands incidens. D'autres trouveront que ce n'étoit pas la peine de supposer un voyage de Henri IV en Angleterre pour en obtenir un foible secours; & que ce voyage, peu important pour l'action du Poëme, n'aboutit qu'à faire dire de beaux vers à Henri & à la Reine Elisabeth. Il est vrai qu'il donne occasion au Poëte d'apprendre aux Lecteurs l'histoire de événemens précédens, mais une occasion recherchée de si loin, & qui n'a d'ailleurs presque aucune liaison avec l'action du Poëme, ne paroîtra peut-être pas assez ingénieusement ménagée & plus intéressante. Virgile a sçu le lier à l'intérêt principal & à l'action de son Poëme, par ces semences d'une haine immortelle qu'*Enée* y jette entre Carthage & Rome : il a sçu le préparer, l'orner, l'embellir.

Quelques-uns prétendront aussi que le neuvieme Chant, où Henri IV se

laisse séduire par l'amour, tout achevé qu'il est, à quelque chose près, n'est point à sa place, parce qu'étant placé comme il est à la fin de l'action, il la fait languir, au lieu qu'elle doit alors devenir plus vive & plus rapide. Nous voyons en effet que *Virgile*, *Homere*, & l'Auteur du *Telemaque*, n'ont pas attendu à placer de tels incidens à la fin de leurs Poëmes. Il est d'ailleurs assez singulier, pour ne rien dire de plus, de voir Henri IV à peine descendu du troisieme ciel où il a vu tout ce qu'il y a de plus capable d'affermir un cœur dans la vertu, se plonger dans les désordres d'une passion honteuse.

Mais il me semble que le défaut le plus essentiel de l'ouvrage, c'est que toute l'action se passe entre les hommes, sans que le Ciel y prenne presqu'aucune part. Car on peut bien, sans ce secours, faire une belle histoire en beaux vers, mais on ne fera jamais un Poëme épique. Ce qui, dans l'*Iliade* & l'Enéïde, a charmé & charmera dans tous les siecles, c'est d'y voir le Ciel, la Terre & les Enfers intéressés à l'action, toutes les Divinités en mouvement, se combattre & se vaincre,

s'aider, se choquer, opérer des prodiges d'une puissance supérieure, se mêler avec les Héros, s'opposer aux uns, favoriser les autres, agir en un mot avec vivacité, & remplir toute la suite de l'action d'incidens merveilleux & intéressans. C'est par cet endroit que l'*Iliade*, quoique moins correcte, sera toujours supérieure à l'Enéïde; & c'est aussi par cet endroit que la *Henriade*, quoique magnifique dans la versification, sera toujours bien au-dessous de ces grands modeles. A peine est-il question dans celui-ci de la Divinité. La Discorde, la Politique, l'Hypocrisie & le Fanatisme : voilà les grands personnages qui interviennent; & ce ne sont dans *Homere* & *Virgile* que des personnages subalternes. S. Louis apparoit en songe à Henri IV, & promene l'imagination du Héros dans l'autre monde : voilà le morceau le plus sublime, & ce n'est qu'une esquisse à peine ébauchée du sixieme Livre de l'*Eneïde*, ou de l'onzieme de l'*Odyssée* : imitation aussi inférieure à l'original, qu'un songe est au-dessous de la réalité. En un mot, on ne trouve dans ce Poëme qu'un amas de belles descriptions, de beaux portraits, de

belles pensées, de belles réflexions, & sur-tout de beaux vers, le tout partagé en dix Chants : Ouvrage d'un Auteur qui ne s'est pas donné le loisir de réfléchir mûrement sur les vraies beautés du Poëme épique, ni sur leurs causes, & qui, saisi d'un enthousiasme prématuré, s'est flatté de faire un beau Poëme, parce qu'il sçavoit faire de beaux vers. Mais laissons cette espece de critique à ceux qui n'envisagent la *Henriade* qu'en qualité de Poëme.

La critique à laquelle je me borne ici est d'une autre espece, elle tombe sur divers traits semés dans l'Ouvrage avec une espece d'affectation, & dont tous les Lecteurs modérés doivent être blessés. Les uns de ces traits regardent le Civil, les autres intéressent la Religion. Voici les principaux.

Le Poëte voulant développer les causes des guerres civiles qui inonderent nos Provinces du sang François, les attribue à la Religion Catholique & à l'Hérésie.

C'est la Religion dont le zele inhumain
Met à tous les François les armes à la main.
Je ne décide point entre Geneve & Rome.

Quoi de plus odieux & en même-

temps de plus faux, puiſque c'eſt un fait incônteſtable que les Calviniſtes commencerent la guerre, & que les Catholiques ne prirent les armes que ſous les ordres de leur Roi, pour prévenir des attentats ſemblables à celui d'Amboiſe, pour réduire à une juſte obéiſſance, non pas préciſément des Hérétiques, mais des rebelles pleins d'inſolence & d'inhumanité : on ſçait que dans la ſuite de la guerre, bien des Catholiques animés d'un faux zele, ou le plus ſouvent irrités par les cruautés des Religionaires, commirent à leur tour des violences inexcuſables, mais cela n'empêche pas que la guerre ne fût très-juſte de leur part, juſqu'au temps de la Ligue où ils ceſſerent de combattre ſous les enſeignes de leur Roi. Il eſt vrai que c'eſt Henri IV, alors Hérétique, qui parle de la ſorte; mais il n'eſt pas permis de mettre dans la bouche de qui que ce ſoit, une fauſſeté qui ſoit odieuſe pour la Religion, ſans faire ſentir que c'eſt une fauſſeté.

Il fait plus, car je ne ſçai comment il arrive que les Rebelles & les Hérétiques ont toujours raiſon dans la Henriade, & que ce ſont les Rois & les Catholiques qui ont tort.

Le trait eſt tout-à-fait éc
mais la premiere preuve qu'il
de ce Fanatiſme dans l'Egliſe
mirable, c'eſt que :

Dans Londre il a formé la Secte tı
Qui ſur un Roi trop foible a mis
ſanglante.

Il ſuppoſe donc que les
d'Angleterre ſont de l'Egliſe.

Son ſentiment ſur la Réſu
eſt remarquable, lorſqu'il dit a
ſeptieme :

Dans cet abyme immenſe, il leur
chemin . . . .
C'eſt-là que ſont formés tous les e
vers
Qui rempliſſent les corps & peuple

n'a pas non plus de libertin qui ne s'accommode fort de l'opinion que M. de Voltaire établit sur la durée des peines de l'Enfer. Henri IV, à la vue des supplices que souffrent les damnés, s'écrie :

Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreur
La race des humains soit en foule engloutie ?
Si les jours passagers d'une si courte vie
D'un éternel tourment son suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour.

Mais, que lui répond S. Louis?

Ne crois pas, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes ;
Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains.....
Sur la Terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
Mais ici, c'est un pere, il punit ses enfans ;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse :
Il ne sçait point punir des momens de foiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux éternels comme lui.

Il est vrai que le faiseur de notes nous avertit, qu'il est aisé d'entendre

par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire : mais c'est se moquer des Lecteurs. M. de Voltaire nomme l'Enfer par son nom :

O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi : les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers.

Le Poëte dans tout cet endroit répete plusieurs fois le nom d'Enfer, & ce qui est sans réplique, il parle évidemment du lieu destiné à la punition des plus grands crimes. *Là gît la sombre envie.... auprès d'elle est l'orgueil... l'ambition sanglante.... l'hypocrisie, le faux zele :*

Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.....
. . . . Ciel, qu'est-ce que je vois?
L'Assassin de Valois ! Ce monstre est devant moi ?

On y trouve ensuite les Tyrans, les Conquérans, fleaux du genre-humain, les Conseillers sinistres, en un mot tous les péchés mortels, & cependant on nous dit froidement qu'il est aisé d'entendre par-là le Purgatoire : c'est assurément bien compter sur la bonté

les Lecteurs. Le faiseur de notes a pourtant raison en un sens ; car s'il est vrai, comme l'enseigne M. de V. que les tourmens ne sont pas éternels, ce n'est plus l'Enfer, ce n'est qu'un Purgatoire, mais on sera étonné de voir que les plus scélérats des hommes, & l'assassin de Valois, ne sont condamnés qu'au Purgatoire.

Si quelque chose pouvoit excuser M. de V. de ne pas croire l'Enfer éternel ; c'est qu'il ne reconnoît pas de liberté dans l'homme : car si l'homme n'est pas libre, c'est raisonner conséquemment que de croire que Dieu ne le punit pas, & M. de V. en dit encore trop, lorsqu'il admet des peines passageres. Or, que M. de V. ne croie pas que l'homme soit libre, c'est de quoi on ne sçauroit douter. Il loge la liberté dans le Palais des Destins. C'est précisément comme s'il la mettoit dans les prisons avec les fers aux pieds ; & là, dit-il,

Sur un Autel de fer un Livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable,
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonniere,

Calvin, & tous ceux qui
liberté n'ont rien dit de plus
de plus précis. Voilà tout leur
tiré au clair. Mais en vérité el
faire d'un Poëte de traiter ce
res-là ? Ce que M. de V. débi
Grace efficace n'est guere plus co
lui donne aussi comme à la Li
appartement dans le Palais d
tins, étrange demeure! Et il
biter à S. Louis la pure Doct
Calvin & de ses disciples :

Mon cher fils, dit Louis, c'est de
  Grace
Fait sentir aux humains son pouvoi
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour
  vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit emb
  cœur,
Tu ne veux différer ni hâter de conn

son *Paradis perdu* de la liberté & de la grace, d'une maniere également serrée & Catholique, tandis que M. de V. qui fait profession d'être Catholique, n'en parle que comme les Calvinistes.

L'Editeur dans la Préface, au lieu de demander grace pour M. de V. sur ces matieres, parce qu'en effet les Poëtes y sont peu versés, le donne comme un Auteur qui s'est expliqué avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la Censure. Pour le prouver on cite une définition de la Trinité, & cette définition est très-mauvaise :

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.

Car il faut dire que les trois Personnes adorables de la Sainte-Trinité, sont, non pas *unies*, mais une seule substance, un seul Dieu; quoiqu'elles soient, non pas *divisées*, mais distinguées. On ne se sert des termes *unies & divisées* qu'à l'égard des substances différentes. Ces termes sont donc impropres à l'égard de la Trinité, & plus propres à altérer le dogme qu'à l'établir & l'enseigner.

Que dire de cet endroit où il feint qu'Henri IV, comme *Renaud*, enchaîné par la volupté, & plongé dans une honteuse oisiveté, est rappellé à la gloire & à la vertu par la voix d'un Sage. C'est le Génie de la France, qui vient sur la terre chercher ce Sage, & où le cherche-t-il ?

Il ne le chercha point dans ces lieux révérés
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.

C'est-à-dire dans les Cloîtres, pour lesquels il paroît que M. de V. a un grand mépris. Mais où alla-t-il donc :

L'Ange heureux des François fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.

Qui l'auroit jamais cru, que l'Ange de la France, envoyé par S. Louis, fût si bon ami des Calvinistes ? Si c'étoit un fait de l'histoire, on le pardonneroit à M. de V. mais que dans une pure fiction pour réveiller dans l'ame de Henri IV l'amour de la vertu, il ne lui trouve point de meilleur Prédicateur qu'un Calviniste pitoyablement entêté & de très-mauvaise foi, comme il est constant par l'histoire, c'est une supposition bien peu honorable

pour tous les Seigneurs Catholiques qui suivoient Henri IV. Il est vrai qu'il fait de *Mornay* un Saint à canoniser. Mais quelle est cette manie de ne faire de tels éloges que des Protestans. Les vers qu'il ajoute sont un peu Pélagiens.........

. . . . C'étoit pour nous instruire
Que souvent la raison suffit pour nous conduire,
Ainsi qu'elle guida, chez des Peuples Payens,
Marc-Aurele, & *Caton*, la honte des Chrétiens.

Mais j'aime mieux supposer que M. de V. ignore ce que c'est que le Pélagianisme, que de croire qu'il ait voulu en favoriser les dogmes? Je finis par une réflexion. C'est que s'il vouloit un peu moins idolâtrer les Anglois, s'en rapporter un peu plus aux François, ses Ouvrages y gagneroient beaucoup. On y appercevroit plus de bienséances & de ménagemens. On n'y verroit plus ces maximes hardies, si pernicieuses aux personnes chancelantes dans leur foi, ces traits odieux, cet air de licence qui révolte. Quelquefois un Auteur prend ce tour d'esprit pour la marque d'un génie au-dessus du vulgaire; mais les honnêtes

gens sont choqués de ces saillies; qui après tout ne peuvent plaire qu'à des Lecteurs, dont le suffrage ne mérite pas d'être recherché.

SUR LE POEME

DE LA MORT D'ABEL,

1760.

La Poésie a toujours eu le droit de puiser ses sujets dans les sources mêmes de la vérité. S'il lui est permis de créer quelquefois des faits, ou de les emprunter de la Mythologie, elle peut aussi les recevoir des mains de l'Histoire. Sans parler des monumens profanes : les Livres saints sont une mine infiniment riche & féconde. Combien d'événemens dans la seule Histoire de la Genese, qu'il seroit aisé à nos Homeres & à nos Virgiles de mettre en œuvre ! Combien d'entreprises, dont le récit noble & majestueux seconderoit mieux les efforts du génie que les fictions romanesques d'une imagination vagabonde, ou les rêveries usées d'une tradition fabuleuse. Un Poëme épique dont le fond se trouveroit dans

l'Ecriture, n'en seroit que plus intéressant, & il rappelleroit la Poésie à sa destination. Fille du sentiment, elle fut d'abord toute occupée des grandeurs de l'Etre suprême; & elle ne sera jamais plus sublime, que lorsque rendue à sa premiere dignité, elle traitera les sujets que la Religion lui présente.

C'est à ces réflexions que nous sommes redevables du Poëme de la Mort d'Abel, dont M. Gesner est l'Auteur, & traduit de l'Allemand par M. Huber. Plus d'un Lecteur lui sçaura gré de ce choix.

La premiere famille de l'univers fournit un spectacle bien intéressant pour nous. On aime à se rappeller le souvenir de ces personnages vénérables, chez qui la vertu se montre toute entiere. Leurs lumieres, plus près de la source, sont plus pures, leurs mœurs plus simples, leurs démarches plus unies, leurs sentimens plus vrais, leur commerce plus aisé. Adam, malgré sa dégradation, conserve encore l'empreinte de sa premiere noblesse; & son caractere, qui réunit les traits d'une bonté sans foiblesse, & d'une majesté sans hauteur, annonce le pere malheu-

reux, mais respectable, du genre humain. Abel, le Héros du Poëme, est en quelque sorte l'innocence, la vertu, la douceur même. Caïn, le farouche Caïn, dans les intervalles où la jalousie le laisse respirer, condamne ses emportemens & nous force à le plaindre.

On ne trouve, il est vrai, dans ce Poëme, ni ces brillants de convention que le bel esprit tâche de mettre à la mode, ni ces fines réflexions d'une métaphysique qui se plaît à analyser tous les sentimens, ni ces volcans d'une imagination peu maîtresse de son feu; mais les images sont si riantes, les descriptions si naïves, les sentimens rendus avec une chaleur si douce, si continue, les personnages si ornés, si intéressans, qu'on n'est point tenté de demander à l'Auteur des beautés d'un autre genre.





SUR LE GENRE DRAMATIQUE, ET SUR LE THÉATRE DES GRECS.

Extr. des Diſcours ſur le Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy.

On doit plaindre la ſcene antique d'avoir été peu connue dans le plus beau ſiecle de la ſcene françoiſe. Quelles ſont les cauſes de cet oubli ou de cette indifférence ? C'eſt ſans doute l'autorité & le préjugé. Chacun défend ſon opinion par les mêmes armes, ſurtout par le goût & la raiſon. Quoi donc ! la raiſon & le goût ſont-ils véritables ſelon les lieux, les temps & les perſonnes ? Non ſans doute. La vérité & la beauté font par-tout & ſur les eſprits de tous les ſiecles les mêmes impreſſions. J'entends par *vérité & beauté*, en fait de productions d'eſprit, telles que ſont les Tragédies, une imitation de la nature qui ſaiſit l'ame, & qui fait dire, ſuivant les

idées reçues dans une Nation polie; *cela est vrai, cela est beau.* Car autant que la nature est uniforme dans ce qui appartient aux hommes, autant qu'hommes, dans le jeu des passions par exemple, autant l'éducation varie-t-elle les intérêts qui meuvent les passions & les manieres de penser & d'agir. Or l'art doit peindre la nature telle qu'il la trouve, je veux dire avec les appanages de l'humanité & de l'éducation.

Ces principes posés, venons à l'origine de la Tragédie. Le hasard donna lieu en Grece à ce spectacle : il fut d'abord informe & un simple divertissement de Village : puis une cérémonie religieuse, puis un spectacle mêlé de profane & de sacré, mais toujours un simple Chœur, une Hymne bachique avec des danses, jusqu'à *Thespis*. Thespis y mêla un Acteur qui récitoit par intervalles. Ce n'étoit-là que l'ombre de la Tragédie. *Eschyle* seul la créa sur les traces d'*Homere :* c'est ce qui se prouve par la ressemblance presque entiere de la Tragédie avec le Poëme épique. Les raisonnemens qui passerent par l'esprit d'Homere pour enfanter l'*Iliade*, conduisirent Eschyle dans

l'invention de l'œuvre tragique. Même objet, même exposition, même intrigue, même dénouement. Passions de part & d'autre mises en jeu ; égal conflit de divers intérêts : pareil art de les balancer : Personnages également illustres, Peuples, Héros, Dieux, Etats entiers : semblable équilibre qui ne se rompt que pour se rétablir, & pour tenir toujours en haleine la curiosité des Lecteurs ou des Spectateurs, jusqu'à ce qu'elle soit entiérement satisfaite par le coup décisif. Tous ces rapports sont sensibles, & la différence l'est également. Le Poëme épique est fait pour être lu, & la Tragédie pour être vue. De l'un & de l'autre côté, c'est une action, mais l'action doit être autrement modifiée pour le Lecteur, autrement pour le Spectateur. C'est de ce rapport & de cette différence, qu'Eschyle a tiré les trois unités, si naturellement liées à l'idée d'un spectacle : c'est de-là qu'il a tiré non-seulement la marche, mais encore toutes les finesses du jeu théâtral.

Les passions bien imitées sur le Théâtre sont la source du plaisir secret qu'on y goûte. Chaque passion, [sur-tout la pitié & la crainte, passions insépara-

bles & capitales] se communique en un instant d'homme à homme. Chacune a quelque chose en soi d'agréable & d'amer : l'amertume surpasse de beaucoup la douceur, quand la pitié, par exemple, a pour objet un mal réel qu'on a lieu de craindre pour soi ; & la douceur surpasse à son tour l'amertume, lorsque ce mal est étranger & loin de nous : enfin la douceur reste seule sans mêlange d'amertume, lorsque ce mal n'est que feint & bien imité comme les maux d'Œdipe sur le Théâtre. De-là naît la tristesse majestueuse de la Tragédie. C'est ainsi que par gradation Eschyle, & les premiers Poëtes ont suivi les regles du cœur humain pour y étudier le jeu des passions pour la conduite de l'œuvre théâtrale. Ce sont-là certainement les observations qu'ils ont faites ; & il paroît qu'Aristote n'a pris ses regles de Théâtre que dans leurs écrits. C'est sur ce plan qu'on doit examiner tout ce qui appartient à la Tragédie : c'est-à-dire les passions qui lui sont propres, l'action tragique & ses qualités, la durée de cette action, l'étendue du lieu, l'exposition, le nœud, le dénouement, les personnages, les chœurs, les mœurs,

la diction, le tout par égard au Poëme Épique, dont la Tragédie n'est que le précis mis en spectacle.

Il s'agit maintenant d'examiner comment, & jusqu'où l'on peut comparer la scene grecque avec la nôtre. Pour faire un parallele si délicat, il faut d'abord bien connoître les Spectateurs Grecs, comme l'on connoît ceux de nos jours. Car les spectacles étant faits pour les Spectateurs, on ne peut établir de comparaison entre ceux-là que sur la connoissance de ceux-ci. Il faut pour cela se mettre devant les yeux la partie de l'Histoire grecque, qui concerne le beau siecle de la Grece, c'est-à-dire des Eschyles, des Sophocles, des Euripides : il faut se retracer une idée succinte, mais expressive, du Gouvernement d'Athenes, & du caractere des Athéniens, de leurs Rois ressuscités dans les Rois & les Héros des trois Poëtes, de leur République peinte dans leurs Œuvres dramatiques. Car le Théâtre grec, bien différent du nôtre & de celui des Romains, rouloit allégoriquement sur la politique, sur les intérêts des Nations, sur les mysteres d'Etat. C'étoit-là l'ame des spectacles Grecs ; & c'est-là ce qui les ca-

ractérise tellement, qu'ils sont devenus une espece à part. En effet Rome & les autres Nations n'ont fait depuis des Tragédies, que pour faire des Tragédies, au lieu qu'Athenes y faisoit entrer des vues supérieures & de véritables allégories aux situations de la République. Enfin il faudroit bien connoître les mœurs, les usages, le goût, la bisarrerie, la variété, le génie en un mot des Athéniens. Et c'est ce qu'a fait l'Auteur du Théâtre des Grecs, & il a puisé cette connoissance dans l'Histoire, & dans le tour de leurs Œuvres de Théâtre. Venons maintenant au parallele des spectacles des Anciens avec ceux des Modernes.

Pour principe de cette confrontation, il faut regarder les Tragédies de deux siecles si éloignés, comme faites pour amuser agréablement des hommes raisonnables, & des hommes de telle ou telle Nation, de tel ou tel siecle : deux qualités qu'il faut bien distinguer dans les Spectateurs pour juger du goût des spectacles. En considérant la premiere, c'est-à-dire les Spectateurs comme hommes, il paroît que les Anciens & les Modernes ont suivi les mêmes voies générales pour leur

plaire : même but, mêmes ſujets, même économie pour le fonds, c'eſt-à-dire deſſein d'émouvoir une agréable triſteſſe, ſujets grands & nobles de part & d'autre, économie réguliere. La nature & l'étude du cœur humain avoient appris tout cela; & quand l'art ſe perdroit, il ſe retrouveroit toujours, parce que les hommes en tant qu'hommes, ne changent point dans la révolution des ſiecles; & comme leur cœur eſt toujours le même, il eſt toujours mû par les mêmes impreſſions.

A l'égard des ſujets, jamais la Tragédie n'a ſouffert de ſujets feints. La raiſon en eſt tirée de la nature de l'eſprit humain : il n'y a que la vraiſemblance dont il puiſſe être touché. Or il n'eſt pas vraiſemblable que des faits auſſi grands que ceux de la Tragédie, les faits qui n'arrivent que dans les maiſons des Rois, ou dans le ſein des Empires, ſoient abſolument inconnus. Si donc le Poëte invente tout ſon ſujet juſqu'aux noms, l'eſprit du Spectateur ſe révolte, tout lui paroît incroyable, & la Piece manque ſon effet faute de vraiſemblance. Mais comme la Comédie ne touche que la vie commune & ſes ridicules, le Spectateur

peut ſuppoſer, & ſuppoſe en effet en ſe laiſſant aller à l'enchantement du ſpectacle, que le ſujet qu'on lui préſente eſt un fait réel, quoiqu'il ne le connoiſſe pas. Voilà pour ce qui regarde les Spectateurs conſidérés comme hommes. Voici ce qui les regarde comme hommes de telle ou telle Nation, & de tel ou tel ſiecle. Prenons pour exemple les Spectateurs d'Athenes & de Paris.

Les Grecs ne vouloient que des ſujets tirés de leurs annales hiſtoriques ou fabuleuſes, goût bien différent du nôtre, qui emprunte d'ailleurs la matiere tragique, & très-rarement du pays. Ce parallele des ſujets mérite une attention particuliere, puiſqu'il fait la principale partie de la différence des Spectacles quant au goût. Il en eſt de même à proportion des perſonnages, des caracteres & de la conduite des Pieces tragiques, le tout conſidéré par rapport à la double qualité des Spectateurs des divers ſiecles. Par exemple, on s'eſt renfermé chez les Grecs, dans les limites étroites des regles les plus ſévéres. Les Modernes ont jugé à propos d'étendre plus ou moins ces limites, pour offrir aux Spectateurs

ateurs des ſujets qui n'auroient pu
tre traités ſans cela. Enfin la ſimpli-
ité des mœurs & du goût d'Athènes,
a galanterie françoiſe, les différens
énies tant des Poëtes que des Spec-
ateurs, font ſuffiſamment ſentir le
ontraſte de la Tragédie antique & de
a moderne. D'où il faut conclure que
a comparaiſon ne ſçauroit être exacte,
arce que l'impreſſion tragique réſulte
on-ſeulement de l'imitation de la na-
ure qui frappe également tous les
ommes, mais encore des choſes que
habitude & l'éducation ajoutent à la
ature, de ſiecle en ſiecle. Toutefois,
utant que l'on peut démêler les reſ-
orts de cette double impreſſion ſur
es Spectateurs, conſidérés comme hom-
nes & comme Citoyens de Pays dif-
érens, on conclura en général, que le
Théâtre François a plus de nobleſſe &
le dignité du côté des mœurs; que
e Théâtre des Grecs n'en a pas moins
lu côté de la belle nature: que le pre-
nier eſt plus riche & plus chargé; le
econd plus ſimple & plus naïf: l'un
noins régulier, l'autre plus exact: l'un
lus magnifique par la grandeur & la
nultiplicité de événemens; l'autre,
lus naturel & plus vrai dans le jeu

continu des passions. Après tout, il ne s'agit point ici de préférence, ni même de comparaison entre les deux Théâtres : que les idées accessoires à la nature ont rendu bien plus différens que les statues anciennes ne se sont des modernes. On ne fait ici ce contraste que pour mettre les Lecteurs en état de juger par eux-mêmes, non pas entre le moderne & l'ancien, mais de l'estime qu'on peut donner au second par les raisons qui rendent le premier si respectable.

Nous ajouterons ici une observation. Le Théâtre ancien étoit d'une noble simplicité : cette simplicité ne souffroit point d'épisodes, de peur d'interrompre l'impression commencée : la gradation de la pitié & de la terreur alloit croissant de scene en scene, & presque d'un mot à l'autre, en frappant toujours juste & sans interruption le cœur humain par l'endroit où il doit être frappé.

A l'égard du caractere & du génie particulier des Poëtes Grecs ; ce fut à l'aide d'Eschyle que la Tragédie dont il fut l'inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade. C'est le *Magnum loqui*, dont

arle Horace. Peut-être ce même Esfhyle, qui avoit conçu toute la graneur du langage tragique, le porta-il trop loin. Ce n'est point la trometce d'Homere; c'est quelque chose le plus. Sa diction trop fiere, trop nflée, & pour ainsi dire quelquefois igantesque, semble plutôt imiter le ruit des tambours & les cris des guerriers, que la noble harmonie de la rompette. L'élévation de son génie ne ui permettoit pas de parler comme les utres hommes. Sophocle entendit ien mieux la véritable noblesse de la iction du Théâtre: aussi imita-t-il de lus près celle d'Homere, en versant ur son style, outre la douceur du miel, e qui le fit appeller une abeille, assez le gravité pour donner à la Tragédie 'air d'une Matrone obligée de paroître en public avec dignité, comme 'exprime Horace. Euripide prit un tyle moins éloigné de l'usage ordinaire, quoique noble, & il parut aimer mieux y répandre de la tendresse & de l'élégance que de la force & de la grandeur.



terreur & la pitié théâtrale
purgation des passions.

Le but de la Tragédie, :
tote, c'est de *purger* les p:
sont ses termes : or purger l
c'est les modérer, c'est leur
frein ; & ce Philosophe ve
des impressions de terreur &
la Tragédie serve à produi
reux effets.

Jusques-là tout est simpl
clair. Mais la curiosité ne s'a
à cette surface : elle exige
démontre la justesse de ce
qu'on dévoile à ses yeux le
me de ces ressorts secrets pa
reur & la pitié théâtrale
des instrumens propres à co
réglement de nos mœurs, &

La terreur théâtrale est celle qu'inspire au Spectateur la vue des châtimens, & des malheurs qu'on s'attire en se livrant aux passions dont le jeu a formé l'action tragique, & l'effet naturel & immédiat de cette terreur est de porter le Spectateur à réprimer dans lui les transports de ces passions funestes.

Phedre en donnant l'essor à cet amour criminel qu'elle a conçu pour Hypolite se met dans une espece de nécessité d'ajouter à un premier crime, ces traits de noirceur qui révoltent l'humanité : elle devient en quelque sorte le bourreau de l'objet de son amour : elle répand la désolation dans le sein de sa famille, & livrée en proie aux plus cruels remords, elle est réduite à ne trouver de ressource pour les éteindre, que celle de se rendre elle-même la victime de son désespoir, de chercher dans un poison violent la fin d'une vie qui lui est à charge, & par cette suite d'horreurs & de supplices, elle couvre son nom d'un éternel opprobre.

La barbare Athalie immole, à l'ambition de régner seule en Juda & en Israël, une génération entiere d'enfans

du Dieu vivant, qu'elle n'a
craint de profaner.

La vive image de ces désa
elle point un remede propr
les fougues qui les amenent
point Aristote qu'il faut co
dessus, c'est la simple natu
femme de l'artisan, qui, g
l'instinct, conduit son enfa
de l'échafaud où le malfaic
re, afin de prémunir, par l'
de ce spectacle, ce cœur enc
& flexible contre les écueils
lence des penchans, les mau
ples, en un mot, les fureurs
nesse orageuse pourroient da
faire échouer sa foible vertu

Les impressions, il est vrai

l'histoire : c'eſt ſur ce principe qu'Horace diſoit :

Segnius irritant animos demiſſa per aurem
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator.

Une hiſtoire cependant féconde en pareils traits, eſt regardée comme une ſource de leçons de vertu, & comme un maître propre à modérer les paſſions. Par une vive repréſentation de ces ſortes de diſgraces, le Théâtre deviendroit une école de vertu, & la terreur qu'inſpire l'action tragique calmeroit, purgeroit les paſſions tumultueuſes.

Mais les paſſions violentes ne ſont point les ſeules qui bleſſent les intérêts de la ſociété. Les paſſions lentes, les paſſions mortes, ou pour parler plus juſte, le défaut des paſſions, l'apathie, la pareſſe, l'inſenſibilité ne réuſſiſſent que trop à nous ſouſtraire aux devoirs néceſſaires pour maintenir, pour ſerrer les liens qui uniſſent les hommes entr'eux. Les premieres renverſent l'ordre ; & les dernieres ſe refuſent aux ſoins néceſſaires pour le conſerver ou le rétablir. C'eſt d'un côté un Citoyen

forcené, qui, le fer & le flambeau à la main, porte l'incendie & les ravages dans tous les quartiers de la Ville où il a vu le jour : c'est de l'autre un Citoyen dénaturé, qui d'un air froid & tranquille, voit réduire sa patrie en cendres : à qui il n'en coûteroit qu'un pas pour éteindre le feu qui la consume. Or, ce que fait la terreur théâtrale pour remédier au premier de ces maux, la pitié théâtrale le fait pour guérir le second.

Nous naissons tous avec un fonds de sensibilité plus ou moins grand pour les malheurs d'autrui. Mais l'éducation, l'exemple, les intérêts personnels, le poison de l'envie, les situations délicates ne l'étouffent que trop souvent dans nos cœurs, ou n'en arrêtent que trop les utiles effets. Le soin d'entretenir, de réveiller, d'animer cet heureux instinct, est un service important pour la société; & le secret d'y réussir consiste dans l'attention de présenter souvent à notre compassion des objets propres à la faire éclore, à la conserver, à l'étendre. C'est ainsi que par la lecture des Romans, par les Spectacles, où l'amour ne se montre qu'avec le plus séduisant appareil, en-

vironné de mille charmes, & couvert d'une gloire qui métamorphose en triomphes nos plus honteuses foiblesses, on nourrit le dangereux penchant d'un jeune cœur, pour les liaisons tendres & passionnées. Par la même raison le spectacle tragique, en nous peignant vivement des situations touchantes, couvre & développe dans nos cœurs le germe précieux de cette compassion que nous portons au-dedans de nous.

Une Héroïne en pleurs, un Héros dans la disgrace, font passer jusqu'à nous la douleur qui les accable. L'impression qu'elle nous laisse, nous prépare de loin à nous intéresser au sort de nos semblables, & à ne point leur refuser les secours que leur malheur sollicite pour eux. La terreur & la pitié théâtrale sont donc, soit en réprimant des sentimens trop vifs, soit en réveillant des sentimens trop foibles, des moyens propres à réformer dans les hommes les dispositions les plus opposées aux intérêts de la société. Le Théâtre donc, par le jeu de ces deux grands ressorts, regle les mœurs des hommes, & devient une école de vertu. Voilà tout le mystere de cette pur-

gation des passions si recommandée par Aristote, développé d'une maniere simple & naturelle.

C'est de ce principe bien entendu que coulent, comme de leur source, les regles les plus essentielles du spectacle tragique. L'action en doit être illustre, c'est-à-dire, que ce doit être un incident célebre de la vie de quelque personnage illustre. L'impression en est plus grande dans le Spectateur, quand on lui montre que l'élévation la plus haute & le pouvoir le plus absolu, ne mettent point à l'abri des disgraces qu'attirent les passions, & que le châtiment suit le coupable jusques sur le Trône, & au centre même de l'impunité.

La pitié y trouve encore son compte. Le respect qu'inspirent le rang, la naissance, les grandes qualités ajoute à la compassion que dicte l'humanité. Plus la chute est grande, plus elle nous attendrit : la douleur, en un mot, est toujours proportionnée au sujet qui la fait naître ; & un homme qui, du faîte de la gloire, tombe dans l'excès de la disgrace, perd plus qu'un particulier que sa situation expose aux revers, approche de l'abaissement, &

qui n'a qu'un pas à faire pour y tomber. C'est pour cela que les malheureux illustres trouvent chez nous plus de sensibilité que les malheureux vulgaires.

Autre Regle d'Aristote. Le principal personnage, ne doit même dans son crime être coupable qu'à demi. Pourquoi? c'est qu'il en est de l'action Théâtrale, comme des décorations qui servent à embellir la représentation. Tout est perspective pour le Public; si on veut le mettre à portée de ramener les choses à leur juste valeur, il faut grossir un peu pour lui les objets. C'est sur ce principe, que sont fondées toutes les Regles de ces Arts, dont le but est de remuer le cœur, de frapper l'imagination ou d'éblouir les yeux; & si la vérité qui est le fondement de la saine Morale, bannit l'exagération de ses regles, elle s'en accommode au moins dans les leçons qu'elle donne pour les pratiquer. Or, l'impression de terreur en devient plus vive à la vue des maux qui désolent un Héros plus foible encore qu'il n'est vicieux; & le Spectateur est bien plus excité à arrêter l'essor volontaire, qu'il seroit tenté de donner à ses pas-

ſions, quand il voit de quels châtimens ſont ſuivis des crimes qui ſemblent être en quelque ſorte plus l'ouvrage du ſort que celui de l'homme.

D'ailleurs, il eſt peu de mortels qui doivent leurs crimes à leur ſeule iniquité : ils en ſont ſouvent plus redevables à leur ſituation qu'à leur choix. La complaiſance les embarque, le mauvais exemple les ſéduit, l'occaſion les ſollicite, les preſſe, le penchant les aveugle, la ſuite des événemens les entraîne, les circonſtances les déterminent, l'habitude les apprivoiſe, les captive ; & quand le déréglement eſt à ſon comble, que l'horreur de leur état les trouble, les effraie, les fait ſoupirer après une révolution qui changeroit leur ſort, leur foibleſſe ſe refuſe aux efforts néceſſaires pour échapper & revenir ſur ſes pas. Voilà la clef de la plupart de nos déréglemens, de ces déſordres qui troublent & qui renverſent les ſociétés. Sur dix mille hommes, à peine s'en trouve-t-il un ſeul, qui ne frémît d'horreur, qui ne reculât, qui ne ſe dérobât au danger, ſi dès les premiers pas qu'il fait vers le crime, il pouvoit ſûrement prévoir tous les forfaits que ſa premie-

re faute doit amener à sa suite. On ne se rend vraiment coupable, qu'en se flattant de ne le devenir qu'à demi. Ce ne seroit donc point allarmer le commun des hommes sur leurs fautes que de ne leur montrer le vice puni, que dans ces scélérats dont les attentats raisonnés sont l'ouvrage du sang froid & de la réflexion, de ces hommes à qui nous donnons avec raison le nom de monstres. Ainsi pour que le Spectateur se substitue intérieurement au coupable, s'en applique le châtiment, tourne en un mot au profit de ses mœurs la terreur théâtrale, il faut qu'il n'apperçoive dans les causes, qui attirent une funeste catastrophe, que ce que son amour propre lui permet de démêler lui-même dans ses fautes, c'est-à-dire, plus de foiblesse que de malignité, plus de hazard que de dessein.

Mais si le soin de rendre la terreur utile exige ces précautions, la part que doit avoir la pitié aux impressions tragiques ne l'exige pas moins. Les douces émotions qu'elle cause s'évanouiroient sans retour ; l'horreur & l'indignation prendroient leur place : loin de plaindre la disgrace du Héros

tragique, on applaudiroit aux revers qui l'accablent, si sa conduite n'offroit aux Spectateurs que des noirceurs à détester, ou des fureurs à redouter; & l'action tragique au lieu d'attendrir le cœur, n'aboutiroit qu'à l'endurcir, au lieu d'adoucir nos sentimens, au lieu de nous rendre compatissans & secourables, elle ne produiroit en nous qu'une insensibilité d'autant plus difficile à guérir, qu'elle prendroit en quelque sorte sa source dans l'équité, dans la vertu même.

Mais, dira-t-on, le Héros de l'action tragique, ne pourroit-il point être tout-à-fait innocent & vertueux. Essayons de résoudre cette question par les mêmes principes qui nous ont guidés jusqu'ici, dans l'analyse que nous avons tracée des vues sublimes d'Aristote, sur les regles qu'il a établies pour l'action tragique.

L'Epopée semble faite pour animer les cœurs à la vertu, par la vue des récompenses dont elle nous la représente couronnée. Dès-lors, le Héros du Poëme épique doit être un Héros vertueux, c'est-à-dire, que l'action héroïque, qui sert de sujet à l'Epopée, doit être juste & louable dans l'ordre des mœurs.

La Tragédie, au contraire, se propose un but différent : c'est la destruction des vices, la réforme des passions, par la considération des maux où elles précipitent les mortels qui en suivent les aveugles transports. Dans ce systême l'intérêt des mœurs exige que le Héros tragique soit malheureux ; & par une suite nécessaire, qu'il soit au moins un peu coupable : car des disgraces qui seroient le fruit d'une vertu pure & sans mêlange de foiblesse, ne serviroient point de remede à nos vices, ou de frein à nos passions. Elles y deviendroient même pernicieuses dans l'ordre moral. Le foible penchant que nous avons pour la vertu, au milieu des passions & des intérêts qui l'attaquent de tous côtés, a besoin pour se conserver d'être soutenu par des secours étrangers. C'est afin de lui en fournir d'efficaces que dans tous les systêmes de morale, on a toujours représenté le bonheur de l'homme, comme une suite de son attachement à ses devoirs. Une vertu dépouillée de ce privilege, une vertu toujours malheureuse, toujours persécutée, & qui succombe sous le poids des infortunes qui l'accablent, devient un spectacle

propre à éteindre le peu de goût, que des objets plus séduisans auroient pu nous laisser pour elle. Un pareil spectacle détermine un cœur déja trop préparé par ses penchans, à suivre l'attrait qu'il a pour le vice impuni & triomphant : ou si l'action tragique confond dans une même catastrophe l'innocent & le coupable, on se sent plus excité à se dédommager davantage de la rigueur du destin, en se livrant à la douceur du penchant qui nous entraîne vers le vice, qu'à se donner pour le combattre des soins infructueux. Un Héros tragique ne sçauroit donc être un Héros parfaitement vertueux, sans confondre les objets opposés de l'Epopée & de la Tragédie, sans renverser le plan que le bon sens avoit dicté aux Anciens pour rendre l'Epopée & la Tragédie, chacune par des ressorts divers, utiles aux bonnes mœurs, & sans faire servir le Théâtre, non à purger, mais à irriter les passions.

Voilà le systême Philosophique qui a servi de base à la regle d'Aristote, sur l'usage de la terreur & de la pitié théâtrale pour la purgation des passions. C'est du moins le seul, on ose

le dire, qui puiſſe ſatisfaire un eſprit juſte & conſéquent ſur la ſageſſe des motifs de cette loi.

MÊME SUJET.

Obſervations de M. de Calſabigi.

Le genre dramatique eſt un genre ſacré où il n'eſt pas permis de porter des mains profanes. Le Théâtre eſt le ſanctuaire de la Poéſie : l'entrée en eſt défendue au vulgaire. En effet, il ſemble qu'on ne doit pas regarder les ſpectacles dans un Etat, comme un objet indifférent qu'on puiſſe abandonner au premier venu. Les maximes & les mœurs qui y regnent influent ſur les ſentimens & la conduite du peuple. Un Théâtre où l'amour de la patrie, de la gloire, de la vertu & de la religion préſidera, comme il préſidoit à celui d'Athènes, inſpirera certainement à une nation des ſentimens plus beaux & plus avantageux à la ſociété, qu'un Théâtre où regneroit la molleſſe, le plaiſir & l'irréligion. Et l'on peut dire que celui-ci ſeroit une école auſſi

funeste aux bonnes mœurs & à la Patrie que celui-là leur seroit utile.

Venons à la conduite d'une piece dramatique. Une Tragédie est un tableau qui représente une action grande, noble & surprenante. L'ordonnance en fait un des plus grands agrémens, ou un des plus grands défauts. 1°. Si vous multipliez à l'excès les Episodes & les incidens, votre tableau ne présentera aux yeux que des objets confus & informes qui, par leur multiplicité, fatigueront le Spectateur, quoique chacun l'affecte un peu, soit parce que l'esprit ne peut se livrer en même-temps à tant d'objets, soit parce que ces objets, faute d'espace, ne seront point suffisamment développés. Ils feront oublier l'objet principal, où le Spectateur ne s'en occupera que foiblement, & sans s'y intéresser. Ainsi le sujet doit être simple, & les Episodes, si l'on en ajoute, doivent naître naturellement & sans violence.

2°. L'action doit procéder sans précipitation, comme sans lenteur : c'est un défaut d'en suspendre le cours par des entretiens inutiles ; leur beauté même ne dédommage pas de leur inutilité, ce ne seront jamais que des

ſcenes vuides & de brillantes bagatelles :

Verſus inopes rerum nugæque canoræ.

3°. L'intrigue doit être ménagée avec tant d'artifice, & ſe développer enſuite ſi naturellement, que l'œil le plus clair-voyant ne puiſſe deviner le dénouement, & qu'il ſoit ſurpris cependant de ne l'avoir pas deviné. S'il le prévoit, la piece n'a plus rien qui l'attache; ſon attention languit, il ne prend plus d'intérêt à l'action. Si le dénouement n'eſt point naturel, il n'eſt point vraiſemblable, & ne fait aucune illuſion.

4°. L'art du Poëte conſiſte encore à conduire ſon action, de maniere que l'intérêt augmente de ſcene en ſcene; que le cœur paſſe ſucceſſivement par tous les degrés de la compaſſion & de la crainte, juſqu'à ce qu'enfin il parvienne au comble de l'horreur ou de l'admiration.

Enfin le ſtyle doit être 1°. différent ſelon les qualités & les paſſions diverſes des perſonnages, 2°. il doit être orné, doux & agréable.

Non ſatis eſt pulchra eſſe Poemata, dulcia ſunto,
Et quo cumque volent animum auditoris agunto.

C'eſt le ſtyle qui doit enchaîner les cœurs, & les mouvoir au gré des paſſions qui agiſſent actuellement ſur la ſcene.

On peut diſtinguer deux eſpeces de loix, parmi celles qui reglent le Poëme Dramatique. Les unes priſes du fond même de ſa nature; les autres nées du goût, & de l'uſage des grands Poëtes, qui ont travaillé avec le plus de ſuccès pour le Théâtre, du caractere des Nations ou de la ſituation des peuples, pour qui ils travailloient, des temps & des circonſtances où ils travailloient, des vues particulieres qui les dirigeoient dans leur travail. Les premieres exigent que l'action Théâtrale porte ſur un fait hiſtorique, qu'elle ſoit grande & illuſtre, qu'elle ſoit tragique, propre à inſpirer une vive terreur & une tendre compaſſion, qu'elle ſoit une, bien liée dans toutes ſes parties, qu'une exacte vraiſemblance en regle les incidens & les caracteres, que ſon dénouement vienne naturellement de ſon propre fonds, qu'elle ſe paſſe toute entiere dans un même lieu, que le temps de ſa durée ſoit à peu près réglé ſur celui de la repréſentation, que non-ſeulement les

bonnes mœurs y ſoient ménagées, mais qu'elle ait même pour but de les entretenir ou de les introduire. Indépendamment de l'autorité d'Ariſtote, ne peut-on pas aſſurer que chez toutes les Nations polies de l'Univers, chez toutes celles qui, dans les productions d'eſprit, conſultent le bon ſens & reſpectent les regles, ces loix ſeront auſſi immortelles que la Tragédie ? Elles ſouffriront des atteintes dans l'exécution, & combien n'en ſouffriront-elles pas de nos jours ; mais ces atteintes ſeront toujours des fautes. En dérogeant aux regles on ne preſcrira pas plus contre leur légitimité & leur juſteſſe, que l'irrégularité de nos mœurs ne preſcrit contre la nature des loix que la ſaine raiſon établit pour les diriger. Les beautés mêmes qui naîtroient de ces écarts ſeront des beautés poſtiches, & il y aura entr'elles, & les beautés fondées ſur les regles, la même différence qui ſe trouve entre un viſage que les graces vives & naturelles embelliſſent, & celui qui ne doit ſes charmes qu'à des couleurs empruntées. Le dernier peut-être éblouira plus dans un moment de ſurpriſe, mais le ſecond coup-d'œil fera diſparoître l'il-

lusion, & rentrer la nature dans ses droits.

La seconde espece de loix forme plutôt les modes que les regles du Poëme Dramatique, & les modes peuvent changer pour le Théâtre comme pour les parures. Les Héros de l'ancienne Tragédie étoient presque tous des Héros domestiques. C'étoient, ou des Grecs, ou des personnages, dont les situations avoient mêlé les intérêts avec ceux des Grecs; & la Tragédie moderne préfere ces Héros étrangers. Eschyle, Sophocle & Euripide ne se croyoient point obligés de chercher toujours dans l'antiquité la plus reculée le sujet de leurs pieces. Un événement tragique, de quelque siecle qu'il fût, devenoit entre leurs mains propre au Théâtre; & nous voulons que le respect qu'inspire l'antiquité, ajoute encore à la dignité de nos Héros. Leur intrigue étoit simple : la nôtre est composée & quelquefois embarrassée. Ils ne connoissoient guere l'usage des Episodes : nous en surchargeons nos pieces. Ils vouloient qu'on les épouvantât : nous aimons mieux qu'on nous étonne. La terreur étoit pour eux, ce qu'est l'admiration ou la surprise pour

nous. L'amour n'avoit presque de part à leurs pieces ; que ce qu'il en falloit pour réveiller la compassion, & la pitié ne paroît sur nos Théâtres que pour mettre le comble aux transports de l'amour. Andromaque en pleurs pour un Epoux chéri ravissoit le Spectateur Athénien : la douleur importune de la veuve d'Hector fatigue le François. Il ne veut plus de larmes sur la scene, que celles que fait verser un tendre amant, Rodrigue à Chimene, ou Zamore à Alzire. Les Anciens joignoient à la grandeur de l'action tragique la magnificence du Spectacle : nos Représentations se font sans appareil. Ils vouloient des chœurs : nous les avons proscrits. Ils avoient peu d'Acteurs ; nous n'en avons souvent que trop. La constitution de leur scene, & le caractere de leurs mœurs les mettoit à portée de garder exactement l'unité de lieu ; chez nous la scene change presque à chaque Acte, ou l'unité du lieu, lorsqu'on pense à l'observer, n'est gardée qu'aux dépens de toutes les vraisemblances. Scrupuleux sur la durée de l'action théâtrale, les Tragiques anciens s'étudioient à ne lui donner guere plus d'étendue qu'il n'en falloit pour la

représentation; & nous croyons pousser notre régularité jusqu'à la minutie & à la superstition, lorsque nous resserrons la durée de l'action dans les bornes commodes des vingt-quatre heures. Il n'est point ici question d'examiner lequel de ces goûts mérite la préférence sur l'autre; nous n'en exposons le contraste que comme un exemple des changemens qui peuvent arriver dans les modes du Théâtre, sans altérer totalement la substance de ses regles. C'est le seul objet sur lequel le génie des Poëtes & le caprice des Peuples peuvent impunément varier, & donner l'essor au goût de la nouveauté. Dès qu'on avancera au-delà de ces limites, ce ne sera plus l'ameublement qu'on changera, ce sera l'édifice même qu'on sappera par les fondemens.

Si on veut remonter jusqu'à l'origine de la Tragédie, on en découvre le premier germe dans les Ouvrages d'Homere. Ce fut par des gradations assez rapides qu'elle s'éleva à ce point de perfection que lui donnerent Eschyle, Sophocle & Euripide: une raison bien naturelle à obliger les Maîtres de l'Art à la resserrer dans un

court

court espace de temps, c'est qu'en effet c'est un Poëme où les passions doivent regner, & que les mouvemens violens ne peuvent être de longue durée. La regle des vingt-quatre heures, qui semble s'être établie parmi nous, a contre elle non-seulement l'exemple des Anciens, mais le bon sens même par la trop grande étendue qu'elle donne à l'étendue de l'action.

Aristote veut que le but de la Tragédie soit de corriger les passions. Qui examineroit la plupart des Pieces modernes, relativement aux idées de ce Pere des Philosophes, n'y trouveroit que des traces bien légeres de l'observation de ce précepte. En effet rarement se trouve-t-on aujourd'hui meilleur au sortir des spectacles : les maximes de la Philosophie, s'il y en a de répandues, se trouvent noyées dans l'expression des sentimens efféminés, & perdues dans je ne sçai quelle illusion délicate, qui au lieu de corriger nos foiblesses, ne sert au contraire qu'à les réveiller en nous, & qu'à nous les rendre plus cheres.

On entend par la Fable, en parlant d'une Tragédie, la constitution du su-

jet, l'enchaînement des incidens qui forment l'action théâtrale, mais qui doivent naître les uns des autres comme une suite nécessaire & comme autant de parties de l'action, amenées avec art, & tirées du sein du sujet. C'est dans le Poëte une disposition de sa matiere où le vraisemblable usurpe tous les droits de la vérité. C'est de l'enchaînement des incidens que naît ce beau tragique répandu dans la plupart des Pieces des Anciens.

La sage conduite d'un sujet couvre ce qu'elle peut avoir de défectueux dans la diction, mais rien ne couvre les fautes de conduite, ni les répare. Les plus beaux morceaux détachés du sujet, les plus grands traits postiches n'éblouissent que les simples, & n'ôtent point à la Piece ce qu'elle a de froid & de languissant. Un sujet bien conduit plaira toujours davantage & réussira mieux, quelque simple & uni qu'il soit du côté de la diction, que toutes les dépenses de l'esprit & de l'imagination, sitôt qu'elles sont déplacées, & qu'elles sortent des regles que le bon sens a établies sur l'expérience des plus beaux siecles, & les observations des plus grands hommes,

De toutes les beautés de la Tragédie, il n'y en a point qui approche des reconnoissances, sur-tout de celles où la nature se trouve intéressée. Mais pour qu'elles aient toute cette beauté, il faut qu'elles produisent un changement de fortune dans les principaux personnages, & que ce changement suive de près la reconnoissance. On trouve dans les exemples tirés des plus belles Pieces des Anciens & des Modernes de quoi justifier cette observation.

PARALLELE

DES TRAGIQUES GRECS ET FRANÇOIS.

Lyon 1760.

Nos Poëtes François ont bien plus d'obstacles à surmonter pour produire l'effet théâtral que n'en avoient Sophocle & Euripide. 2°. Avec plus de difficulté à surmonter, ils ont encore mieux réussi. Or ce double avantage établit la supériorité du Théâtre françois sur le Théâtre grec: c'est ce qu'il faut prouver.

fermées pour nos Poëtes. La]
est interdite à cause du m
outré qui en forme le tissu..
sons hasarder les sujets d'im:
Il regne contre eux un préju
proscrit, ou du moins qui
nos Auteurs.

Nous sommes donc réduit
ter que des sujets historiqu
champ de l'histoire, quoic
par la foule des siecles qui se
lés depuis le temps des So]
des Euripides, n'est cepe
immense. Les mêmes passi
nent les mêmes événemens
cles ne font guere que se r
fond de la scene est toujours
il n'y a que les noms des A

les mêmes aſpects. Si du-moins il nous étoit permis, comme aux Poëtes Grecs, de défigurer les principaux traits de l'Hiſtoire, lorſque de ces changemens il pourroit réſulter un grand intérêt, un effet éclatant & des ſituations heureuſes. On ſçait que les Tragiques d'Athenes ne reſpecterent pas les vérités même les plus connues. Helene, dont les criminelles amours avoient embraſé Troie, reparoît dans la Tragédie qui porte ſon nom, comme une épouſe chaſte & fidelle qui n'a jamais vu les murs d'Ilion. Troie & la Grece ont combattu pour une ombre. Jocaſte qui ſe tue dans l'Œdipe de Sophocle, lorſqu'elle ſçait qu'elle eſt devenue l'épouſe de ſon fils, renaît, en-quelque ſorte, dans les Phéniciennes, pour prendre part aux diviſions cruelles d'Etéocle & de Polynice. Hamon & Antigone, dont la fin tragique avoit fourni un ſi beau ſujet à Sophocle, uniſſent leurs deſtinées dans Euripide par un heureux hymen. Paſſeroit-on à nos Poëtes de pareilles libertés, & des contradictions auſſi ſenſibles ?

Un autre avantage bien précieux que les Grecs avoient ſur nous, c'étoit de pouvoir prendre des ſujets dont la ca-

tastrophe est funeste à la vertu. Dans les Annales du Monde, combien d'illustres malheureux qui ne méritoient pas de l'être! Ce sont-là les sujets que le Législateur du Théâtre, Aristote, préféroit à tous les autres; il les regardoit comme les plus intéressans & les plus tragiques. *La Fable*, dit-il, *doit finir par le malheur plutôt que par le bonheur des principaux Personnages..... Ce malheur doit être celui d'un homme qui ne soit ni méchant ni bon; & si l'on n'en trouve pas un qui soit précisément tel, il faut choisir celui qui est plutôt bon que méchant.* (Arist. ch. 13.) Mais nous voulons toujours voir la vertu triomphante & le vice puni. Nous ne sentons pas que cette loi rigoureuse que nous imposons à nos Poëtes, les met dans l'impossibilité d'exciter ces impressions profondes de terreur & de pitié qui déchirent l'ame des Spectateurs, & qui sont pourtant le but de la Tragédie. En effet, les coups funestes dont nous voyons un Héros accablé, ne nous effrayent qu'autant que nous pouvons les craindre pour nous-mêmes. Or quel Spectateur voyant un Tyran cruel, un Héros vicieux, puni de ses crimes, s'avisera de craindre

les malheurs qu'il ne croit pas mériter ? Mais si je vois un illustre persécuté, que l'innocence n'a pu garantir des revers les plus accablans, c'est alors que les coups sous lesquels il succombe semblent me menacer moi-même. Je découvre dans la peinture de ses malheurs l'image de ceux qui pourroient fondre bientôt sur moi. Si l'innocence & la vertu ne peuvent servir de rempart contre les attaques de la fortune, qui pourra ne pas trembler ? Qu'on me présente un Héros vertueux, qu'un beau défaut ou une faute involontaire entraîne dans le plus profond abyme de l'adversité, c'est alors que je répands des larmes pleines de douceur... Ce Héros seroit moins à plaindre s'il étoit plus coupable : ses crimes justifieroient ses malheurs, c'est son innocence qui le rend plus digne de compassion.

On objectera peut-être que la peinture d'un Héros innocent & malheureux excitera plutôt l'indignation que la terreur ou la pitié dans l'ame du Spectateur. Mais Hippolyte dans Euripide en est-il moins intéressant, quoiqu'il soit sans défauts, & qu'il meure victime d'une affreuse calomnie. C'est

par de semblables catastrophes qu'Euripide a mérité d'être appellé le *plus tragique des Poëtes*.

SUR LES CHŒURS.

LA coutume & la bisarrerie écarte les Chœurs de nos Tragédies & les ornemens de la scene qui nous manquent absolument. Sophocle excella dans ces deux parties mieux qu'aucun autre Tragique. Il mit de la dignité, de la décence, & de l'intérêt dans les Personnages qui composerent le Chœur ; & pour ce qui regarde la magnificence du spectacle, il passe pour l'avoir portée au plus haut degré de perfection. Sa Patrie lui fournissoit un édifice immense préparé aux frais de la République, décoré par les plus sçavans Artistes de l'univers, propre à rassembler tous les Citoyens & à faire l'illusion la plus agréable aux yeux. Mais ce grand Maître dans l'art d'enchanter les Spectateurs, ajoutoit des décorations particulieres, ménageoit des situations frappantes, procuroit des points de vue aussi touchans que

flatteurs, auſſi nobles qu'inſtructifs. Voyez un peu comment s'ouvre la premiere ſcene de ſon Théâtre.

Oreſte y paroît avec Pylade, & le Gouverneur, qui eſt en même temps leur guide, les place vis-à-vis d'Argos, de Mycenes, du Temple célebre de Junon, du Lycée conſacré à Apollon, du Bois Sacré de la Fille d'Inacchus, du Palais funeſte des Pelopides, d'où Oreſte a été enlevé au fer des Meurtriers d'Agamemnon ſon pere. Quel ſuperbe début ! quelle ſituation pleine de ſentiment & de magnificence ! Il ne falloit aſſurément pas que ce Théâtre fût ſemblable au nôtre : il falloit au contraire que le coup d'œil de cette ſcene dramatique fût une choſe raviſſante par l'éclat & l'harmonie qui entroient dans la décoration.

Suite du même Parallele.

Le grand Corneille trouvoit qu'Œdipe étoit parfaitement innocent : le ſort du Fils & du Meurtrier de Laïus nous attendrit-il moins dans Sophocle ? En un mot, ne voit-on pas tous

les jours la vertu malheureuſe & le vice triomphant. Pourquoi la ſcene tragique ne pourra-t-elle nous préſenter ce que le grand théâtre du monde offre ſi ſouvent à nos regards !

Mais n'eſt-il pas à craindre que de pareils exemples n'inſpirent du dégoût pour la vertu malheureuſe, & ne favoriſent le penchant au vice qui proſpére. Pour rendre la vertu aimable, répond l'Auteur, il ne faut que la peindre avec tous ſes traits, patiente dans l'adverſité, embraſſant généreuſement le bras injuſte qui la frappe, n'oppoſant que de nouveaux bienfaits à l'ingratitude qui l'opprime, inébranlable dans les revers & trouvant dans elle-même ſa félicité..... Faut-il inſpirer de l'horreur pour le vice ? Que le Poëte le montre tremblant au faîte des grandeurs, inquiet dans les ſuccès, toujours obſédé de la crainte, déchiré de remords, accompagné de l'infâmie. Mais on n'a pas droit d'exiger qu'il le puniſſe. On ne peut pas plus l'accuſer de l'autoriſer en ne le puniſſant pas, que condamner la Providence qui le tolére, & qui le laiſſe triompher.

De plus, les loix de la vraiſem-

blance, de l'intrigue, du dénouement, sont plus austeres pour nous qu'elles ne l'étoient pour les Grecs. S'agissoit-il de dénouer une intrigue embrouillée, de justifier certains événemens qui sortoient de l'ordre de la vraisemblance ? le Ciel venoit à leur secours. L'intervention de quelque Divinité propice, la ressource des songes, l'autorité des Oracles, les arrêts inévitables d'un destin aveugle, & tant d'autres expédiens que la raison désavoue, étoient autant de machines toujours prêtes à seconder & à soulager l'imagination du Poëte. Nous avons des dogmes séveres, une Providence équitable, des Spectateurs amis du merveilleux, mais ennemis du faux : voilà notre équivalent.

A ces désavantages du Poëte François, ajoutez l'obligation où il est de partager sa Fable en cinq Actes à-peu-près d'égale grandeur. Que la regle des cinq Actes soit bien ou mal fondée, ce n'est pas ce que l'Auteur examine ici. Il lui suffit d'observer qu'une loi pareille est incommode pour le Poëte François, & qu'elle n'est pas moins contraire à la pratique des Anciens : c'est ce qui a été observé par un sça-

vant Académicien. « Nous voulons, » dit-il, que toute Tragédie ait cinq » Actes, c'est-à-dire que toute action » mise sur la scene, s'interrompe qua- » tre fois; que chaque Acte contienne » quelqu'événement, quelque situa- » tion. A qui persuade-t-on que la na- » ture s'astreigne à cet ordre uniforme? » Le précepte de cinq Actes ne se trou- » ve point dans Aristote. Le Philoso- » phe Grec, qui traite en détail des » regles de la Tragédie, auroit-il man- » qué de parler de ce précepte, en ex- » pliquant la juste étendue d'une ac- » tion dramatique » ? Cependant le Poëte François est obligé de suivre cet ordre. Il faut que son imagination s'étende ou se retrécisse sur cette regle toujours égale. De-là, les Actes postiches, les scenes hors d'œuvre que le Poëte se voit contraint d'admettre. De-là, les interruptions forcées, les entrées & les sorties peu naturelles.

De tout cela, il résulte que les Anciens étoient bien plus à l'aise que nos Poëtes. Ils avoient plus de liberté que nous de donner plus ou moins d'étendue à leurs Pieces. Leurs Actes n'étoient point toisés & compassés comme les nôtres.

Avouons cependant, qu'il faudra bien des tentatives pour déprendre les esprits d'un préjugé, si l'on veut, mais d'un préjugé qui se trouve autorisé par le témoignage formel d'Horace *, & accrédité par l'usage constant de nos plus grands Poëtes. Ce changement que l'Auteur propose, ne pourroit être justifié que par le succès le plus éclatant: il doit être l'ouvrage d'un de ces génies hardis qui semblent faits pour donner la loi. Le premier qui osera nous faire pleurer dans quatre Actes, & nous faire grace d'un Acte inutile ou languissant, fera sans doute bien des imitateurs.

Quant au mérite de la régularité, si l'on vouloit entrer dans l'examen suivi de toutes les Pieces d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, on trouveroit que cet avantage des Grecs qu'on préconise avec tant d'emphase, se réduiroit à bien peu de chose. Nos grands Poëtes, fideles communément aux loix du Théâtre, ne s'en sont quelquefois écartés que pour parvenir plus sûre-

---

* *Neuve minor, neu sit quinto productior actu fabula......*

ment au but de la Tragédie, qui est de toucher & de plaire. Que de beautés neuves nous devons à l'inobservation de quelques-unes de ces regles! Les hommes de génie sont comme les Monarques de l'Empire Littéraire. Leurs exemples sont les loix: c'est d'après leurs Ecrits qu'il faut apprécier les regles. Si la froide symétrie, les condamne, la voix du sentiment les absout; & c'est le sentiment qui est le vrai juge dans les arts d'agrément & de goût: ses arrêts sont irréformables. Si l'exactitude & la régularité faisoient le principal mérite dans le genre dramatique, l'Erixene & la Zénobie de l'Abbé d'Aubignac, seroient des chef-d'œuvres & la gloire du Théâtre François: mais malgré quatre ans de travail qu'elles coûterent à leur Auteur, leurs succès fut d'ennuyer dans les formes.



SUR CORNEILLE,

A l'occasion d'un Recueil de ses différentes Pieces.

S'IL est vrai que les moindres productions des grands hommes, ou de tous ceux qui ont eu un éclat distingué dans le monde, méritent d'être connues; cela est encore plus vrai, lorsqu'il s'agit d'un génie aussi extraordinaire, aussi singulier, aussi unique que l'a été le Prince de nos Poëtes. Malgré les inégalités qu'on lui a reprochées, la foiblesse de ses commencemens, & le nuage dont la vieillesse & le succès mérité d'un rival digne de l'être, obscurcirent ses dernieres années, il est toujours le grand Corneille, & il le sera à jamais pour quiconque se laissera moins effaroucher par quelques expressions peu exactes & surannées, par quelques pensées plus brillantes que solides, que transporter d'admiration pour la noblesse des sentimens, pour la profondeur des réflexions, pour la vérité des caracteres, pour la fécondité prodi-

[illegible] qui se multiplie [illegible] jamais, qui [illegible], qui distin[illegible] Nations, & qui [illegible] l'interprète [illegible] & des Républiques. [illegible], comme la mode, a ses ca[illegible] : on ne s'en apper[illegible] tous les [illegible] de penser [illegible] de tous les siecles, [illegible] Corneille.

[illegible] plus propre à [illegible] philosophe, que l'inégale distribution des biens & des [illegible] monde; & l'on seroit [illegible], si des idées [illegible] aussi-tôt aux [illegible] Providence qui s'é[illegible] toutes nos con[illegible] agir, tel ne [illegible] : celui-ci sans trans[illegible], n'est qu'accablé [illegible] dont il jouit : celui-là [illegible] & livré au sentiment [illegible] concentré dans l'indigence : qu'il y a loin encore des discours aux actions! Corneille en est une preuve qui étonne. Il fut dans toute sa conduite le plus uni & le plus mo-

deste de tous les hommes : son cœur sensible seulement à la gloire qui accompagne les travaux de l'esprit, ne s'ouvrit jamais à l'attrait d'une grande fortune, qui probablement l'auroit plus embarrassé qu'elle ne lui auroit apporté d'aisance ; le même Corneille, dans ses Ecrits, paroît avec toute la pompe qui environne les Monarques, avec l'appareil redoutable qui suit les Conquérans, avec cette force de raisonnement & cette étendue de lumieres qui distinguent les grands Politiques. La plume à la main, il est plus que tout cela, tandis que dans sa vie, il n'est qu'un Citoyen ordinaire : ses Pieces sont des leçons sublimes de sagesse & de courage qui peuvent former également le Héros & l'homme d'Etat, si l'on en excepte certains traits, où il consulta moins la morale chrétienne, que le caractere des Peuples qu'il peignoit.

Dans les morceaux même qui sont négligés & jettés comme au hasard, & dans ceux qui se ressentent encore de l'imperfection où se trouvoit alors la Langue, & du brillant peu naturel que l'on aimoit dans les descriptions, il y a peu d'endroits où l'on ne

ces de l'amour-propre blessé ou satisfait, &c.

2°. Il faut qu'un Acteur ait beaucoup de feu; mais il faut distinguer sa véhémence d'avec ce qui doit être vivacité, célérité d'action : on ne doit pas toujours être véhément. Celui qui crie sans cesse, qui s'agite, qui se met hors d'haleine pour faire impression sur le parterre, ressemble à ce faux monnoyeur qui nous donne du cuivre pour de l'or. Le feu au contraire donne toujours un air de vérité à l'action, il est donc toujours nécessaire.

Nous devons être un peu plus indulgens à l'égard de la figure. Si tous les Acteurs d'une piece de Théâtre étoient d'une taille & d'une physionomie distinguée, il est évident que ce seroit un avantage pour la piece, & un plaisir de plus pour les Spectateurs. Mais l'action peut se soutenir sans les qualités éminentes de l'extérieur. Certains défauts doivent être exclus; certains anti-talens ne doivent point se montrer, certains âges ne sont plus propres à figurer. Voilà ce qu'on peut dire de certain : le reste est infiniment susceptible du plus & du moins. Le peu d'avantage du côté de la taille ou de la tour-

ture du visage, peut être compensé par d'autres talens, & le défaut de quelques talens, peut être effacé ou diminué par les graces du corps.

A l'égard des Acteurs de certains rôles, quelques avantages particuliers leur sont nécessaires. Les uns sont intérieurs & les autres extérieurs. Les avantages intérieurs sont, par exemple, la gaieté dans ceux qui doivent faire rire ; l'élévation des sentimens dans ceux qui doivent représenter les Héros ; la facilité à se laisser toucher, à verser même des larmes dans ceux qui doivent exciter la tristesse ou la compassion : car ces sentimens se communiquent de l'Acteur au Spectateur, parce que nous sommes naturellement portés à compatir aux malheurs d'autrui ; tandis que les autres passions, comme l'ambition, la colere, l'amour sont en quelque sorte stériles à notre égard.

Les avantages extérieurs dont on ne peut se passer en certains rôles sont, par exemple, pour les Héros de la Tragédie, une voix forte, majestueuse & pathétique, une figure imposante ; & dans les deux genres Tragique & Comique, l'âge de l'Acteur doit avoir un

L'action consiste dans le jeu
du visage, & dans l'attitude
tien, le geste : il doit regner
té dans toutes ces choses ; ai
sions doivent se peindre sur
mais non la figurer : la cole
besoin de convulsions, ni l
ne doit point dégénérer en
tion hideuse. Les gestes doiv
suivant la condition des d
sonnages. Le comique noble
moins de gestes passionnés qu
que du genre opposé. La véri
citation dans la maniere d'
inflexions de la voix au différ
mais ces inflexions ne doiv
sortir du naturel, & ce na
le genre comique est de réci

que monotone, qui étourdit les oreilles, & ne parle ni à l'esprit, ni au cœur; mais on entend par déclamer, donner de la majesté au débit, prendre un ton supérieur & héroïque. Il faut en même-temps éviter de forcer sa voix, d'affecter un faux pathétique; prendre par-tout un ton pleureur, faire entrer de la véhémence dans toutes les scenes, tout cela feroit contraire aux graces du débit.

SUR LA DÉCLAMATION THÉATRALE.

Pensées de M. Riccoboni sur ce sujet.

L'ART de la déclamation n'est pas une chimere : c'est le fruit de l'expérience, de l'exercice & de l'étude. Tout Art a ses principes & ses regles; celui-là sur-tout : c'est une erreur de s'imaginer que le goût, la nature & le talent suffisent. Tout cela veut être étudié, approfondi, cultivé. Bien déclamer, c'est joindre à une prononciation variée, l'expression du geste pour

ve, sur-tout de Lettres, de
tre au fait de cette espece d
qui est la vraie éloquence
reussir : elle est naturelle, i
mais c'est à l'Art de dévelo
conduire la nature. Il faut
qu'il est assez difficile de
exemples par écrit. Il faut
ment les donner de vive vo
la pratique d'un habile mai
sentir toute la finesse.

Or, pour trouver ces tons
il faut se recueillir profon
soi-même, afin de l'affranch
clavage des sens. Que fait
siasme des Poëtes? Que for
ditations des Sçavans? C'e
ver les uns & les autres h

interrogée dicte la pensée & la prononciation, on sentira ce que l'on dit, & les tons seront vrais, depuis l'héroïque le plus élevé jusqu'au familier le plus simple. Celui qui parle doit faire parler ses yeux, soit en les armant des sentimens de l'ame, soit en les fermant à propos, pour lancer ensuite des éclairs & des foudres : mais c'est au cœur à diriger ces mouvemens. Un regard seul fait à propos, annonce le coup prêt à partir. Tout le reste du visage a aussi son langage, quand il s'énonce avec art. *Seigneur*, dit Monime dans Mithridate, *vous changez de visage.* Voilà un coup de Maître pour un excellent Acteur, & une instruction utile du grand Racine. Car si le visage parle seul, combien mieux quand il anime l'expression de la voix? *Jouer du visage*, n'est pas en parler, c'est grimacer. L'art des mouvemens des bras & du corps a aussi ses finesses. En général le charme de la déclamation consiste à faire illusion, comme si l'on parloit, ou si l'on écrivoit sur le champ ce que dicte la nature. On auroit tort de croire qu'un Orateur sacré doive prêcher comme on déclame au Théâtre, ou qu'un Avocat doive

plaider sur le ton de l'un ou de l'autre. Le premier ne toucheroit jamais, & l'autre ennuieroit les Juges. Bien plus, la déclamation théâtrale en soi, n'est pas dans la nature autant qu'on s'imagine : elle ne fait qu'une illusion d'habitude. Ce n'est pas ainsi que parloient César, Alexandre, Annibal. Pour les peindre il faudroit parler comme *Baron* & la *Le Couvreur*, c'est-à-dire simplement & naturellement, ce qu'on ne fait pas sur la scene. Les premiers mots qu'on y entend font évidemment sentir que tout est fiction, & les Acteurs parlent avec des tons si extraordinaires & si éloignés de la vérité que l'on ne peut pas s'y méprendre. Est-ce donc la déclamation du Théâtre qu'il faut prendre dans la Chaire ? Non assurément. Si le Prédicateur, par les faux tons de sa prononciation, déguise les grandes vérités qu'il débite, les Auditeurs en convenant même de ces vérités ne pourront jamais en être touchés. Un grain de fausseté, s'il est permis de parler ainsi, altere toute la masse du vrai : & l'esprit humain ne peut s'accoutumer à les voir associés ensemble.



SUR LE GENRE LYRIQUE.

Discours sur la Poésie Lyrique. Paris 1761.

La Poésie lyrique est la premiere qu'on a fait servir aux hommages qu'exige la Divinité. Les Cantiques qu'on voit dans l'Ecriture-Sainte en sont une preuve authentique. Les Ecrits sur ce genre de Poésie sont peut-être en plus grand nombre que les bonnes Odes Françoises : car elles ne sont point communes. Il n'est point facile de traiter, avec notre Langue philosophique & réservée, un genre dont l'enthousiasme est l'ame, & qui se plaît dans un *beau désordre.* Mais nos Gens de Lettres n'en ont pas moins bien raisonné sur les qualités de l'Ode. On peut lire surtout le beau Mémoire de l'Abbé Fraguier, dans le second volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres ; les Observations de l'Abbé Massieu dans le cinquieme volume de cette

même Compagnie ; celles de l'Abbé Gedoyn dans le douzieme volume, &c.

Les loix de la Poésie lyrique consistent, selon l'Auteur du Discours que nous citons, dans le génie, l'art, le style, l'harmonie. Le génie ne s'acquiert point, c'est un présent de la nature. Il faut dans l'Ode « reconnoître ce génie Créateur, qui nous transporte par la sublimité des pensées, » qui nous étonne par la hardiesse des » figures ; enfin qui nous séduit, qui » nous enchante par la vivacité & par » la variété du coloris ».

Mais le génie ne doit point être abandonné à lui-même : il faut que l'art le modere à propos. « C'est de lui qu'on » apprend à s'élever au-dessus des re» gles ordinaires ; c'est lui qui nous en» hardit à nous livrer à d'heureux » écarts ». Ce terme d'*écarts* doit être saisi à propos. Car le Poëte ne doit pas abandonner son sujet pour paroître plus sublime : au contraire l'art doit lui apprendre à bien dessiner son objet, à en lier toutes les parties, & à faire ensorte qu'elles ne forment qu'un tout. Les écarts qui se glisseront dans l'exécution seront des beautés accessoires, dont il résultera plus de grandeur, d'i-

dées, de vivacité, d'agrément; mais toujours dans le plan du dessein total, & sans jamais perdre de vue ce qui doit intéresser principalement dans l'Ouvrage. On voit, par des exemples tirés de Pindare & de Rousseau, comment ces grands Poëtes, en se livrant même aux plus grands écarts, n'abandonnent jamais la chaîne générale qui unit leurs idées.

Le style, nécessaire à tout Ouvrage de Littérature, est tellement indispensable, dans la Poésie lyrique, que sans cette qualité, le plus beau dessein, la plus grande ordonnance, l'enthousiasme le plus chaud & le plus sublime ne peuvent qu'ennuyer le Lecteur, ou le faire rire. Le style comprend les pensées, les sentimens, & la façon de les présenter. Les pensées doivent être vraies, neuves, grandes, pleines d'énergie. Les sentimens doivent avoir encore la simplicité, l'ingénuité: ce seront comme des traits de feu qui pénetrent l'ame, qui l'intéressent au point de la distraire des autres objets. La façon de présenter les pensées & les sentimens est dans la diction, dans l'expression, dans le tour des phrases: la diction doit être nette, l'expression

vive, le tour ni prosaïque, ni ampoulé.

Enfin l'harmonie fait la perfection du genre lyrique. Toute Ode dans son origine étoit destinée au chant. « Il » faut donc que le vers soit susceptible de musique, & par conséquent » que la rime soit riche & noble, le » rirme coulant, nombreux & sonore, & que l'oreille ne soit jamais » choquée par des sons âpres & rocailleux ». L'Auteur donne des exemples en bien & en mal, principalement (pour notre Langue) de Malherbe & de Rousseau, auxquels il associe M. le Franc de Pompignan, dont on a de belles Poésies sacrées. Dans ce Recueil on trouve aussi des morceaux de Chaulieu ; on a des Hymnes traduites par M. Racine le fils, & une Ode tirée d'Isaïe : on a la journée de Fontenoi magnifiquement chantée par M. Fréron, qui a commencé par être bon Poëte, & a fini par être excellent Critique ; enfin on a l'*Enthousiasme*, Ode très-brillante & très-élevée de M. Sabatier, homme de Lettres, qui nous donnera aussi quelque jour un nombre considérable de Poëmes lyriques.

L'Auteur de ce Diſcours a traduit cinq Odes entieres du premier Livre de Pindare : l'entrepriſe doit paroître celle d'un brave, quand on a lu le caractere de ce Poëte, tracé par Quintilien. *Novem lyricorum longè Pindarus princeps, ſpiritûs magnificentiâ, ſententiis, figuris, beatiſſimâ rerum verborumque copiâ, & veluti quodam eloquentiæ flumine.* Concevons-nous bien ce que c'eſt qu'un Poëte, qui, *à la magnificence du génie*, joint *la hauteur des penſées, la hardieſſe des figures, l'heureuſe fécondité des choſes & des paroles?* Mais comment repréſenter tout le mérite d'un tel homme, dans notre proſe humble, modeſte, monotone, didactique?

SUR LES OPÉRA.

Il y a des perſonnes qui trouvent ridicule, qu'on faſſe chanter une Piece, telle qu'un Opéra, depuis le commencement juſqu'à la fin. Mais le chant n'eſt pas plus oppoſé à l'idiome dont on ſe ſert communément que la meſure & la rime, & il n'eſt pas plus

contre la nature de mourir en chantant qu'en rimant. D'ailleurs les vœux, les prieres, les louanges, les sacrifices, & généralement tout ce qui a rapport au service des Dieux, s'est chanté dans toutes les nations & dans tous les temps. Les passions tendres & douloureuses se font naturellement entendre par une espece de chant. L'expression d'un amour que l'on sent naître, l'irrésolution d'une ame combattue de divers mouvemens sont encore des sujets propres pour la musique. Nous supportons les vers sur un de nos Théâtres : pourquoi ne souffririons-nous pas le chant sur un autre ? Je vais plus loin : j'ose avancer, que ni les vers, ni le chant ne choquent point la vraisemblance. Il n'y a que ce qui est humainement impossible qui doive révolter. Il se peut faire qu'un Peuple entier parle en vers ou en chant. La supposition que nous apportons aux Théâtres, que les Héros qu'on y représente conversent ainsi entr'eux, est donc facile à faire, & ne blesse point le sens commun.

SENTIMENS d'un Harmoniphile, ſur différens-Ouvrages de Muſique. Amſterdam 1756.

L'OPÉRA eſt un Spectacle dont on ne fera jamais rien de bon, tant qu'on y admettra une morale perverſe : ceci eſt bien le plus grand abus qu'on puiſſe faire de la Muſique : ſa vraie deſtination eſt de célébrer l'Eternel, les grands Hommes & les Vertus, & on l'aſſervit à un langage qui bleſſe également la raiſon & les mœurs : on l'emploie pour chanter les fadeurs de ces ridicules Héros de Roman ; & l'Harmonie, cette Reine des Arts, contracte par-là une langueur, une monotonie, une baſſeſſe de caractere & de ſtyle qui fait pitié. Quinault & Lully, en créant l'*Opéra*, lui ont donné un caractere défectueux. Les Poëtes lyriques devroient ſupprimer ce langage emmiellé dont les oreilles ne ſont que trop rebattues : que n'imitent-ils les Italiens, qui ſçavent ſi bien mettre en œuvre les grandes paſſions dans leurs Opéra. Nous pourrions citer ici quelques mor-

ceaux de force qui ont réussi sur notre Théâtre, tels que le premier Acte de Jephté, & le second Acte des *Talens Lyriques*. Ce dernier est frappant, & l'on ne peut se refuser à son impression. On y voit Tyrtée qui fait passer, par ses chants, son ardeur guerriere dans l'ame de ses Soldats, & qui semble exciter en nous le courage & la valeur. En cet endroit M. Rameau fait frapper à la Symphonie l'Anapeste, qui étoit le pied belliqueux dont les Grecs se servoient pour exciter leurs troupes au combat. Voilà de grande Musique, parce qu'il y a de grands sentimens à exprimer.

Nos Musiciens célebres devroient diriger les Poëtes lyriques; leur inspirer l'idée de l'utile & du beau, & rebuter leurs Ouvrages quand ils tombent dans les chaînes, les flammes, les ardeurs & autres fadeurs semblables: car ici c'est l'Harmonie qui donne des loix à la Poésie, à la Peinture, aux Machines. La Poésie trace à la Musique les passions qu'elle doit peindre: la Danse rend à nos yeux, par ses mouvemens & ses tableaux, les expressions dont la Musique affecte nos oreilles: la Peinture, en nous offrant dans les

décorations, tantôt un paysage riant, tantôt un lieu désert & affreux, tantôt un édifice magnifique procure à l'Harmonie le moyen de peindre des effets physiques, ou d'exprimer par des caracteres majestueux, tristes ou gais, les objets qui sont offerts à l'œil. La descente de quelque Divinité, l'apparition des Habitans des Enfers, un naufrage, le gonflement des flots de la mer, les éclairs, le tonnerre, le vol rapide & le sifflement des vents, les volcans, la chûte d'un torrent, l'écroulement d'une ville, sont autant de choses dont la Musique sçait rendre l'effet sensible à l'oreille. Toute cette exposition sert à prouver, que l'Opéra en soi-même est un Spectacle régulier, & non un monstre, comme quelques uns l'ont écrit.

SUR LA MUSIQUE

DE L'OPÉRA.

Ce seroit une erreur de croire que la Musique de l'Opéra soit d'une mollesse incapable d'atteindre à la plus forte Poésie. Elle a des couleurs pour

tous les objets, des teintes douces & fieres selon les besoins. Quelles idées plus magnifiques & plus fortement versifiées que la défaite des Géans dont le récit ouvre l'Opéra de *Proserpine*; que la plainte furieuse de Méduse dans *Persée*; que la peinture des hommes pétrifiés; que celle des ravages de la chimere dans *Bellerophon*, que les évocations de Médée dans Théfée, que le désespoir d'Armide? La Musique y plie-t-elle sous la Poésie? Est-elle même sans ressource dans les morceaux qui ne sont que pompeux sans être passionnés, dans l'éloge du Vainqueur, dont *le tonnerre inspire l'effroi dans le temps même qu'il repose*. Dans l'Hymne du destin de Thetis & Pelée?

Je conviens que la Musique est repoussée par des vers boursoufflés, rocailleux, par le choc des syllabes qui se heurtent par l'assemblage de mots dont la prononciation cause des *hiatus*, par des phrases louches, inverses & mal construites; mais il y a des moyens de la mettre à son aise : l'assortiment de mots sonores, le redoublement de rimes qui encadre un sentiment, & épargne à l'oreille des chûtes qui la dérangent, la croisure de grands &

de petits vers, les repos ménagés au récitatif & aux airs mesurés, méchanique qu'on découvre dans Quinault. C'est en partie ce genre de mérite qui a fait appeller cet homme célebre le créateur de l'Opéra.

L'invention & la conduite de l'action, la texture de la piece, la combinaison des scenes, la gradation du sentiment, la magie des situations, sont l'objet d'une étude plus sérieuse. Sur tout cela nous n'avons point de regles écrites. Encore si *Quinault* nous eût laissé ses réflexions sur un art qu'il avoit inventé & perfectionné, s'il eût suivi l'exemple du grand Corneille, qui dans les examens de ses Tragédies, nous donne plus de leçons qu'on n'en trouve dans la longue Poétique de *Daubignac* ! Mais cette ressource nous manque. Que reste-t-il à faire ? Il faut arracher à *Quinault* même son secret, décomposer tous ses Opéras, examiner les ressorts, en développer le jeu, comparer les secours & les obstacles que tel sujet lui a prêtés, échauffer notre imagination jusqu'à tracer un plan, & lui opposer ensuite celui de ce grand Maître, apprécier l'adresse de ses expressions toujours

tournées en action, toujours serrées, [car la Tragédie chantée n'a pas les mêmes commodités de la Tragédie déclamée] sentir les liaisons des divertissemens à l'intrigue, & l'habileté singuliere de tirer d'une décoration une situation intéressante, telle qu'en produit le tableau d'*Alceste* mourante offert aux yeux d'*Admete* son époux & des Peuples, lui apprenant qu'elle s'est immolée pour lui racheter la vie, & changeant en désespoir la joie universelle : je crois qu'une pareille étude produiroit dans le champ lyrique d'assez heureuses moissons. La Fable en est le germe fécond : elle est aussi accréditée que l'histoire des temps reculés : on n'ignore ni ses Dieux, ni ses Héros : ils sont préférables à des personnages purement imaginés. Des noms célebres piquent notre curiosité : une vérité reçue est un point d'appui pour l'intérêt.

SUR M. QUINAULT.

QUINAULT, en 1653, n'étoit qu'un jeune homme sans charge, sans appui : son génie faisoit toute sa richesse.

Il s'annonça dès l'âge de 18 ans par sa Comédie intitulée *des Rivales* : elle fut représentée avec un grand succès. Mais rien ne fut plus brillant que la carriere qu'il fournit dans le genre lyrique. *Armide* fut son triomphe, & le plus célebre Ouvrage qu'il composa pour le Théâtre de l'Académie Royale de Musique. Il réunit en lui diverses qualités dont chacune avoit son prix & dont l'assemblage faisoit un homme unique en son genre : une oreille sçavante pour ne choisir que des expressions musicales, sonores, harmonieuses ; un génie lyrique pour peindre les sentimens & parler à l'ame ; un cœur tourné à la tendresse, pour varier en cent & cent façons les objets consacrés à cette sorte de Tragédie ; une facilité heureuse toujours prête à le servir ; l'art enchanteur d'émouvoir les passions & d'attendrir les cœurs : en un mot, secondé de l'incomparable *Lully*, que la nature sembloit avoir fait naître exprès dans le même temps pour donner à nos Opéra toute la perfection où ils peuvent atteindre, il porta ce spectacle à un degré de gloire, où les Italiens eux-mêmes, qui en sont les Inventeurs, ne l'ont jamais

vu chez eux. Ajoutons à la louange de cet Auteur, que sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir empoisonné l'*Opéra* d'une morale efféminée. Par quelle fatalité est-ce le seul endroit où nos Auteurs lyriques ont sçu lui ressembler ! Il s'en faut bien que Quinault se soit acquis la même gloire par ses Poëmes dramatiques. De seize qu'il composa pour le Théâtre, les seuls dont on se souvienne encore sont le faux *Tiberinus* Tragédie, *la Mere Coquette* Comédie, & la Tragédie d'*Astrate* tant critiquée, & cependant si intéressante malgré ses défauts. Il ne méritoit pas la censure trop sévére de *Despreaux*. Le Satyrique étoit jeune quand il le critiqua : il se rétracta dans la suite ; ce qui arrive rarement. Quinault vit tomber le trait que Despreaux lança contre lui. Il fut choisi par l'Académie Françoise pour remplir la place de M. Salomon en 1670, & il acheta une charge d'Auditeur des Comptes pour se donner un rang dans le monde.





SUR LE GENRE COMIQUE.

Théâtre des Grecs.

L'ORIGINE de la Comédie eſt la même que celle de la Tragédie : l'une eſt une imitation de l'autre ; il n'y a que l'objet différent. On ſçait ſeulement qu'elle eſt de peu antérieure à *Eupolis*, *Cratinus* & *Ariſtophane :* ce dernier la porta à ſa perfection. Son objet eſt le ridicule, mais ce ridicule change de manieres dans tous les temps & dans toutes les Nations, quoique pour le fonds il ſoit le même. Ainſi l'Art comique conſiſte à attraper ce ridicule au gré des Spectateurs préſens & non à venir. Car la Comédie a beau atteindre ſon but, & divertir le parterre pour qui elle eſt faite ; ſi elle paſſe à la poſtérité, comme dans un monde nouveau, on ne la reconnoît plus. Elle y devient étrangere, parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridi-

d'*Ariſtophane*, la Comédie
gée en harangueuſe, en réf
en donneuſe d'avís, propre
voir le Peuple ſur ſes plus
térêts : c'étoit une parodie p
elle attaquoit les premiers d
les Magiſtrats., les Généra
les vices du Gouvernemen
giſſoit de prononcer ſur ce
peces de plaiſanteries, quo
& l'autre ait ſon prix, il
pas à balancer ; tous les ſ
réuniroient en faveur de la
auſſi préférera-t-on Menand
tophane, quoiqu'on ne déc
ce dernier.

SUR ARISTOPHANE.

Aristophanis Comædiæ undecim Græcè & Latinè, &c. Leyde 1760.

ARISTOPHANE, le Moliere des Grecs, étoit doué de toutes les qualités qui forment un grand Poëte comique. Il avoit beaucoup de ſagacité pour démêler le ridicule & un talent ſingulier pour le peindre. Son imagination étoit vive & ſon humeur naturellement cauſtique. Il connoiſſoit parfaitement les mœurs de ſes Concitoyens & les intérêts de ſa République, leſquels, dans le temps qu'il écrivoit, étoient, ainſi que les mœurs, l'objet de la Comédie. Quoique d'un caractere libre, hardi, & peu porté aux ménagemens, il ſçavoit cacher les traits de ſa ſatyre ſous le voile de l'allégorie ou en adoucir l'âpreté par des tours adroits & ingénieux, lorſqu'il avoit à redouter les ſuites d'une trop grande liberté. La ſoupleſſe de ſon eſprit le mettoit en état de s'accommoder à toute ſorte de matieres : on

ment merveilleux, de forte que l'on doit les considérer comme des monumens qui servent à faire connoître le génie de l'Auteur, & les mœurs des Athéniens dans le siecle où elles furent écrites, plutôt que comme des modeles propres à former le goût, ou comme des Ouvrages capables d'amuser un honnête homme. De plus de cinquante Comédies qu'Aristophane avoit composées, il ne nous en reste plus qu'onze dont il s'est fait plusieurs éditions.

SUR LES COMÉDIES
DE CARACTERE.

LES Pieces de caractere sont avec raison plus goûtées aujourd'hui que les Pieces d'intrigue : celles-ci ne sont que le fantôme de la vérité : celles-là en sont le véritable tableau : on y voit peints au naturel ceux avec qui nous vivons, au lieu que dans les Pieces de pure intrigue, on ne jouit que de l'art d'une conduite ingénieuse. Cet art au reste appartient également aux Pieces

Pieces de caractere, parce que l'intrigue est la base du genre dramatique : sans intrigue point de Comédie : c'est l'intrigue seule qui la distingue du dialogue. Tous les drames formés de scenes rapportées comme dans un compartiment à la mosaïque, ne sont donc point des Comédies, mais des dialogues souvent insipides qui ne peuvent servir qu'à corrompre le goût. Des Comédies sans nœud, sans dénouement, sont ce qu'on appelle des Pieces à tiroir.

Les bons esprits ne voient qu'avec peine qu'on applaudisse à de pareilles Comédies. C'est souvent moins une action qu'une apparence d'action : c'est un remplissage de conversations semées de bons mots & de traits satyriques qui, par leur brillant, éblouissent le Spectateur, & l'empêchent de remarquer le vuide & le défaut d'action. Rendons cependant justice à notre siecle. Nous avons des Pieces modernes qui n'empruntent point leur mérite des bluettes d'esprit, mais de la justesse de l'intrigue & de la vérité des caracteres, qui forment un vrai comique digne de Moliere. Telles sont le *Glorieux* & le *Philosophe marié* de

ſonnoit autrefois. Cependar
neuf ſur le Théâtre. Les Fı
ſçavent par cœur les Œuvr
liere, ne prennent qu'un
diocre à les voir jouer : pc
faut être ſurpris : ce qu'o
ſurprend plus. La difficult
dre à ce grand Ecrivain a
nos Auteurs comiques à ſe
le bel eſprit, & à ſe sauv
détails d'un dialogue ſingul
tyrique.

Comme nous avons plus
de Tragédie, la Comédie
auſſi pluſieurs ? Les Pieces
tere doivent ſans contredit
ſes à la tête : celles qui conſ
une intrigue habilement ti

Le *Misantrope*, l'*Avare*, le *Joueur*, le *Glorieux*, le *Philosophe marié*, &c. sont de la premiere classe : l'*Ecole des Maris*, & quantité d'autres, de la seconde. Le *Légataire*, *Crispin rival de son Maître*, &c. de la troisieme. *Momus Fabuliste*, le *Retour de Mars*, &c. de la quatrieme. Ce n'est pas que l'intrigue ne soit nécessaire dans les Pieces de caracteres & de déguisemens, mais il y a aussi des Pieces de pure intrigue sans caracteres & sans déguisemens : ainsi on doit les distinguer.

SUR LE COMIQUE

APPELLÉ LARMOYANT.

Sur le Critique de ce genre de Comique. Paris 1748.

DANS le bon Comique du dernier siecle, & dont le célebre Moliere est regardé comme le Pere, rien ne ressemble au goût plaintif qui a été introduit sur la scene dans le siecle où nous sommes. Sur quoi on peut faire cette question : Est-il permis aux Mo-

dernes de changer l'ancienne constitution du Poëme Comique ? L'Auteur qui a élevé cette question a montré par l'autorité des Législateurs de la scene, que l'essence du Comique est fixée, que par conséquent c'est quitter la bonne maniere des Anciens pour prendre ce ton triste & dolent, ce romanesque lugubre qui est devenu l'idole des femmes & des jeunes gens. Et si quelqu'un méconnoissoit les Héros de la scene, il doit être averti que c'est Aristophane, Plaute, Moliere, Regnard, & en général tous les Comiques célebres dont on a les Ouvrages. Les Législateurs en ce genre, sont ceux qui ont écrit sur les regles du Poëme dramatique : par exemple, Aristote, Horace, Despreaux, le P. Rapin, &c. Les premiers forment une preuve de fait, & les autres établissent une espece de loi contre le *Comique larmoyant*. On peut ajouter à ces autorités, les Connoisseurs toujours subsistans, qui ont réclamé, même de nos jours, contre le prestige des nouveautés dangereuses. 2°. On demande encore si le Comique larmoyant est propre à instruire & à réjouir les Spectateurs ; on répond

que non, & on prouve cette négative par de bonnes raisons : car, 1°. pour ce qui concerne l'instruction, les Comiques plaintifs manquent leur but, en faisant leurs principaux Personnages entiérement vertueux : c'étoit au contraire sur ces principaux Personnages que Moliere faisoit tomber les plus grands traits du ridicule. Or c'est en présentant le ridicule plutôt qu'en étalant de belles moralités que le Théâtre comique doit instruire. A l'égard du plaisir qu'il est toujours question de procurer aux Spectateurs, le Comique larmoyant n'en est ni la source féconde, ni le garant sûr : il doit même avoir un effet tout contraire. Si on fait attention à la nature du plaisir qu'on croit ressentir à la représentation de nos Pieces modernes, c'est quelque chose de forcé, d'artificiel, de passager ; l'ame est plutôt ébranlée qu'émue, plutôt surprise que gagnée.

Enfin le même Auteur demande si le Comique larmoyant est destiné à passer à la postérité comme une nouvelle branche de dramatique propre à orner la scene : & il décide que le Comique plaintif légitimé par la mo-



a-fait au niveau de Cicér
mosthene, on seroit enc
teur estimable. On peut a
à l'Histoire, à la Poésie
peut-être aussi à la Pein
chitecture, à tous les Ar

On peut dire encore
veau Comique met une
fusion dans le Théâtre.
& le Brodequin ont touj
limites très-distinguées.
détruire? Pourquoi donne
Thalie la terreur & la co
Melpomene. En un mot,
larmoyant brouille les id
ves; il mêle les possessio
teres, d'où l'on a droit de
c'est une découverte dang

Apologie du même

Ce genre de Comique
moyant, dans sa naissance
des contradictions; ma
multipliés l'ont fait trio
fin ses Censeurs ne pou
cours rapide de la mode
parti du silence. Il est

de, passera avec elle, & sera relégué au pays du Tragi-comique d'où il est sorti : il brille à la lueur des éclairs de la nouveauté, & il s'éteindra rapidement comme eux. On doit ajouter à cela la difficulté extrême d'y réussir: la carriere n'est pas vaste, & il faut, pour la remplir avec succès, un génie aussi brillant, aussi cultivé que l'Auteur de Mélanide, (*M. de la Chaussée*).

On pourroit appuyer le sentiment de l'Auteur par de très-bonnes comparaisons. Les Inventeurs de l'éloquence simplement ingénieuse, de l'Histoire à petits Portraits, du style coupé, frisé, antithétique, furent la plupart des hommes de génie, capables de se faire une vogue, d'acquérir même des Admirateurs. Mais quel cas a-t-on fait de leurs Copistes, ou de ceux qui dans le même genre ne furent qu'au second degré? On les a traités d'hommes frivoles, superficiels, plus voisins de la barbarie que du vrai beau. Et pourquoi ? Par la raison que la carriere n'étoit pas vaste : le genre qu'ils avoient embrassé n'admettoit ni diversité de mérite, ni disposition de talens : point de rangs au-dessous de Pline ; au lieu que sans être tout-

à-fait au niveau de Cicéron & de Démosthene, on feroit encore un Orateur estimable: On peut appliquer ceci à l'Histoire, à la Poésie dramatique, peut-être aussi à la Peinture, à l'Architecture, à tous les Arts.

On peut dire encore que ce nouveau Comique met une étrange confusion dans le Théâtre. Le Cothurne & le Brodequin ont toujours eu leurs limites très-distinguées. Pourquoi les détruire? Pourquoi donner à la joyeuse Thalie la terreur & la compassion de Melpomene. En un mot, le Comique larmoyant brouille les idées primitives; il mêle les possessions, les caracteres, d'où l'on a droit de conclure que c'est une découverte dangereuse.

Apologie du même genre.

Ce genre de Comique, appellé larmoyant, dans sa naissance a essuyé bien des contradictions; mais ses succès multipliés l'ont fait triompher, & enfin ses Censeurs ne pouvant arrêter le cours rapide de la mode, ont pris le parti du silence. Il est constant néan-

moins que ce mêlange de traits comiques & touchans, n'est pas exactement puisé dans la nature, parce qu'il n'est pas dans la nature de rire & de pleurer dans le même instant. Ce passage trop rapide de la joie à la tristesse & de la tristesse à la joie, gêne l'ame & lui cause des mouvemens désagréables & même violens. Le seul moyen d'éviter cét inconvénient seroit de rompre l'alliance du Comique & du plaintif, & de faire des pieces purement attendrissantes, sans aucun mêlange de Comique. Nous aurions alors au Théâtre un genre nouveau puisé dans le cœur humain, & digne d'être avoué par la raison. Et quand même les Anciens n'auroient point du tout connu cette espece de Drame, ce ne seroit pas un motif pour la condamner. Nous avons bien des genres ignorés des Grecs & des Romains qui, parmi nous, ont un heureux cours. En effet, doit-on prescrire à l'art des limites quand la nature n'en a pas. Pourquoi les infortunes des Rois & des Héros auroient-elles seules le privilege exclusif de nous émouvoir? Lorsque dans le monde on nous fait le récit d'un malheur arrivé à un de nos semblables, nous en sommes quelque-

fois attendris jusqu'aux larmes. Pourquoi ce malheur ne nous feroit-il pas représenté sur la scene?

Je dis plus : le genre larmoyant, puisqu'on l'appelle ainsi, me paroît plus naturel, plus conforme à nos mœurs que la Tragédie. Les passions de Melpomene sont des passions violentes, portées jusqu'à l'excès. Les nôtres sont réprimées par l'éducation & par l'usage du monde. Les vices qu'elle peint sont des crimes; les nôtres sont des foiblesses. Ses Héros sont des Rois, & nous sommes des particuliers. Enfin, les tableaux qu'elle offre à nos yeux n'ont aucune ressemblance avec ce qui nous touche & nous occupe dans le cours ordinaire de la vie. Toutes les sublimes Tragédies, je parle de celles qui ne disent rien au cœur, ne peuvent affecter que l'imagination échauffée d'un jeune homme de vingt-ans. Il faut à cet âge des sceptres brisés, des Trônes usurpés, des poignards, des poisons, des assassinats, des incendies.

Le nouveau Dramatique manié par une main habile, & absolument dépouillé du masque de Thalie, sympathise mieux avec nos caracteres, nos usages & notre façon de penser. Ses per-

ſonnages ſont des hommes polis, comme le ſont la plupart des Spectateurs. On y voit des paſſions, des vertus & des vices qui ne nous ſont point étrangers; des ſentimens qui intéreſſent l'humanité, des infortunes touchantes, telles qu'il en arrive ou qu'il en peut arriver dans toutes les familles; une morale accommodée à nos maximes & à notre conduite. Ainſi nous ne pouvons, ſans ingratitude, refuſer notre eſtime aux Auteurs, qui les premiers ſont entrés dans cette carriere & s'y ſont diſtingués. *Mélanide* me paroît un modele dans ce genre. *M. de la Chauſſée* s'y eſt renfermé dans le pathétique, & en Ecrivain judicieux, il n'a point terni les couleurs du ſentiment par des nuances de Comique.

On doit ajouter *Cénie*, de Madame de Graffigni, à Mélanide. Le ſuccès qu'a eu ce Roman moral mis en action, m'a confirmé dans l'idée que je me suis faite du nouveau genre dont il eſt ici queſtion. La cauſe des applaudiſſemens prodigués à cet Ouvrage, c'eſt la nobleſſe & la vérité des caracteres, la délicateſſe & la beauté des ſentimens, le naturel, la fineſſe & la préciſion du Dialogue, les graces d'un ſtyle enchan-

teur, & ſur-tout l'exécution du Comique ſubalterne. Les défauts qu'on peut y trouver ne s'apperçoivent qu'après une lecture réfléchie; ils diſparoiſſent à la repréſentation. Le cœur eſt ſi délicieuſement occupé, qu'il ſuſpend les fonctions de l'eſprit : on eſt conduit par le plaiſir à croire ce que diſent les Acteurs. Tout ce que la Morale a de plus ſublime, le ſentiment de plus délicat, l'infortune de plus reſpectable & de plus touchant, la généroſité de plus noble, la reconnoiſſance de plus vif, la probité de plus ſévere ſe trouve raſſemblé dans cette piece. Quelle foule de perſonnages intéreſſans? *Dorimond*, *Orphiſe*, *Cénie*, *Clerval*, *Dorſainville*, cœurs vertueux & ſenſibles, inſpirent l'amour du devoir & de l'humanité. Chaque perſonnage eſt peint avec les traits que demandent ſon état, ſon âge & ſa ſituation. Ce ne ſont point des caracteres chimériques, des vertus giganteſques, ſi je puis m'exprimer ainſi, telles que la moderne Melpomene nous en offre quelquefois : ce ſont des portraits copiés d'après nature.

Je ne crois pas non plus que nous ayons dans notre langue beaucoup d'ouvrages dramatiques écrits d'un ſty-

le si pur, si gracieux & si poli. On croit lire une piece de Térence. Madame de Graffigni possede l'art si peu connu de ne dire précisément que ce qu'il faut. Chaque pensée, chaque sentiment, chaque mot est à sa place. L'expression propre vient se ranger d'elle-même sous sa plume. Malgré la difficulté de faire cinq actes en Prose, cette Prose n'est pas moins châtiée, précise, simple & pourtant saillante. Quoique les préceptes & les sentences soient de mise dans le genre adopté par l'Auteur, il n'y a pas dans Cénie un seul trait de morale, qui ne soit proportionné à l'état de celui qui parle & qui, dans le commerce du monde, ne puisse trouver son application. On peut enfin proposer Cénie, comme un excellent modele dans le genre aimable & pathétique : ce sont par-tout des détails charmans, un art d'entrer dans les cœurs, de les attendrir, de parler & de persuader à la fois, une grace & une aménité, un ton de sentiment & de politesse. Voilà ce qui caractérise l'Ouvrage de Madame de Graffigni.

Je n'ai garde de mettre ce genre de Drame en parallele avec celui de Moliere & de Regnard. Le mérite de l'Ar-

triste doit s'apprécier sur les difficultés de l'Art. Il est bien plus aisé de faire pleurer que de faire rire. Notre ame est ouverte à la tristesse plutôt qu'à la joie : telle est l'essence de notre nature. Quand je dis qu'il est difficile de faire rire; j'entends les honnêtes gens, & non la populace, qu'une bouffonnerie agite d'une gaieté convulsive. Pour rire au Théâtre il n'est pas nécessaire non plus d'éprouver ces transports immodérés qui font éclater; il suffit que l'Art, pour atteindre son but, produise en nous ce sentiment intérieur qui flatte l'ame & la remplit d'une joie délicieuse. Or cet Art divin n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés.





SUR LES TRADUCTIONS

DES GRANDS POETES LATINS.

LA Traduction des Poëtes a des difficultés particulieres. Des personnes de mérite sont persuadées que les vers ne doivent être traduits qu'en vers, qu'on ne sçauroit les mettre en prose, quelqu'excellente qu'elle soit, sans leur faire perdre beaucoup de leur force & de leur agrément ; qu'un Poëte à qui l'on se contente de laisser ses pensées toutes seules destituées de l'harmonie & du feu des vers, n'est plus un Poëte, mais le cadavre d'un Poëte, & que toutes ces Traductions de vers en prose, que l'on nomme fideles, sont au contraire très-infideles, puisque l'Auteur que l'on y cherche y est si défiguré. Mais ces raisons toutes sensibles qu'elles paroissent, sont plus séduisantes que solides. La fidélité essentielle d'un Traducteur consiste à bien prendre le caractere & le génie de son Auteur, à représenter ses pensées dans leur entier, sans omettre aucun mot nécef-

ſaire ou important, enfin à lui conſervér tous ſes traits, toutes ſes couleurs & tout ſon prix, en remplaçant par des beautés équivalentes, celles que l'on ne peut retenir également dans les deux Langues. Avec ces qualités, une Traduction d'un Poëte, faite en proſe, aura toute la perfection qu'elle peut avoir du côté de la fidélité.

Pour ce qui eſt de l'harmonie du vers, il faut avouer que c'eſt un grand agrément, mais outre que cet agrément n'eſt qu'une partie acceſſoire dans une Traduction, il eſt certain qu'il n'eſt pas impoſſible de le faire paſſer dans la proſe, en lui donnant tout ce qu'elle peut emprunter du langage des Muſes. C'eſt une remarque judicieuſe que l'on a faite après Ariſtote, & Denis d'Halicarnaſſe, que l'*Epopée* eſt indépendante de la verſification, & que comme on peut faire des vers ſans Poéſie, on peut auſſi être Poëte ſans faire des vers. Ce qui fait la Poéſie, dit l'Auteur d'un Diſcours ſur le Poëme épique, ce n'eſt pas le nombre fixe, & la cadence réglée des ſyllabes, c'eſt la vivacité de la fiction, la magnificence des figures, la hardieſſe des inverſions, la beauté & la

variété des images; c'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force, je ne ſçai quel tour de penſées & d'expreſſions, que la nature ſeule peut donner. Or tout cela peut ſe trouver dans une Traduction en proſe, au lieu qu'une Traduction en vers ne ſçauroit manquer de ſacrifier ſouvent l'eſſentiel à l'acceſſoire, & d'altérer les penſées & les expreſſions de l'Auteur pour conſerver les graces de la verſification. C'eſt donc par choix & par goût que le P. Sanadon, par exemple, a employé une proſe poétique pour traduire les Odes d'Horace, parce qu'il l'a crue la ſeule capable de conſerver à cet Auteur toutes les richeſſes de la Poéſie, qui rehauſſent particuliérement l'éclat de cette partie de ſes Ouvrages : par la raiſon contraire, il a réſervé la proſe ordinaire pour les *Satyres* & les *Epitres*, qui ne tiennent à la Poéſie, que par ce qu'elle a de moins eſſentiel; j'entends par-là les meſures de la verſification.

Il eſt vrai de dire que les Odes d'Horace, pour conſerver en notre Langue une partie de leurs graces, demandoient dans la Traduction, des expreſſions tantôt grandes & ſublimes,

tantôt badines & enjouées, quelquefois simples & naturelles, toujours pures & élégantes. La satyre veut un style plus uni, plus aisé, plus coulant : elle doit être animée & soutenue, non par la majesté des expressions & la hardiesse des figures, mais par un tour naturel, vif & piquant.

MÊME SUJET.

Poésies d'Horace, traduites par M. Batteux. Paris 1750.

POURQUOI se plaindre de ce qu'on voit paroître en divers temps des Traductions de nos Poëtes latins les plus célebres ? C'est comme si on se plaignoit de voir les Tableaux de Raphaël multipliés par le moyen des copies & des estampes. Ce qui est beau ne peut être présenté trop souvent & en trop de manieres au Public. Les gens de Lettres qui aiment, par exemple Horace, qui le lisent dans sa Langue, sont bien aises encore de l'entendre philosopher dans la nôtre. Il fait même plus de plaisir, sous cette enveloppe, que l'Iliade & l'Odissée n'en peuvent faire

dans la plus belle Traduction du monde, & nous pourrions, ce semble, en dire la raison. C'est que l'harmonie constante & sublime, les grandes images, les descriptions sçavantes, en un mot les charmes héroïques d'Homere disparoissent presque nécessairement sous la plume d'un Traducteur ; au lieu qu'il est possible de saisir Horace dans quelques-unes de ses situations, soit quand il chante les plaisirs de la table ou de la vie philosophique, soit quand il distribue un encens flatteur aux Maîtres de sa fortune, soit quand il converse familiérement avec ses amis, ou qu'il s'égaie aux dépens des originaux de son temps.

Un bon Traducteur de Poëtes doit rendre idée pour idée, laisser les idées à leur place, porter dans la prose tout ce qu'elle peut recevoir du nombre & de la mesure poétique ; c'est-à-dire, mettre dans sa Traduction une *élégance littérale*, deux termes qu'il n'appartient qu'aux habiles gens de concilier, comme il n'appartient qu'aux hommes de goût de les bien entendre. « Le » Traducteur doit faire comme le Dessinateur, se placer devant son mo» dele, le considérer avec attention

» jusques dans ses plus petites parties,
» en prendre ensuite les traits avec pré-
» caution & scrupule, pour les porter
» sur la toile. C'est de cette religieuse
» fidélité que dépend le caractere pro-
» pre & individuel de la figure qu'il
» veut retracer. Cette premiere opéra-
» tion faite il pose les couleurs; ensuite
» il les fond avec le pinceau, il les lie,
» les nuance entr'elles, & ce n'est que
» dans cette derniere opération, que
» le Traducteur peut se prêter à sa Lan-
» gue. Ce n'est que là qu'il peut jouer,
» si j'ose m'exprimer ainsi, sur son Ou-
» vrage, encore faut-il que ce soit tou-
» jours avec réserve & retenue, & com-
» me on le doit devant un Maître qui
» est présent & qui regarde ».

D'après ce morceau du Traducteur, dont les graces ne peuvent que parer cet article de nos réflexions, imaginons un peu ce qu'eût dit Horace; s'il avoit été présent à la Traduction de son Livre. Dans les Odes n'eût-il pas conseillé de *rendre trait pour trait, de peser, de compter même les mots?* Dans les satyres n'eût-il pas permis au Traducteur de s'attacher plutôt au sens & aux phrases qu'aux mots? Dans l'Art Poétique, n'eût-il pas souhaité que

toute l'énergie & toute l'étendue de sa maniere didactique fussent conservées avec une sorte de scrupule ?

Enfin un Traducteur fait sagement de ne rien dire du tout dans sa Préface de tous les Traducteurs qui l'ont précédé, conduite pleine de sagesse & qu'a tenu l'Auteur dont nous parlons. Quand on court dans la carriere avec des Compétiteurs, il n'est question que de bien courir & d'éviter la borne, sans s'amuser à prouver au Public que les chevaux & les cochers des autres sont des imbécilles.

SUR HORACE.

HORACE est aussi goûté par tous ceux de nos Modernes qui ont reçu une bonne éducation, qu'il l'étoit à la Cour d'Auguste. Les autres chef-d'œuvres de l'Antiquité, Cicéron, Virgile peut-être, se sentent un peu du chagrin qu'on a eu en les apprenant par cœur. La jeunesse dégoûtée par de pénibles essais revient rarement à ces Auteurs. Horace est privilégié : on l'a lu au College, on le lit dans le monde. Une

distinction si avantageuse pour le Poëte Latin, vient sans doute de la variété & du choix des sujets qu'il a traités. Elle vient encore plus de ce qu'il a donné à tant de sujets différens la beauté propre de chacun. Sublime sans emphase dans la plupart de ses Odes, délicat dans celles qui ne demandent point d'élévation, tendre quand il se plaint, véhément quand il blâme, adroit quand il loue, sage lors même qu'il s'emporte, admirable, lors même qu'il ne fait que badiner, il pense toujours finement, & son expression partout ingénieuse égale toujours la finesse de ses pensées. Combien trouve-t-on de Poëtes excellens dans un seul homme? Croiroit-on que ce même esprit si grand, si tendre, si véhément dans ses Odes pût se rabaisser au style naturel des Satyres, simple, mais inimitable dans sa simplicité. Quelle netteté dans les instructions! Quel enjouement dans les railleries! Qu'il peint noblement dans les Odes? Qu'il conte agréablement dans les Satyres! Il est bien rare de voir des caracteres si différens rassemblés dans un seul homme;

MATIERES DIVERSES.

OBSERVATIONS
RELATIVES A LA LITTÉRATURE.

SUR LES SÇAVANS.

Il eſt rare de trouver dans un Sçavant les qualités d'un homme d'Etat. L'érudition inſpire communément le dégoût des affaires : elle met dans la conduite une ſorte de ſimplicité qui ne ſe concilie point avec les fonctions de la Politique : elle dépayſe les hommes au point de leur faire croire que les intérêts d'aujourd'hui doivent être traités comme ceux d'autrefois : elle ne donne à ſes partiſans, ni le talent de s'inſinuer, ni l'art de flatter, ni le coup-d'œil des événemens, ni le ſtyle des circonſtances. Un homme d'Etat & un Sçavant ſont comme deux Etres totalement étrangers l'un à l'autre : leur accord eſt une eſpece de phénomene;

il en résulte d'excellentes choſes quand on peut le former : les lumieres de la ſcience éclairent les pas du Négociateur, & les attentions du Politique donnent au ſçavoir une fineſſe & une étendue, qui le rendent auſſi utile que reſpectable.

SUR L'ART D'ÉCRIRE.

S'il faut être du métier dont on a à traiter, pour bien écrire.

IL y a une grande & ancienne querelle entre les gens d'Art ou de Métier, & les Ecrivains Littérateurs ou Hiſtoriens. Sçavoir : s'il faut être du métier pour bien écrire. Celui de la guerre, tout noble qu'il eſt, eſt celui qui donne le plus de vivacité ſur cet article : car les Militaires ſoutiennent l'affirmative, & les autres Artiſtes ou artiſans auroient ſans doute la même prétention, ſi quelque commencement de Littérature les mettoit à portée d'articuler leurs raiſons.

Cependant les gens de Lettres décident la queſtion par voie de fait en leur faveur, & écrivent ſur la guerre,

sur les Arts & sur les métiers divers. La voie de droit seroit bientôt constatée aussi, si tous les hommes vouloient se rendre justice. Nous nous garderons bien d'en former le projet, il seroit des plus chimériques. Les hommes ne veulent être que ce qu'ils sont, & ce qu'ils ont toujours été.

Il seroit heureux que les Turennes & les Condés, les Princes & les Rois, ceux en un mot qui font la matiere de l'histoire, en fussent les Ecrivains de bonne foi, & que les Artisans de même nom, donnassent la description de leurs Arts. Mais autre chose est la tête, autre chose la main. Ce qu'on fait le mieux, on n'est pas en état de le dire si bien : un homme n'a guere deux talens à la fois ; la plume & l'épée sont deux instrumens fort différens, & il importe même aux Militaires qu'on ne les confonde pas.

Souvent un seul & même métier se partage en deux & en trois, & en plusieurs assez incompatibles. Dans les Lettres mêmes, le Poëme & la Poétique doivent partir de deux mains. Homere & Aristote sont deux hommes qui n'ont rien de commun : l'un est Poëte, & l'autre est Philosophe : celui-là

lui-là donne l'exemple, celui-ci donne le précepte. Cicéron même & Quintilien sont deux, l'un Orateur, l'autre Rhéteur. Dans la guerre, il faudroit donc que le soldat écrivît le métier du soldat, & on a droit de répliquer au simple Capitaine, que ce n'est pas à lui d'écrire, non plus que de commander pour le général. Ce sont chicanes, méchaniques & bourgeoises, pour ne pas dire roturieres & pédantesques, dont une profession aussi noble que la guerre devroit s'exempter.

Pour écrire sur la guerre, il faut être guerrier, dit le Guerrier. Mais l'Ecrivain ne peut-il pas répliquer que pour écrire sur la guerre & sur quoi que ce soit, il faut être Ecrivain; l'homme de guerre est-il de droit Ecrivain, c'est-à-dire, bon Ecrivain. César l'étoit, dit-on, & en le disant, on croit avoir tout dit : exemple respectable en effet, & qui a droit de faire de mauvais imitateurs.

Mais César a-t-il mieux écrit sur la guerre, que Cicéron sur l'art Oratoire, ou Corneille sur la Tragédie. Corneille n'a point fait une Poétique, Cicéron une Rhétorique, ni César, sans doute, une *Tactique*. L'Empereur Léon

nous a donné un livre de Tactique ; c'est dommage qu'un si grand nom soit un si médiocre exemple pour les Ecrivains & les Guerriers, on a le temps & toujours le talent de faire mal deux ou trois métiers à la fois.

N'avilissons point un grand exemple. Que les Artistes plutôt, en tout genre, élevent leur courage, & se forment sur les plus beaux modeles. César mérite d'en servir à l'Univers. Il a écrit sur la guerre : que chacun écrive sur son métier comme lui. Qu'a-t-il écrit? *Commentaria*, des Commentaires, des Mémoires en bon François & rien de plus. Rien n'est plus convenable que de voir toute sorte d'Artistes & d'Artisans donner des Mémoires sur leurs arts, & nous osons les en prier, de la part des Ecrivains mêmes, comme de la part du Public.

Il faut bien que les Ecrivains, Historiens, Politiques, Sçavans, écrivent d'après les Mémoires des Guerriers & de toute sorte de gens de métier : il faut que ceux qui traitent de l'antiquité, le fassent d'après les Regnicoles & les Contemporains. Les faits, les procédés, les opérations extérieures des choses ne se devinent pas; il n'y

a point de ſcience infuſe là-deſſus. La choſe ne peut être & n'a jamais été autrement.

Il ſe trouve parmi les Guerriers, parmi les Artiſtes mêmes, de certaines trempes d'eſprit capables de réflexions, & ſupérieurs à leur métier; qui, dans des momens de loiſir, ſe font un plaiſir de rédiger leurs penſées & leurs pratiques par écrit, & qui ont même quelquefois aſſez de ſtyle pour parler naïvement, & aſſez pour être entendus; il n'en faut pas davantage. Leurs travaux journaliers ne leur laiſſent que ce temps-là. C'en eſt aſſez, & c'eſt aux Ecrivains en titre de faire le reſte; de confronter les Mémoires, de les fondre en des corps d'ouvrages, de les enchâſſer dans de grands plans, de remonter aux cauſes des événemens, d'enchaîner les préceptes, d'écarter les partialités, les perſonnalités, les faux jours: car les gens de métier *égoïſent* beaucoup, comme on dit, & ſont à tous momens pleins de retours ſur eux-mêmes: ce qui produit, comme on le comprend bien, beaucoup de faux expoſés. Un Ecrivain, ſimple Ecrivain, ſimple homme de Lettres, eſt naturellement plus impartial &

meilleur juge dans la cause d'autrui.

Du reste, le métier d'Ecrivain est assez étendu & assez difficile, & surtout assez retiré pour être incompatible avec celui de Guerrier, & avec les autres métiers qui sont tous extérieurs, & jettent un homme dans une dissipation continuelle. Pour être Ecrivain de profession, il faut tout l'honnête loisir d'un homme né pour cela, sans ambition, mais non sans vanité, sans action au-dehors, mais non sans tracas passif & actif au-dedans, sans société, sans sociabilité : toute sa vie retiré au-dedans de lui-même, roulant dans le cercle indéfini, quoique souvent borné de ses pensées, déterrant les morts, évoquant les Anciens, invoquant les Muses, s'adorant tout seul : En guerre avec les Modernes, en bienséance avec les vivans; courant les Libraires, arpentant les Bibliotheques, dévorant les livres, épluchant les faits, balançant les raisons, évaluant les syllabes, combinant les pensées, alignant les phrases, compassant les expressions, symétrisant les paroles, écrivant, effaçant, copiant, recopiant, & puis dans les tortures d'une lente impression, pour expirer souvent dans les té-

nèbres poudreuses d'une publicité trop prématurée. Voilà l'Ecrivain.

Sur les diverses sortes d'Esprits dans la Littérature.

Il y a dans la République des Lettres toute sorte d'*Esprits*, d'abord en général *Esprit des Auteurs*; c'est le systême de leur travail : *Esprit des Livres*; c'est le fonds de la doctrine qu'ils contiennent : *Esprit des Lecteurs*; c'est le goût qui les porte à vouloir s'instruire, ou simplement s'amuser : *Esprit de la Littérature régnante*; c'est le genre, la façon, le style qu'on accueille le plus en certain temps, en certain pays. Il y a ensuite l'*Esprit* de chaque partie des Sciences, des Lettres, des Arts. Car autre est l'Esprit de la Philosophie & des Philosophes, autre l'Esprit d'Eloquence & des Orateurs. L'Esprit de la Géométrie n'est pas celui des Poëtes, & l'Esprit des Poëtes n'est pas même uniforme entre tous les partisans de la Poésie. Il en est à peu près ainsi de chacune des connoissances humaines : on y découvre presqu'autant d'*Esprits* qu'il

s'y trouve de points de vue, d'efpeces, de goûts, de modes même & de fantaifies.

SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

L'ESPRIT Philofophique bien conçu & bien apprécié, répand la lumiere fur les objets des Sciences auxquels il ne manquoit que de la précifion & de l'ordre pour être de belles chofes. Cet Efprit fert à purifier le langage, à éclairer l'Hiftoire, à régler l'Eloquence, à diriger la Poéfie, à développer la Morale, à fortifier la Politique, à établir la Légiflation, ou à en faifir les rapports : voilà des fonctions dignes de la Philofophie.

Veut-on avoir un expofition du véritable Efprit Philofophique ? Un illuftre Académicien (M. le Duc de Nivernois) a dit en fix lignes tout ce qu'on peut defirer fur un objet fi riche en merveilles, quand on en fait une jufte application, & fi fécond en erreurs quand on en abufe. L'Efprit Philofophique eft celui qui, par les caufes, annonce les effets, ou qui des

effets remonte à la connoissance des causes; qui apprécie, qui analyse jusqu'au sentiment; qui rend raison de tout, & même des bornes qu'il doit se prescrire, qui éleve l'homme de Lettres à la dignité de Législateur, &c. On peut généraliser cette idée, & reconnoître que par-tout où le vrai Esprit Philosophique se trouve, les Lettres, le goût, le sçavoir, l'érudition, en un mot, que tout l'Empire des connoissances est un Etat bien réglé.

Le terme de Philosophique est un titre dont on décore aujourd'hui je ne sçai combien de productions: cependant la plupart des Auteurs de ces productions, ainsi qualifiées, paroissent n'avoir jamais eu de commerce, ni avec la Philosophie, ni avec les Philosophes. Pour être Philosophe il faut avoir beaucoup lu, il faut avoir encore plus réfléchi: il est nécessaire surtout d'avoir reçu le talent de saisir, d'analyser, de décomposer les idées, & ce privilege a été accordé à très-peu de personnes. Mais comme nos Beaux-Esprits à la mode ont fait un usage trop fréquent de cette expression dans leurs Ecrits, le vulgaire des Auteurs ont cru relever en quelque sorte leurs

productions, en les qualifiant de ce terme.

SUR LE BEL-ESPRIT.

C'EST souvent un défaut du Bel-Esprit, dit un Auteur, de ne présenter qu'un côté des objets, & de généraliser trop sa maniere de voir. Cette réflexion présente un grand fond de vérité. En effet, le simple Bel-Esprit, toujours pressé de se répandre, pour ainsi dire, sur différens objets, ne se donne jamais le temps de bien voir. Un premier coup-d'œil lui suffit pour juger; & qui ne sçait qu'au premier coup d'œil la plupart des objets se ressemblent? La réflexion seule, ou l'expérience, pourroit corriger de la manie des propositions générales, mais l'expérience est presque toujours perdue pour qui n'est que Bel-Esprit, & la réflexion qui revient sur ses pas, n'accommode point l'impatience naturelle. De-là, tant de maximes plus ingénieuses que vraies, qui s'accréditent d'abord par leur généralité, & que l'induction ruine en détail.

Sur le Style de plusieurs Ouvrages modernes.

On peut dire en général, & sans avoir personne en vue, que certains Auteurs de ce siecle ont la manie de faire fourmiller d'Enigmes leurs Ouvrages. On y affecte un style inintelligible, une maniere d'écrire entortillée, un langage mystérieux capable de répandre sur les meilleures productions de ridicules & honteuses ténèbres. N'écriroit-on plus aujourd'hui que pour être deviné? Ne parleroit-on plus pour être entendu? Les gens de Lettres qui se transforment ainsi en Oracles, composeroient-ils pour leur plaisir, ou pour celui du Public? Si c'étoit pour leur plaisir, comme chacun est libre d'en trouver où il veut, nous n'aurions pas le mot à dire: si c'étoit pour le nôtre, nous pourrions les assurer qu'ils nous obligeroient infiniment davantage s'ils vouloient, on ne dit pas penser moins, mais s'exprimer mieux, mais répandre du jour, mais imiter les Anciens qui étoient comme

le Palais du Soleil, tout brillans d'or & de diamans.

Clara micante auro, flammasque imitante pyropo.

Sur le goût de Mode pour les Ecrivains Anglois.

LA Philosophie dont on se pique aujourd'hui, dans un certain monde, est pour plusieurs un air, une mode, un accent précieux, plus qu'un véritable amour de l'ordre & de la sagesse : on détruit plus qu'on n'édifie; ou, ce qui revient au même, aux sentimens que l'on méprise, on substitue des paradoxes encore plus insoutenables. C'est par une suite de ce travers, qu'il n'est que trop ordinaire parmi nous depuis quelques années de ne donner qu'une attention médiocre à nos propres richesses, & de prodiguer l'éloge au contraire à tout ce qui croît dans une terre étrangere. Ce n'est pas-là se borner à combattre le préjugé injuste, qui nous porteroit à n'estimer que nous-mêmes : c'est adopter une maxime plus dangereuse, & renoncer aux principes

de l'équité autant qu'aux liens qui forment les sociétés. Cependant il est vrai de dire que le mérite éminent est de toutes les Nations, & a un droit très-légitime au suffrage des honnêtes gens, sous quelqu'extérieur qu'il paroisse : c'est ainsi que sans cesser d'admirer nos grands Auteurs, & en évitant des comparaisons odieuses, on doit rendre justice au beau génie d'un certain nombre d'Auteurs Anglois, tels que M. Pope & quelques autres.

Bien plus, la Littérature Angloise inspire depuis long-temps de vives allarmes à notre Religion, & ces allarmes ne sont que trop autorisées. On diroit que les productions de ce Pays deviennent parmi nous le germe de toutes ces idées séditieuses & de toutes ces opinions hardies qui ont fait en Angleterre autant de Chrétiens impies que de mauvais Citoyens.

SUR LA CRITIQUE.

» LA Critique est une espece d'office
» littéraire, qui se charge d'exercer la
» police sur les Sciences & sur les Arts :

» cet emploi étant difficile, peu de
» personnes osent y aspirer : mais lorſ-
» que quelqu'un en remplit les fonc-
» tions avec le suffrage du Public, il
» est inconteſtable qu'il est dépoſitaire
» de la puiſſance & de l'autorité du
» goût.
» On appelle puiſſance le droit de
» punir avec ſévérité & même avec
» ignominie, s'il eſt néceſſaire : on ap-
» pelle autorité, l'uſage modéré de
» cette puiſſance qui corrige, mais qui
» encourage.... Donner au Public un
» Ouvrage ſans fonds, ſans ordre,
» ſans intérêt, ſans penſées, ſans ex-
» preſſions, ſans ſtyle, c'eſt commettre
» un attentat contre les loix du goût.
» Celui qui en eſt coupable mérite cer-
» tainement une punition. Mais lorſ-
» qu'à travers les nuages de quelques
» défauts, un Ouvrage annonce un eſ-
» prit ſaillant & lumineux, une ima-
» gination hardie & féconde, un génie
» mâle & vigoureux, le Public a tou-
» jours reconnu dans ces eſſais un ſu-
» jet rare & précieux. Il eſt donc im-
» portant de lui donner plus d'eſpé-
» rance que de crainte, & de lui mon-
» trer dans un éloignement, qu'il ſe
» flatte lui-même de franchir, la palme

» qu'on lui refuse.... Les voies ex-
» trêmes sont toujours dangereuses. La
» critique a été établie pour contenir
» & réformer les abus qui se glisse-
» roient sans elle dans toutes les par-
» ties du goût. Mais on ne peut user
» avec trop de circonspection des
» moyens établis pour conduire des
» hommes libres, qui s'engagent par
» choix dans la carriere des Arts & des
» Sciences; sans cela les esprits s'ac-
» coutument & se familiarisent avec
» les peines : il arrive alors que les res-
» sorts du Gouvernement Littéraire,
» s'usent par ces grands coups trop sou-
» vent répétés, comme celui du Gou-
» vernement Politique, lorsqu'il in-
» flige de grandes peines à de petites
» fautes.... Les instructions présen-
» tées avec des ménagemens, ne sont
» souvent que le recueil du jugement
» du Public. Longin commence son
» Traité du Sublime par la critique
» d'un Auteur qui avoit écrit sur la
» même matiere. Après avoir prouvé
» ses égaremens, il ajoute en finis-
» sant : *Cet Auteur n'est peut-être pas*
» *tant à reprendre pour ses fautes qu'il*
» *est à louer pour son travail; & pour le*
» *desir qu'il a eu de bien faire* ». On ne

peut qu'adopter les vues pacifiques de l'Auteur : il ſemble même qu'il donne trop d'autorité à un Critique, dont la plus aimable qualité ſera toujours la modeſtie.

Sur les Moyens de rectifier nos jugemens ſur les Ouvrages d'eſprit.

LA contrariété frappante qui regne dans nos goûts & dans nos idées, a une véritable cauſe, & il eſt poſſible de l'indiquer.

L'amour-propre eſt le reſſort univerſel qui nous met en mouvement. Nous partons de nous-mêmes pour y revenir ſans ceſſe : c'eſt le cercle autour duquel nous tournons ; & les efforts que nous paroiſſons faire quelquefois pour nous en écarter, ne ſont qu'une illuſion qui nous trompe plus finement. Le beau, le plus ſouvent, n'eſt tel, que lorſqu'il s'aſſujettit à ce que l'habitude & l'éducation nous ont tranſmis, ou pour mieux dire, nous ne connoiſſons de beau, que ce qui s'y trouve conforme. Une Nation a ſon goût particulier : celui des autres a toujours

pour elle un air étranger, qui indispose, qui prévient peu favorablement. Ajoutez à cela une prédilection particuliere dont on ne peut se défendre pour la Patrie: on est membre d'un même Etat, l'imagination supplée à la réalité; on a sa part de la gloire que des Concitoyens acquierent. Le préjugé domine avec un empire presque égal dans les professions diverses qui partagent la même société.

Non-seulement nous nous estimons préférablement aux autres, mais nous n'avons pas pour l'ordinaire, ce qui seroit pourtant essentiel pour juger sainement des Ouvrages étrangers. Leurs idées, & la façon dont elles sont rendues, sont toujours essentiellement relatives à leurs mœurs, à leurs coutumes. On peut sçavoir parfaitement la méchanique d'une langue étrangere: on peut étudier à fond le caractere, l'esprit de la Nation, mais tout cela se trouvèra confondu avec ce qui nous appartient en propre, & dans le mélange les premieres impressions absorberont les dernieres: en Anglois & en Italien, par exemple, ce sera toujours du François que nous parlerons. L'Italie en corps aura beau nous justifier ses

Concetti, nous les traiterons toujours de badinage puérile : l'Angleterre envain exposera ses pensées mélancoliques, nous n'y trouverons qu'une Métaphysique abstruse, qu'un pur jargon de mots, qu'une suite décousue d'idées bisarres, qui ne présentent rien que d'ordinaire quad on vient à les apprécier. Aurons nous tort en portant ce jugement ? Non, dans un sens, mais les uns & les autres auront le même droit de nous condamner avec autant de sévérité, & ils en usent : rien n'est si connu que la maniere dont nos voisins pensent de nous.

On tente quelquefois de se mettre au-dessus du préjugé : mais qu'arrive-t-il ? Au lieu de se renfermer dans des bornes honnêtes, & d'accorder avec des modifications raisonnables, l'estime à ce qui peut la mériter dans les autres Nations, on donne dans l'excès opposé : on ne loue, on ne recherche, on n'admire que ce qui est étranger. Au jugement de ces sortes de gens, que sommes-nous dans la Litterature, au prix de l'Angleterre ?

Un honnête homme, un caractere judicieux, pense plus noblement. Il se met à l'air & aux façons du pays où il

a pris naiſſance, ſans faire un crime aux autres de s'habiller différemment. Les grandes regles de penſer, d'écrire, de peindre, ſont pour tous les temps, & pour toutes les Nations. La diverſité n'eſt, pour ainſi dire, que dans les attitudes : il eſt naturel à chacun de copier celles qui lui ſont familieres ; mais ſon travail doit être toujours ſubordonné au bon ſens, à la netteté, à l'élégance, aux bienſéances de la matiere. L'étonnant eſt que tous les Modernes s'accordent aſſez généralement à reſpecter les Anciens, & à les regarder comme leurs modeles, & que dans l'imitation qu'ils ſe propoſent d'en faire, ils ſe reſſemblent ſi peu. A qui connoît les hommes, ce n'eſt point un myſtere ; ce ſont les lignes qui partent du centre commun, & qui ſont bien éloignées d'aboutir au même point de la circonférence.



SUR LES ABUS

DE LOUER LES ÉCRIVAINS VIVANS.

Lettres ſur les hommes célebres dans les Sciences & les Beaux-Arts, ſous le regne de Louis XIV.

LES Romains, du temps d'Horace, avoient une manie, dont ce grand homme ſe moquoit : ils n'aimoient en Littérature que les productions de l'antiquité ; ils ne louoient les Auteurs, que quand ils n'étoient plus. Pacuvius & Ennius leur paroiſſoient préférables à Virgile & à Horace : ils faiſoient plus de cas du ſtyle baroque des douze Tables, que de l'élégance du beau ſiecle d'Auguſte ; voilà l'excès & la folie. Liſez la premiere Epitre du ſecond livre d'Horace, pour ſentir tout le ridicule de cette conduite.

On prend aujourd'hui le contrepied parmi nous, & rien de plus ordinaire depuis long-temps, que de voir des livres entiers publiés à la gloire de nos

Contemporains, des Littérateurs exiftans, des Artiftes que nous avons fous les yeux; ce n'eft qu'admiration & qu'éloges. Peu-à-peu nous verrons tous les Illuftres de ce fiecle couronnés avant que la poftérité fe foit expliquée. Les Auteurs de ces livres étendent quelquefois leurs éloges, jufqu'à des perfonnes qu'on n'eft pas accoutumé de voir dans les faftes de la Littérature: on les trouve préconifées, célébrées, tantôt en Vers, tantôt en Profe, le tout avec un zele, une forte d'enthoufiafme, dont Orphée ou Horace fe feroient honorés: Il eft à craindre que ceci ne faffe par la fuite un affez mauvais effet. Rouffeau difoit:

J'ai peu loué, j'aurois mieux fait encore
de louer moins.

Les vieux Romains dont nous parlions donnerent dans un excès; mais une autre extrémité vicieufe eft d'envelopper d'une épaiffe vapeur d'encens des hommes vivans, qui ne font nullement curieux de cet hommage. Ils fe croient affez payés de leurs travaux par l'eftime publique dont ils jouiffent; & quand on veut la leur témoi-

gner, un mot placé à propos, comme on faisoit du temps d'Horace ou de Boileau, les flatte infiniment plus que des volumes de complimens. Encore nous ne parlons ici que des hommes de génie, des talens vraiment estimables, des Arts ou des Professions qui ont l'approbation des honnêtes gens: car il est des classes subalternes, des exercices ou des emplois sans considération, dont il seroit ridicule de charger des monumens qui doivent passer à la postérité.

SUR LES TITRES DES LIVRES.

Ce seroit peut-être une chose curieuse & utile, d'examiner & de résoudre cette question sur les Titres de Livres; sçavoir, lesquels sont préférables, ou ceux qui sont très-simples, ou ceux qui ont un air brillant, allégorique, métaphorique ou pompeux.

Un esprit naturel diroit d'abord que la question est toute décidée, que la simplicité en général l'emporte sur tout ce qui est trop recherché; qu'à plus forte raison elle doit avoir lieu dans les titres qu'on affiche à la tête des Li-

vres, comme dans les inscriptions qu'on met en bas des tableaux historiques; que les véritables beautés ne s'annoncent point avec tant de fracas, & il concluerait que la vérité, la bonne foi, la nature exigeroient qu'un livre s'annonçât sans autre appareil que celui de ces vieux Auteurs, en disant : *je suis ceci ou cela*, qu'il dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon.

Si on le pressoit, sans vouloir entendre ses raisonnemens, il auroit recours à Pline le Naturaliste dans sa Préface, puis à Aulugele, Chapitre dernier de ses Nuits Attiques, car les Ecrivains ont badiné sur cette manie de tous les siecles. Pline en veut particuliérement aux Grecs sur ce sujet : « Ils sont mer» veilleusement heureux dans leurs » Titres, dit-il, *Inscriptionis apud Græ» cos mira felicitas.* Tantôt c'est un » *rayon de miel*, tantôt c'est la *corne » d'Amalthée*, vous diriez que c'est ce » qu'il y a de plus exquis au monde : » ailleurs ce sont des *Muses*, des *Pan» dectes* ou *Recueils universels*, *des En» chiridion* ou *Manuels*, des *Prairies*, » des *traits vifs & piquans.* A en croire » le rapport de ces Titres, on quitte» roit tout jusqu'aux affaires les plus

» pressantes, *vadimonium* pour se livrer
» à la lecture. Mais commencez-vous
» à vous y mettre : Dieux ! quel vuide
» vous y trouverez : *At cùm intrave-*
» *ris, Dii ! quam nihil in medio inve-*
» *nies !* » Nos Romains, bonnes gens, se sont contentés de mettre simplement, *antiquités, exemples, arts, &c.*

Mais d'un autre côté un esprit subtil & curieux d'étudier les usages, tâcheroit de faire pencher la balance en opposant raisons à raisons, paralleles à paralleles & autorités à autorités. Il pourroit dire que la simplicité dans tout, & même dans les titres de livres a ses graces, il est vrai, mais qu'elles sont senties de peu de personnes, au lieu que la pompe impose toujours à la multitude; qu'elle a je ne sçai quoi de séducteur & d'impérieux qui attire & qui domine les esprits; qu'il y a paru & qu'il y paroît encore quelquefois dans les exemples qu'on allegue, soit de Poésie, soit d'Eloquence, soit d'édifices, mais sur-tout dans les livres bien *titrés*, s'il est permis d'user de ce terme : que le Lecteur dédaigneux qui lit une affiche est frappé malgré qu'il en ait, d'un peu d'ornement & de fard; qu'il faut bien que

cela soit ainsi, puisque depuis l'usage de l'Imprimerie, la fureur des Titres a cru avec le nombre des Livres; que les Auteurs Allemands, Italiens, Anglois, François, se sont tous mis à la torture pour y rafiner; que les Sçavans s'en sont fait une étude sérieuse : témoin le *Theatrum vitæ humanæ*, la *Theatrum urbium*, & de nos jours, *la ceinture de douleur* & un million d'autres. La seule comparaison des titres simples qui sont en petit nombre avec les titres figurés qui sont infinis, lui donneroit l'avantage & prouveroit assez l'empire de la mode sur les plus grands hommes.

En recherchant la cause de cette mode, tant de fois décriée & toujours renouvellée, il la trouveroit sans doute dans la curiosité des Lecteurs, qui se prennent à la premiere vue & dans le goût des Libraires, qui les connoissent mieux que ne font les Auteurs mêmes: de sorte que quand l'ouvrage est fait, l'on songe avec application à lui donner un Titre, qui coûte quelquefois plus à inventer que l'ouvrage même n'a coûté à composer. Les partisans des Titres recherchés, pourroient encore opposer que parmi les Romains,

les Auteurs aimables donnerent dans [illegible], & que Varron surnomma ses Satyres, Ulysse & demi, [illegible], c'est-à-dire, trompeur & demi.

Sur les nouvelles Editions des Livres.

Est-ce un mal, est-ce un bien pour la République des Lettres, que la multiplication des Editions *revues*, *corrigées* & *augmentées*? Generalement parlant, il est certain que tout ce qui s'annonce sous le titre de [illegible], *correction* & augmentation, prévient en sa faveur. S'il est vrai qu'un Auteur n'ait pas trop de toute sa vie, pour en employer une partie à faire son ouvrage, & l'autre à le perfectionner, il est à présumer que s'il le [illegible] deux ou trois fois, la seconde Edition sera préferable à la premiere, & ainsi de suite. Cela est vrai surtout des ouvrages, qui outre l'exactitude & la verité, qualités requises pour les appeller bons, demandent encore par leur nature un style plus châtié que les autres. Telles sont les œuvres de pure invention, soit d'esprit,

d'esprit, soit de goût. En effet, la curiosité du Lecteur qui est bien-aise de connoître le progrès des idées d'un Auteur, ses variations, ses fautes mêmes, non contente de la premiere façon pourra préférer la seconde, peut-être la troisieme; en un mot elle voudra tout voir : voilà pour les Ecrivains vivans. Il paroît donc à la premiere vue qu'ils ne sçauroient trop multiplier leurs Editions, quand ils sont arrivés à un certain point de réputation, qui les fait regarder comme un phénix de leur siecle en quelque genre que ce puisse être.

Quant aux morts, ou ils sont anciens & antérieurs à l'Imprimerie, ou postérieurs & modernes. Les Anciens que notre bonheur à conservés à l'Imprimerie, comme des restes trop rares de barbarie & des temps, ont dû sans doute être multipliés, éclaircis, développés, & rendus autant qu'il a été possible à leur premiere forme, à proportion des manuscrits retrouvés qui ont produit de nouvelles réflexions. Le respect légitime qu'on doit à l'antiquité, mériteroit seul une exception pour elle, puisque c'est par elle que s'est établi ce qu'on nomme aujourd'hui la

ſcience des Editions, ſcience réelle, dont l'objet s'accroît tellement de jour en jour, qu'il n'eſt queſtion aujourd'hui que de lui aſſigner de juſtes bornes : & ſi l'on en fixoit une bonne fois, pour l'antique connu, ne ſeroit-il point néceſſaire, à plus forte raiſon, d'en marquer pour les Livres modernes dans la ſplendeur de l'Imprimerie ? Les illuſtres morts qu'elle immortaliſe doivent aſſurément ſe reproduire pour conſoler la poſtérité. Par rapport à elle ils ſont placés dans le rang des Anciens. Dès-lors, il paroît équitable de raiſonner des uns comme des autres : de ſorte que, de quelque côté qu'on enviſage les excellens ouvrages, tout parlera, ce ſemble, en faveur des Editions multipliées, pourvu qu'elles ne croiſſent pas à un certain excès.

Mais quel eſt cet excès, & quelles bornes pourroit-on y mettre ? Peut-il même y avoir de l'excès, & le tréſor d'un Etat peut-il trop s'accumuler ? Il le peut ſans doute, au préjudice même de l'Etat. La trop grande richeſſe ceſſe d'en être une véritable : elle dégénere en indigence. Que ſerviroit l'or des plus riches mines, s'il en étoit tiré tout entier ? il ceſſeroit d'être précieux :

il deviendroit inutile ou moins propre au Commerce. N'en est-il point à-peu-près de même, nous ne dirons pas du nombre prodigieux de livres ou de brochures, qui font gémir les presses: car quoique les avortons de Littérature emportent un loisir considérable aux Lecteurs pour en passer leur curiosité, l'on peut dire que leur sort est bientôt décidé par la voix publique, & que le grand nombre ne se montre au jour que pour retomber assez promptement dans les ténèbres. Mais pour nous borner uniquement aux réimpressions de ce qu'il y a de plus nécessaire, de plus avantageux & de meilleur en tous genre dans les productions de l'esprit, qui ne s'étendront jamais assez loin pour accabler une curiosité raisonnable, ces réimpressions ne le feront elles pas? Si elles continuent de se multiplier, quelle santé assez robuste, quelle vie suffiront pour les lire, & les confronter toutes? quelle Bibliotheque suffira pour les contenir? Et ce qui est plus essentiel pour les gens de Lettres, dont la destinée sera toujours d'être peu riches, quel fonds pourra suffire à des dépenses devenues nécessaires? Dira-t-on qu'elles

ne le ſont pas, & que leur deſtination eſt pour les riches? La néceſſité de s'en pourvoir eſt évidente, ſoit qu'elles contiennent peu ou beaucoup de choſes nouvelles.

Véritablement l'on ne ſçauroit nier que la République des Lettres ne ſoit extrêmement redevable aux Auteurs & aux Editeurs de leur travail à perfectionner leurs propres ouvrages, ou ceux d'autrui. C'eſt donc un bien pour elle que la multiplicité des Editions. D'un autre côté, elle s'en trouve ſurchargée; c'eſt donc un mal. Quel milieu prendra-t-on? Le terme deréviſion, corrections, additions, indique aſſez ce milieu, on peut l'abréger par celui de ſupplément. L'équité ſemble exiger qu'un Amateur des Lettres ne ſoit pas contraint d'acheter cinq ou ſix fois le même ouvrage, quelque *revu, corrigé & augmenté* qu'il puiſſe être; c'eſt un impôt dont on peut, & dont on doit par conſéquent le diſpenſer. L'équité ſemble donc vouloir, qu'après un certain nombre d'Editions, l'on s'en tienne à des ſupplémens imprimés à part. La choſe eſt égale pour les Auteurs vivans ou morts, dès qu'il eſt conſtaté que leurs Exemplaires ſont aſ-

ſez répandus pour n'exiger qu'un Errata ou des Additions. Inconvénient pour inconvénient, il paroit raiſonnable de choiſir le moindre, & celui des *Supplémens* eſt ſans contredit le moindre de tous. Que ſeroit-ce ſi l'on eût écouté un des plus ſavans hommes de ce ſiecle, qui ſe ſeroit crû heureux avant ſa mort, ſi l'on eût fait une réforme générale des Livres qu'il avoit tous lus, pour épargner aux Lecteurs un travail de quatre-vingt années, en ne conſervant de chaque livre que ce qui ſeroit inconteſtablement nouveau, perſonnel, & non répété ? Mais il n'eſt pas queſtion ici d'une idée qui pourroit paſſer pour biſarre & impraticable. Le Public ne ſouhaite que ce qui s'eſt raiſonnablement pratiqué en divers temps par les plus ſages Ecrivains, particuliérement quand il a été queſtion de pluſieurs gros volumes, dont la moindre partie conſiſtoit en *additions* & en *réviſions*.



Sur les nouvelles Editions des bons Auteurs Latins.

UN avantage de ces nouvelles Editions, c'eſt de donner occaſion aux Gens de Lettres, même les plus avancés en âge, de revoir leurs premiers Maîtres, de s'en occuper, de les goûter mieux que jamais. Cicéron qu'on déteſte dans l'enfance, parce qu'il eſt préſenté ſous les dehors de la contrainte, & parce qu'il raiſonne trop juſte, trop ſçavamment pour de petits hommes qui n'ont que la moitié de leur raiſon; Cicéron fait les délices de l'âge mûr, & il en eſt de même de Virgile, d'Horace, de Tite-Live, d'Homere.

Démoſthène nous enchanteroit peut-être mieux encore, ſi, dans ce ſiecle frivole, on oſoit ſe familiariſer avec l'ancienne Grece. Nous parlons ſurtout de nos contrées d'où l'érudition s'exile peu à peu.



SUR LES ANECDOTES.

Obſervations ſur les Ecrivains d'Anecdotes.

Il ſemble que la plupart des Ecrivains d'Anecdotes ne ſe ſont guere attachés qu'aux événemens, où ils pouvoient placer les femmes en premiere ligne. Leur beauté, leur laideur, leurs jalouſies, leurs vengeances, leur ambition, leur galanterie, leurs infidélités, leur perfidie nouent preſque toutes les intrigues d'où naiſſent les grands événemens. Il n'eſt pas douteux que les qualités, les paſſions & le caractere du ſexe n'ayent beaucoup influé dans les révolutions, qui troublent le repos des Nations & des ſociétés. Cependant d'autres cauſes auſſi petites ont produit de grands événemens. D'ailleurs ces exemples hiſtoriques, ſi ſouvent répétés ou multipliés aux dépens des femmes, ſont des leçons dont il y a plus d'abus à craindre que de profit à eſpérer. L'intérêt de la vérité ſemble exiger, qu'en ce genre on préfere les

traits vertueux qui se terminent à d'heureux événemens.

L'histoire des intrigues contraires à l'honneur du sexe, ne doit être peinte qu'avec des couleurs odieuses : le pinceau qui les retrace ne sçauroit être trop severe ; le fruit de ces désordres ne doit jamais être que la plus amere infortune. Dans toute compilation d'Anecdotes scandaleuses, le zele des mœurs doit toujours présider à l'emploi des matériaux. Ainsi l'intention de l'Ecrivain ne sçauroit être trop pure, ni sa plume trop austere.

SUR LES PLAGIAIRES.

LA Motte le Vayer dit, que les Ouvrages des Plagiaires ressemblent aux statues qu'on voyoit chez les Rhodiens. Ces monumens n'avoient point de têtes fixes & immuables, lorsqu'il étoit question d'illustrer un Héros, on mettoit sa tête sur quelqu'une de ces statues, & il jouissoit des honneurs publics jusqu'à ce qu'un autre fût jugé digne de la même distinction ; alors on ôtoit la tête du premier, & la tête du second prenoit sa place.

De même, voit-on souvent des Ecrits qui n'ont qu'un frontispice nouveau, toute la composition est ancienne : tout le tissu de l'Ouvrage est d'une autre main ; cependant il ne faut pas confondre les Plagiaires coupables d'un vol médité, avec les Auteurs qui, par un pur hazard, auront pensé une ou deux fois comme un autre, ou se seront servis de la même expression que lui : on ne doit pas non plus mettre de ce nombre ceux qui s'occupent de certains genres d'étude où il fût toujours permis de copier. Par exemple, les Scholastiques, les Casuistes, les Jurisconsultes, les faiseurs de Notes, de Recueils, ni ceux qui travailloient en certain temps d'ignorance, où l'on n'étoit guere en état d'écrire, qu'en pillant ce que des siecles plus lumineux avoient produit, ou en certains pays où la facilité d'inventer n'égale pas l'envie d'imprimer, & la patience à extraire ces pays, ces temps, ces professions, méritent un peu plus d'indulgence.



Sur le grand nombre de productions, intitulées Lettres galantes.

On ne voit pas quelles raisons ont tant d'Ecrivains de ce ſiecle, de réveiller & d'exciter dans tous les Lecteurs, une paſſion qui a tant de Partiſans. Ne diroit-on pas que l'amour auroit beſoin d'être preſenté ſous toutes les formes, d'être peint avec les couleurs les plus vives, avec les nuances les plus fines, pour pénétrer dans tous les cœurs? Peut-être les Romains n'ont-ils pas employé tant d'art & tant d'imagination pour entretenir cet amour de la Patrie, qui les a rendus les Maîtres de l'Univers, que des gens qui portent le nom de Chrétiens, en emploient pour inſpirer une paſſion qui cauſe tant de ravages.

SUR LE DEFAUT D'ATTRAITS POUR LA LECTURE.

Mélange de Maximes. Bruxelles 1755.

» Je ne comprends pas, dit l'Auteur
» du Livre que nous citons, comment

» on peut ne pas aimer la lecture, » quand on considere qu'un Livre est » un Ami, qui moralise sans offenser » personne, qui prend nos heures de » commodité, soit le jour, soit la » nuit, pour vous parler, & qui le » fait toujours sans passion; qui ne se » fâche point d'être interrompu au mi- » lieu de sa période, & qui ne vous » sçait pas mauvais gré de ce que vous » passez légérement sur des choses qui » lui ont coûté & qui lui paroissent » excellentes ».

Ce défaut d'attrait pour la lecture cesse d'être incompréhensible, quand on songe qu'il y a tant de monde à qui toute morale est ennuyeuse, tout entretien sans passion fastidieux. Cette insensibilité, cette apathie, dont on fait aux Livres un mérite, rend leur commerce froid, indifférent, fatigant, insupportable même à tant d'automates, qui, n'ayant de mobilité que dans les ressorts de leur machine, de sensibilité que dans l'instinct organique, sont bien capables de prendre ces airs, de copier ces tons, de répéter ce ramage qu'on apprend dans le monde frivole, mais ne sçauroient se commander cette attention suivie & rai-

[illegible], qui seule rend douce ou supportable la lecture d'un bon Livre.

SUR LES JOURNAUX.

IL y a des regles sages & même sûres pour faire un choix judicieux dans le compte que l'on rend d'un livre; mais ces regles, que personne ne conteste, sont toujours dans l'application susceptibles de tempéramens délicats. Le stile doit se mesurer à la qualité du Livre, & il seroit contre la raison de emboucher partout les mêmes *tons*, pour ainsi dire, & les mêmes réflexions: les talens avec cela sont partagés inégalement, l'agrément domine dans l'un, dans l'autre la solidité. Le grand art pour un Journaliste, comme pour quiconque fait le métier d'écrire, est de connoître son génie & de s'y conformer. Le naturel même dans le médiocre, plaira plus que ce qui sera guindé & contraint dans un genre plus relevé.

Il ne suffit pas, pour un bon extrait, de bien prendre le sens d'un livre, & d'en présenter la substance, il faut y

joindre une espece de raisonnement : c'est sans doute le principal de ces sortes d'ouvrages, & la partie qui en est la plus estimable. Mais ce n'est pas tout : il faut encore l'agrément & la vivacité. Plus on a d'exactitude d'un certain côté, plus il faut de l'autre une honnête liberté, pour tempérer l'austérité qui l'accompagne. Aussi voyons-nous que les Auteurs qui ont le mieux réussi dans ce genre, de l'aveu de tout le monde, se sont constamment permis cet ingénieux stratagême. Bayle dans ses Nouvelles de la République des Lettres, occupé de son sujet, ne l'est pas moins de ce qui peut l'embellir : son imagination féconde lui présente les traits qui conviennent à sa matiere, & il les enchâsse avec cette facilité que tout le monde admire. Basnage, dans un goût différent, suit à peu près la même route. Tous les deux de ce côté-là mériteroient tous nos éloges, si la liberté, dont nous parlons, ne dégénéroit chez eux le plus souvent en licence, & s'ils ne substituoient de temps en temps, au badinage ingénieux que nous voulons, les sarcasmes les plus indécens, & les invectives les plus passionnées.

On demandera peut-être ſi les Journaliſtes doivent louer. Nous répondons que les bons ouvrages s'annoncent toujours d'eux-mêmes. La meilleure façon d'aſſurer leur vogue, ſeroit d'inſiſter ſur ce qu'ils ont de bon, de neuf, de brillant. Pourquoi faut-il que mille conſidérations politiques, que d'incommodes bienſéances vous arrachent des louanges, quelquefois peu méritées; & qui, lors même qu'elles ſont juſtes, ne peuvent qu'indiſpoſer le Public, dont vous voulez ſéduire le ſuffrage.

D'un autre côté, doivent-ils blâmer, critiquer? Mais, qui pourroit s'empêcher de le faire dans les cas, par exemple, ou l'on voit les bonnes mœurs attaquées, ou la Religion elle-même livrée aux attaques d'un profane Ecrivain? L'impartialité bien entendue ne porta jamais à diſſimuler ces attentats: car il vous eſt permis alors d'élever la voix, de contredire, d'attaquer avec la force que ſuggere l'amour du bien & de la vérité. Hors delà, dans les Chapitres indifférens, raiſonnés en critique, ſans paſſion, ſans aigreur: plus votre jugement paroît oppoſé à l'Auteur, plus vous devez mettre de

politesse & de douceur dans la forme dont vous l'exprimez. L'humanité & la vérité gagnent également aux procédés obligeans.

Enfin il est faux que les Journaux, s'il ne sont pas en trop grand nombre, fassent un tort aux bonnes études. Outre que, par ce moyen, nous connoissons aisément tous les livres rares & singuliers qui s'impriment en Europe, il y a un raisonnement bien simple à faire : ou les Journaux sont bons ; & de quelle ressource pour l'instruction ne sont-ils pas à ceux que le défaut de temps ou de génie, écarte des études sérieuses ? ou ils sont mauvais ; & leur décri assez connu les rends nuls, & oblige de recourir à des sources plus abondantes & moins suspectes. Avant cet établissement, les bons Ouvrages n'étoient connus & lus que des véritables Sçavans. Aujourd'hui les gens habiles, ou curieux de le devenir, ne les étudient pas moins : les autres en très-grand nombre, ont la facilité d'apprendre les particularités les plus importantes de la Littérature, & de s'en procurer une connoissance, qui, quoique superficielle, est bien supérieure à l'ignorance où l'on étoit auparavant comme obligé de vivre.

MÊME SUJET.

Les promeſſes d'un Littérateur qui entreprend un Journal, ſont ordinairement impartialité, équité, réſerve dans les jugemens, attention à ne critiquer qu'à propos, à louer plus volontiers, quoique ſobrement, fidélité dans les extraits, recherche des nouveautés les plus intéreſſantes : tels ſont les engagemens qu'il contracte avec le Public dans le premier moment de cette opération Littéraire. En effet, qui ſe fit jamais Journaliſte pour ériger une *boutique de ſcandale*, comme dit Rouſſeau ? Liſez toutes les Préfaces des Journaux : leurs Auteurs furent les plus honnêtes gens & les plus aimables Littérateurs du monde. Comment arrive-t-il qu'on ſe plaint d'eux avant même la fin de leur premier ſemeſtre ? Beaucoup de cauſes, indépendamment des révolutions imprévues, & des *frottemens de la matiere*, comme on dit en méchanique, contribuent à ces cataſtrophes. On ne raiſonne point ſur les penſées des autres, ſans révol-

ter leur amour-propre, ſi l'on ne les approuve pas en tout, ſans paroître un fade adulateur, ſi l'on paroît d'accord avec eux; enfin, ſans ennuyer le Public, ſi l'on ſe contente de la fonction de Rapporteur. On ne lit guere les Journaux pour s'inſtruire: on a en vue de s'amuſer, de s'égayer: les petites choſes, & ſur-tout celles qui ſont malignes, piquent & intéreſſent par préférence. Cette inclination eſt née il y a près de ſix mille ans, & durera juſqu'à la fin du monde: on doit compter ſur cela en poſant la baſe d'un Journal. Cependant la conſtruction de cet édifice ſuppoſe autant le moral que le littéraire. Le *moral* eſt la probité, la ſageſſe, le déſintéreſſement, le zele du bien public: le *littéraire* eſt un ſçavoir fort étendu, une Logique ſupérieure, un ſtyle éloigné de l'enflure & de la baſſeſſe, plus approchant de la diſſertation que du genre oratoire, plus proportionné aux manieres de la converſation, qu'au ton de l'enſeignement.

Fin du Tome deuxieme.



TABLE

DES DIVERSES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LANGUES.

MATIERES DIVERSES.

Fin de la Table.

